

LES HOMMES DE LA NUIT

Editions
"FLEUVE NOIR"

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

La présente affaire remonte à une époque où le statut de zone internationale en vigueur à Tanger n'était pas encore aboli. Il régnait alors dans cette ville un climat très particulier. Or, je m'y suis trouvé mêlé personnellement à une enquête, ce qui a eu pour moi des conséquences des plus désagréables. Grâce au ciel, mon ami Francis Coplan a fini par me tirer de ce vilain guêpier, mais je garde néanmoins de Tanger plusieurs fâcheux souvenirs. D'ailleurs, jugez-en par vous-même...

Paul KENNY

CHAPITRE PREMIER

L'arrivée du courrier me fournit tous les jours un excellent prétexte pour interrompre mon travail, mais la lettre qui me parvint un matin du mois d'octobre 1954 me valut une semaine de congé à laquelle je songe encore avec des frissons rétrospectifs.

D'emblée, cette lettre m'avait vaguement intrigué. Elle portait un timbre allemand et avait été postée à Hambourg. Je ne connais rigoureusement personne dans cette ville, pas même un éditeur ou un agent littéraire.

Les sourcils levés, je déchirai l'enveloppe et parcourus rapidement le texte, qui était rédigé en français. Ma femme vit mon visage se rembrunir.

- Un rappel de Contributions ? s'enquit-elle du ton indifférent avec lequel elle accueille mes ennuis personnels.

- N... on, dis-je, un peu éberlué par ce que je venais de lire. Un lecteur fervent qui m'adresse ses suggestions...

Ce n'était pas un mensonge. Voici ce qu'elle contenait :

Monsieur,

Ayant lu plusieurs de vos livres, je me demande si votre perspicacité est aussi grande dans la vie réelle qu'elle semble l'être dans vos romans. Si tel était le cas, et si vous aviez seulement le dixième du courage que vous attribuez à votre héros, vous seriez exactement l'homme qui peut me venir en aide.

Je présume que vous dépenseriez volontiers quelques milliers de francs pour découvrir un bon sujet, même si cela comportait quelques risques pour vous? Aussi je vous attendrai à Hambourg vendredi matin, à la descente du Nord-Express. Tenez un de vos livres sous le bras, pour éviter toute confusion. Je ne vous ferai signe que lorsque vous serez descendu dans un hôtel de votre choix, et après m'être assuré que vous êtes bien seul. »

C'était signé « Apfel ».

Je me grattai doucement la nuque. Le ton de cette épître me déplaisait : il était cavalier, le sarcasme s'y mêlait à l'insolence.

Et pourquoi cette allusion perfide au fait que je serais censé répandre des billets de mille pour trouver des sujets ?

C'était doublement irritant, non seulement parce que cette assertion sous-estimait mes facultés, mais aussi parce que ce monsieur semblait nier l'existence de mon ami Francis Coplan, dont je relate les exploits.

Quel besoin ledit Apfel avait-il de recourir à moi ? S'il lui fallait de l'aide, pourquoi diable s'adressait-il à un écrivain et non à un spécialiste : avocat, détective privé ou tueur à gages ?

Je dois avouer que si je digérais mal certains termes de mon correspondant, je trouvais sa missive assez énigmatique. Bien que je mène une vie calme et rangée, je ne déteste pas de me lancer dans une démarche aventureuse... pour autant que le danger ne me paraisse pas trop grand. Il y a un temps pour chaque chose. Et à chacun son métier ; le mien n'est plus de me promener en permanence avec un Lüger sous l'aisselle...

Tout bien réfléchi, l'inconnu qui m'envoyait ces quelques lignes semblait avoir un objectif précis. Sérieux. Certes, un fou aurait pu avoir l'idée saugrenue de me faire effectuer le trajet Paris-Hambourg par simple plaisanterie. Mais l'écriture n'était pas celle d'un débile mental... En outre, l'inconnu n'essayait pas de me convaincre par

des promesses alléchantes : au contraire, il soulignait que ce déplacement présenterait pour moi certains risques...

Mon roman en cours pouvait bien attendre quelques jours. Rien de spécial ne me retenait à Paris. Ma décision fut vite prise. Nous étions un mercredi, j'avais tout juste le temps d'obtenir un billet pour l'Allemagne et de mettre un peu d'ordre dans mes papiers.

Le lendemain (après des adieux touchants qui, pendant trente secondes, vous font plaindre les célibataires) je m'embarquai dans le Nord-Express quittant Paris à 19 h. 45.

De deux choses l'une : ou bien Apfel se manifesterait comme il l'avait promis et j'apprendrais peut-être des choses intéressantes, ou bien il ne donnerait pas signe de vie et j'en serais quitte pour me promener deux ou trois jours à Hambourg, perspective assez attrayante étant donné mon goût pour les grands ports.

J'avais loué une couchette et me disposais à passer une nuit calme, mais je dus déchanter. A la frontière belge, treize minutes d'arrêt, intense remue-ménage de voyageurs, contrôle des passeports, des bagages, etc. Je ne pus fermer l’œil pendant les deux heures suivantes et lorsque je m'assoupis enfin, nous étions à la frontière allemande où le même jeu se renouvela.

Ce train qui s'arrêtait partout me donna l'impression d'être un tortillard de banlieue. A la rigueur, on peut dormir dans un train qui roule, mais non dans un convoi qui freine à toutes les gares.

Résigné, les yeux picotants et la gorge sèche d'avoir trop fumé, je me résolus à rester dans le couloir, ce qui me donna l'occasion d'admirer un spectacle dont je n'ai jamais perdu le goût : le lever du jour.

A huit heures et demie, j'allai prendre le petit déjeuner. Nous quittions Brême... Après, j'aurais volontiers piqué un petit somme mais cela ne valait plus la peine.

C'est grelottant de fatigue que je descendis sur le quai de la gare de Hambourg. Un bouquin sous le bras droit, je gagnai la sortie en jetant de part et d'autre des regards furtifs dans l'espoir de localiser Apfel.

Peine perdue. Dans la foule, personne ne semblait me témoigner un intérêt quelconque.

Je ne courus pas bien loin pour dénicher un hôtel. Il y en a plusieurs dans la rue qui s'étire derrière la gare centrale, en bordure de l'Alster. Je choisis l'Atlantic, parce que sa façade me plaisait, simplement ; dès que j'eus pris possession d'une chambre, je m'enfermai à double tour pour dormir à poings fermés pendant trois heures.

Je venais de poser ma tête sur l'oreiller quand le téléphone se mit à sonner avec une vigueur toute germanique.

Concassant un juron entre mes dents serrées, je décrochai d'un mouvement rageur. Une voix de basse prononça quelques mots en allemand, il y eut un déclic, puis on demanda :

- Monsieur Paul Kenny ?

- Ouais, grognai-je.

J'entendis un petit rire grinçant qui pouvait masquer une certaine confusion. Puis Apfel - ce ne pouvait être que lui - parla d'une voix étouffée, en français, avec un débit rapide :

- Je m'excuse, mais je voulais vous informer tout de suite que je ne vous ai pas fait venir pour rien... Je vous remercie d'avoir répondu à mon appel. Comme je suis tenu par certaines règles de prudence, puis-je vous demander de quitter votre hôtel à huit heures, ce soir, et d'aller vous promener sur la rive droite de l'Elbe ? Je vous rejoindrai dès que cela me sera possible...

Si ce gars-là était Allemand, ça ne se remarquait pas ; il s'exprimait en français avec une aisance étonnante. D'un côté, j'étais assez satisfait de constater qu'il ne m'avait pas mené en bateau, mais d'autre part je sentais grandir en moi un soupçon d'inquiétude à l'idée que ce type allait peut-être vraiment m'embringuer dans quelque chose de louche.

- D'accord, dis-je, mais je vous préviens que si votre histoire ne sent pas trop bon, je laisse tomber. Je n'ai rien du saint Bernard et, en plus...

- Je ne songe pas à vous forcer la main, coupa-t-il. A ce soir.

Et il raccrocha.

Je déposai l'appareil sur sa fourche, me laissai glisser sur l'oreiller. De toute évidence, Apfel était un homme qui ne désirait pas attirer l'attention et qui, probablement, se croyait surveillé. Ce n'était

pas pour moi qu'il organisait une mise en scène aussi compliquée, c'était pour lui.

A moins qu'il ne souffrît du délire de la persécution, ses actes devaient être motivés par une crainte sérieuse. Et, franchement, ça ne m'emballait pas.

Néanmoins, je n'étais pas venu à Hambourg pour me dégonfler à la dernière minute. D'un geste décidé (qui en disait long sur mon état d'esprit) je tirai les couvertures jusqu'à mon menton. Mais je ne pus m'endormir qu'après avoir envisagé plusieurs hypothèses, exactement comme s'il s'agissait d'un scénario. Le sommeil mit fin à tout cela, sans résultat valable.

Vers la fin de l'après-midi, quand je me, fus rasé et douché, je descendis à la salle à manger. Un maître d'hôtel se plia en deux, la carte des vins sur le cœur et un crayon dans la main droite.

Il m'entraîna le long d'une rangée de tables surmontées de lampes à abat-jour rose ; les places étaient occupées pour la plupart. Persuasif et inflexible, il me fit asseoir, me présenta le menu et attendit, raide comme un piquet.

Quand il eut emporté ma commande, je recommençai à réfléchir. Si Apfel voulait conter ses malheurs à un écrivain, pourquoi n'avait-il pas pressenti un Allemand ? C'eût été plus simple. Pourquoi lui fallait-il un auteur français ?

Renonçant à éclaircir cette anomalie, je mangeai de bon appétit mais, subitement, au dessert, je me demandai avec un brin d'anxiété si je n'avais pas affaire à un illuminé qui, à tort ou à raison, estimait que j'avais parlé un peu trop clairement de certaines choses dans un de mes ouvrages ? On a beau s'efforcer de ménager tout le monde, on se crée toujours des ennemis.

A huit heures, vêtu du manteau de tweed qui m'accompagne dans tous mes voyages, tête nue et les mains dans les poches, je sortis de l'hôtel.

Coplan m'a déjà tellement parlé de Hambourg que je connais presque la ville. Je sais qu'il suffit de suivre dans l'un ou l'autre sens les boulevards qui englobent le centre pour aboutir à l'Elbe.

Des tas de gens se promenaient, des enseignes lumineuses brillaient un peu partout, des voitures passaient ou stoppaient au gré

des feux de circulation ; James Bond lui-même n'aurait pu dire s'il était filé ou non.

Laissant la Reeperbahn sur ma droite, j'empruntai une rue moins animée qui menait au fleuve et marchai dans la direction d'Altona sans plus me retourner.

Le spectacle du port était d'ailleurs bien fait pour capter mes regards. Des trains de péniches, halées par des remorqueurs aidés par le courant, voguaient vers l'estuaire lointain. De l'autre côté de l'eau, ce n'étaient que grues, mâts, ponts-roulants et superstructures métalliques.

De temps à autre, une sirène couvrait de sa longue plainte lugubre les bruits du trafic terrestre.

C'est sans doute à la faveur d'un tel son qu'Apfel put s'approcher de moi sans que je l'eusse entendu venir. Quand il posa brusquement sa main nerveuse sur mon avant-bras, je sursautai. Je parvins cependant à dominer un réflexe de recul qui n'était pas uniquement causé par la surprise, mais plutôt par le contact désagréable que procuraient ses longs doigts maigres, très préhensiles. L'endroit où je me trouvais n'était pas très obscur ; tous les cinquante mètres, de hauts lampadaires diffusaient une bonne clarté.

- Bonsoir, murmura Apfel avec un singulier sourire en se remettant à marcher.

Un feutre à bord rabattu lui cachait le front. Il était un rien plus grand que moi, et aussi maigre. Je sentis au premier coup d'œil que ce type-là n'avait pas fait carrière dans la vente des missels. Ses traits burinés, ses yeux très mobiles et une souplesse suspecte dans la démarche attestaient qu'il vivait depuis des années à l'écart des policiers.

- Bonsoir, dis-je d'une voix ferme. Qu'est-ce que vous êtes, en définitive : Français ou Allemand ?

- Les deux, affirma-t-il, le regard braqué vers le sol. Ce n'est qu'une question de papiers. A Hambourg, je suis citoyen allemand. Ailleurs...

Il n'acheva pas, me laissant le soin de déduire qu'il possédait plusieurs identités.

Je ne voulus pas lui donner l'impression d'être à l'affût des révélations qu'il pouvait me faire. Au fond, ce type me prenait peut-être pour un pigeon ? Qui sait s'il ne méditait pas de se servir de moi comme témoin dans une bizarre combine.

- Avez-vous vraiment des attaches avec le Deuxième Bureau ? articula-t-il soudain en me fixant d'un air sceptique.

Je haussai les épaules.

- Voilà une question plutôt idiote, ricanai-je. N'essayez pas de vous faire passer pour un naïf...

il renifla et dit :

- Je voulais me rendre compte à quel point vous l'étiez... Si vous m'aviez dit oui ou si vous m'aviez dit non je ne vous aurais pas cru.

- Ne tournez pas autour du pot, Apfel. Qu'est-ce qui ne va pas ?

J'avais conscience d'être l'homme lucide et tolérant auquel chacun peut confier ses ennuis et je puisais dans ce sentiment une sérénité un peu factice ; dans le fond, je me sentais de moins en moins rassuré. Mon instinct me disait que ce type était réellement un homme dangereux.

- Je suis un faussaire, dit-il tout à coup entre ses dents. Spécialiste en faux passeports, pour parler plus clairement. C'est un commerce qui rend bien, dans le monde moderne.

Je ralentis une seconde pour allumer une cigarette. Apfel s'était-il imaginé que je lui enverrais des clients ? Il continua sur le même ton assourdi :

- C'est pour ça que je ne peux m'adresser ni à la police ni à un Service de Renseignements. Mon industrie ne peut prospérer qu'à l'abri du plus strict incognito, vous voyez ce que je veux dire ?

- Bien sûr ! Mais..., vous cherchez de nouveaux débouchés ?

Apfel remonta le col de son imperméable, me regarda de biais et murmura :

- Au contraire. Mes ennuis proviennent du fait que j'ai trouvé un client qui m'offre des affaires un peu trop brillantes.

Je commençai tout doucement à piger.

- Et alors ? dis-je.

Sans doute Apfel avait-il jugé, après ce début de conversation qu'il pouvait se fier à moi, que même si je ne répondais pas aux

espoirs qu'il avait placés en moi, il ne perdrait rien à me dévoiler ses soucis.

- Vous savez comment ça marche, dans ce métier, commença-t-il. Il y a des indicateurs qui s'entremettent quand ils apprennent qu'un type est en difficulté et qu'il aimerait changer d'air. Ils piquent au passage une petite commission et, ni vu ni connu : si le passeport est bien fait, tout le monde est content. Moi, je fignole le travail, personne n'a jamais eu d'ennuis. Seulement, il y a de ça trois mois, j'ai reçu un petit colis contenant une commande un peu spéciale : il ne s'agissait pas de forger de faux passeports mais d'en maquiller de vrais. Pour moi, ça ne pose pas de problème : j'ai exécuté la commande, j'ai fait livrer les documents falsifiés à l'endroit indiqué et j'ai touché une somme assez rondelette. J'étais un peu embêté de ne pas savoir avec qui je traitais, mais une chose pareille arrive de temps en temps. Trois semaines plus tard, deuxième envoi du même genre. J'ai encore fait le travail, mais quand un troisième colis m'est parvenu, je n'ai plus bronché. Le premier imbécile venu aurait compris que ce client sérieux n'était pas un individu, mais une organisation. Or ça, ça peut mener loin... Je ne tenais pas à être embringué dans une maffia quelconque : je risquais de perdre mon indépendance ou bien de tremper à mon insu dans une affaire d'espionnage, de trafic de devises, que sais-je !...

- Vous avez bien fait, approuvai-je en constatant qu'il se taisait.

- Oui, mais ce n'est pas tout... Il y a huit jours, en rentrant à mon domicile, un soir, un type m'a demandé du feu. Il a tiré une bouffée, puis il m'a conseillé de renvoyer dans les quarante-huit heures le colis qui était en ma possession, et après y avoir porté les modifications exigées, cela va de soi. Il m'a fait comprendre gentiment que, dorénavant, je ferais bien de filer doux si je tenais à ma peau. Vous voyez le topo ?

Je le voyais aussi clairement que le soleil dans le Sahara. L'ami Apfel était victime d'un chantage, un de ces chantages un peu spéciaux auxquels il est très difficile de se soustraire, surtout dans sa situation.

- Et vous voudriez que je m'occupe de quoi ? demandai-je.

Mon interlocuteur eut un sourire ambigu.

- Vous êtes l'intermédiaire idéal pour m'aider à contrer ce gang qui me menace, affirma-t-il. Personne ne vous connaît à Hambourg, vous n'êtes pas du milieu, vous avez des relations et vous pouvez parfaitement déclencher la bagarre de l'extérieur, soit en avisant Interpol, soit en mettant la puce à l'oreille du Deuxième Bureau. Je crois que ça peut intéresser les autorités, non ?

- Oui, dis-je. Mais à un point tel que vous risquez fort d'être dans le bain...

- Pas de danger, ricana-t-il, puisque je vous ai dit que les passeports sont authentiques... Quant aux menues transformations que je leur ai fait subir, je vous jure que personne ne s'en apercevra, pas même les flics les plus perspicaces... Faites-moi confiance, je ne laisse jamais d'empreintes digitales. Au reste, je vais m'offrir de petites vacances jusqu'à ce que cette bande soit démolie. J'espère que vous me préviendrez...

Si Apfel manquait de quelque chose, ce n'était pas de culot ! Il considérait déjà mon acceptation comme un fait acquis. Voulant un peu tempérer ses illusions, je lui posai d'autres questions.

- En quoi consiste exactement votre travail ? Quelles falsifications vous demande-t-on d'opérer ?

- Toujours une interversion de photos, avec reproduction fidèle de la partie du cachet qui empiète sur elle. Ceci s'accompagne parfois d'un changement de la date de naissance ou de la profession.

- Les titulaires sont des hommes ?

- Oui, et de nationalités différentes. Cependant, dans le dernier colis figuraient les passeports de deux femmes. Belles filles, d'ailleurs...

- Vous ne vous souvenez pas des noms ?

Ce n'était pas tout d'être mis au courant de l'existence d'une bande organisée, il me fallait au moins un fil conducteur. Or Apfel n'avait jamais vu. personne, sinon l'individu qui l'avait intercepté en pleine rue et qui ne devait être qu'un comparse de troisième zone.

- Ben... non, figurez-vous. Je ne me souviens que d'une des filles. Le nom qui figurait sur le passeport était Véra Houten, et c'est donc sous cette fausse identité qu'elle doit voyager actuellement...

Apfel sortit un paquet de cigarettes, m'en offrit une que je refusai parce que je n'aime pas le tabac blond, et qu'il inséra entre ses lèvres en ajoutant :

- Ça m'a d'ailleurs frappé, qu'une femme aux cheveux noirs et aux yeux clairs emprunte la nationalité hollandaise. Je l'aurais plutôt prise pour une Hongroise.

Tout cela ne menait pas loin. Qu'y avait-il derrière ce trafic de faux papiers ? Contrebande de drogue ? Escroqueries à l'échelle internationale ? Commerce clandestin d'or et de devises ou réseau d'espionnage ?

Un rapprochement s'opéra dans mon esprit : deux ans plus tôt, Coplan avait détruit à Hambourg une vaste organisation de vente de renseignements... (Voir Equipe spéciale) Certains affiliés avaient-ils échappé au coup de filet et reconstituaient-ils une affaire similaire ?

- Vous n'avez pas remarqué si les passeports qui sont passés dans vos mains portaient des visas ?

- Oh ! si... Ils en avaient des tas !

Apfel aspira une bouffée, contempla sa cigarette comme si elle avait mauvais goût et poursuivit :

- Notez que ça ne signifie rien, puisque ces passeports avaient une origine parfaitement normale et que ce n'est qu'après avoir été falsifiés, pour un nouveau titulaire, qu'ils doivent servir à des voyages frauduleux.

En effet, la question des visas ne pouvait fournir aucun indice ; seuls ceux obtenus après la restitution des passeports maquillés auraient permis de faire certains recoupements.

Je me rendis compte que, cette fois, c'était moi qui étais « dans le cirage ». Mon cerveau travaillait furieusement pour découvrir un point de départ valable, mais quel que fût l'angle sous lequel j'examinais le problème, je ne voyais rien qui pût offrir une prise quelconque.

J'en voulus à Apfel de m'avoir alerté alors qu'il ne savait rien de très précis.

- Que voulez-vous que je fasse ? maugréai-je derechef. Que je glisse dans le tuyau de l'oreille d'un haut fonctionnaire qu'il existe à Hambourg un gang distributeur de faux passeports ? Et ensuite ? On

va me rire au nez si je n'apporte pas un vague début de piste... Je ne peux même pas vous citer !

Apfel reconnut la solidité de mon objection. Il se creusait visiblement la cervelle pour me donner une indication tangible, sentant bien que j'étais sur le point de l'envoyer promener.

Nous longions à présent le parc qui précède l'agglomération d'Altona ; mon regard suivait un cargo voguant vers la mer, schématisé par ses feux de position et ses hublots illuminés.

- Attendez, me dit soudain Apfel en m'agrippant le bras. Je me souviens d'un détail concernant Véra Houten. Son passeport était revêtu du cachet d'entrée de la Police Internationale de Tanger à la date du 4 octobre... et il n'y avait pas de tampon de sortie.

Tanger ? Mon sang ne fit qu'un tour. S'il y a un endroit du monde où se pratiquent les plus étranges combines, c'est bien là. Sans même avoir envisagé la portée pratique de ce que me disait le faussaire, je fus subitement subjugué par le parfum de mystère que le nom de Tanger évoque.

- Ce n'est pas lourd, mais ça peut servir, déclarai-je en me libérant de l'étreinte d'Apfel. De toute manière, il faut que je réfléchisse avant de prendre position. Fixons un autre rendez-vous, demain par exemple ?

Il hésita.

- Vous ne pourriez pas attendre jusqu'à ce qu'on me fasse parvenir une nouvelle série de passeports ? Vous pourriez les examiner, prendre des photocopies, rassembler quelques données qui seraient utiles par la suite.

L'idée n'était pas mauvaise ; elle était même excellente, et pourtant elle éveillait en moi une certaine répugnance. Il me semblait qu'en acceptant je m'engagerais dans une voie pleine d'embûches. Tripoter des documents qui vous sont confiés par un faussaire constitue un début de complicité.

- Je ne puis rester plus de cinq jours à Hambourg, dis-je pour ne pas prendre position dans un sens ou dans l'autre. D'ici demain j'aurai vu plus clair dans votre histoire, et je vous dirai ce que j'en pense. Procédons comme aujourd'hui : je quitterai l'hôtel à huit heures.

- D'accord, fit Apfel, conciliant. Bonsoir.

Nous nous serrâmes la main: il repartit en sens inverse, la cigarette aux lèvres.

Moins de dix secondes plus tard, j'entendis une détonation sèche. Je me retournai d'un bloc, tandis qu'un frisson me parcourait l'échine.

CHAPITRE II

A une vingtaine de mètres de moi, je vis Apfel tituber. Son chapeau s'était envolé, ses mains battaient l'air.

Il n'y avait personne d'autre en vue dans un rayon de cent mètres.

Je me mis à courir vers Apfel, qui s'effondrait mollement sur les pavés. Il n'avait pas d'arme dans la main ; pourtant, le bruit qui m'avait fait sursauter provenait bien de l'endroit où il se tenait, et non d'ailleurs.

Je me précipitai vers le corps étendu dont les membres s'agitaient encore, convulsés par la douleur. Quand j'aperçus la tête de Apfel, mon estomac me remonta dans la bouche. C'était affreux à voir. Le nez arraché, les lèvres déchiquetées découvrant les dents, les yeux brûlés, toute la face noyée de sang, Apfel n'avait littéralement plus de figure !

Pétrifié d'horreur, l'esprit en déroute, je ne sus tout d'abord que faire. Cet homme était en train d'agoniser ; la flaque de sang s'élargissait sous sa mâchoire fracassée. Sans songer à autre chose qu'à une assistance immédiate, je me remis debout et appelai à l'aide, les mains en porte-voix :

- Au secours ! Help ! Hilfe !

Les sons qui s'échappaient de ma gorge ne devaient pas porter bien loin... Mais quand je vis soudain un schupo qui arrivait au pas de course, je réalisai brusquement que j'aurais mieux fait de me taire et de me défiler à toute allure.

Avant que j'aie eu le temps matériel de songer à ce que j'allais dire, l'agent fonça sur moi sans s'occuper de la victime, me saisit par l'épaule et me secoua en beuglant :

- Was ist denn das? Was ist geschehen (Qu'y a-t-il ? Que s'est-il passé) ?

Réunissant à grand peine les quelques notions d'allemand que je possède, je bafouillai d'une voix blanche :

- Je ne sais pas... J'étais à vingt mètres d'ici. J'ai entendu un coup de feu. Cet homme...

D'une main experte, le schupo s'assura que je n'étais pas armé ; ma frayeur évidente, ainsi que ma présence auprès de la victime, attestaient que je n'étais pour rien dans le crime ; mais les policiers ne se fient pas aux apparences.

L'agent se pencha enfin sur Apfel ; il eut aussitôt un mouvement de recul.

- Donnerwetter ! éructa-t-il, médusé, en contemplant la blessure hideuse qui, d'un visage, avait fait une sorte d'éponge informe et sanguinolente.

J'étais glacé jusqu'aux moelles. Le flic lança un coup de sifflet strident, tandis que des agents approchaient.

- Vous le connaissiez ? me demanda-t-il ensuite.

- Oui, dis-je spontanément. Puis, aussitôt après :

- Heu... pardon ? Si je le connaissais ? Non... Non, je ne sais pas qui c'est... L'agent me jeta un regard suspicieux.

- Vous êtes étranger ?

- Oui... Français.

J'escomptais que cette réponse allait l'inciter à me traiter avec égards, mais l'arrivée de curieux, puis d'autres policiers, me relégua au second plan de ses préoccupations.

Il y eut un vif échange de phrases hachées ; un cordon fut établi autour du corps. Un des schupos partit à fond de train pour appeler une ambulance.

Je profitai du répit relatif qui m'était accordé pour récupérer mon sang-froid. Je comprenais à présent ce qui s'était produit : la cigarette d'Apfel lui avait éclaté dans la figure, il n'y avait pas d'autre explication possible. Quelqu'un avait fourré une cigarette à la

dynamite dans son paquet. Et dire que j'avais failli l'accepter quand il me l'avait offerte !...

Une goutte de sueur descendit le long de ma colonne vertébrale. Si la bande avait supprimé Apfel parce qu'elle le soupçonnait de vouloir vendre la mèche, j'étais peut-être repéré, moi aussi. Charmante perspective... Le signal caractéristique d'une voiture de secours se fit bientôt entendre. Au moins cinquante personnes se pressaient maintenant autour de nous, fermement contenues par les policiers.

Pour tout le monde, c'était un simple fait divers. Aucun des spectateurs ne savait ce qui s'était passé, mais les uns optaient pour une suicide, d'autres pour un attentat. On me lançait des regards torves, croyant que j'étais l'assassin.

Puis les événements se précipitèrent. L'ambulance dispersa les curieux à grands coups de sirène, un brancard porté par deux infirmiers fut déposé à côté du corps d'Apfel, qui fut enveloppé de couvertures et enlevé prestement.

Un inspecteur de la brigade criminelle, en civil, interrogea l'agent arrivé le premier sur les lieux et qui, en relatant les faits, me montra du pouce à diverses reprises.

Aboyant des ordres, les autres policiers repoussèrent les badauds et les invitèrent à circuler. Quant à moi, on me pria d'accompagner l'inspecteur pour fournir un témoignage.

- Le moins que je puisse dire, c'est que j'étais drôlement embêté. Je n'avais pas la moindre envie de raconter ce qu'Apfel m'avait confié ! En ce qui me concernait, l'affaire était donc close. Je n'y pouvais rien si le faussaire s'était fait assassiner par ses étranges clients. Il était mort, tant pis. Au fond tout ça ne me regardait pas.

Animé de ces bonnes dispositions, je fus introduit dans les locaux de la police criminelle de Hambourg ; la première chose qu'on me demanda fut évidemment de décliner mon identité.

Le gros commissaire à moustache oui examina mes papiers me les rendit en disant en français :

- Quelle était la raison de votre voyage à Hambourg, monsieur Kenny ?

Un peu soulagé de voir que j'allais pouvoir employer ma langue maternelle, je répondis avec aisance :

- J'ai l'intention d'écrire un livre dont l'action se déroule dans ce port ; je suis venu m'inspirer de l'atmosphère...

- Vous avez des relations ou des amis dans la ville ?

- Non, dis-je. Je ne connais personne. Je suis descendu à l'hôtel Atlantic.

Il hocha la tête, approbateur.

- Voulez-vous m'excuser deux secondes ? pria-t-il.

Il passa dans le bureau d'à côté, me laissa seul cinq minutes et revint ensuite prendre place dans son fauteuil rotatif.

- Alors ? reprit-il d'un air encourageant. Quelle est votre version du drame qui s'est produit ce soir à la lisière du parc de Sankt Pauli ?

- Eh bien, je crains de ne pouvoir vous donner des détails intéressants... Je me promenais le long du fleuve, j'ai entendu une détonation non loin de moi, je me suis retourné et j'ai vu qu'un homme, apparemment blessé, oscillait sur place. Il s'est écroulé avant que je ne parvienne jusqu'à lui. Il n'y avait personne dans les environs. Quand je me suis baissé pour lui offrir mon assistance, j'ai vu qu'il avait la figure littéralement déchiquetée. S'il vivait encore, il n'en avait plus que pour quelques minutes, c'était visible. Alors j'ai crié au secours... C'est tout.

De nouveau, le commissaire opina.

- Et cet homme, vous ne l'aviez jamais vu auparavant ? C'est tout à fait par hasard que vous vous trouviez à proximité ?

- Heu... oui, dis-je.

- Pourriez-vous me dire qui vous a passé un coup de téléphone ce matin, peu après votre arrivée à l'hôtel, monsieur Kenny ? Ne m'aviez-vous pas dit que vous ne connaissiez personne à Hambourg ?

J'aurais dû m'en douter, qu'avec son air bonhomme il me préparait un piège. J'avalai ma salive. J'étais coincé : si je continuais à mentir, les choses ne feraient qu'empirer.

- Écoutez, dis-je, il n'y a aucune contradiction dans mes réponses, mais je vous dois un mot d'explication...

A ce moment, on frappa à la porte et un inspecteur (celui que j'avais accompagné) pénétra dans le bureau. Sans m'accorder un coup d'œil, il s'approcha de son supérieur et lui remit un dossier, puis il se retira.

Le commissaire ouvrit la chemise, fixa un document qui m'était caché et dit sur un ton distrait

- Continuez, je vous prie...

Un peu désorienté par son attitude indifférente, je poursuivis :

- Avant de venir à Hambourg, j'avais reçu une lettre émanant d'un lecteur habitant ici, et désireux de faire ma connaissance. Informé de mon arrivée, il m'a téléphoné à l'hôtel pour me fixer rendez-vous. Nous nous sommes rencontrés vers huit heures et quart et avons emprunté la voie qui suit l'Elbe. Il s'est présenté à moi sous le nom d'Apfel. Nous avons bavardé pendant une demi-heure, il m'a posé plusieurs questions sur la façon dont je composais mes livres, puis nous nous sommes séparés, nous promettant de nous revoir demain. Quelques secondes après, l'homme avec lequel je venais de converser était victime d'un attentat. Vous voyez donc que je ne l'avais jamais vu auparavant et qu'il est exact, en dépit de ce coup de téléphone, que, je ne connais personne dans cette ville.

L'Allemand referma le dossier, me regarda d'un air rêveur, se prit le menton dans la main.

- C'est vraiment curieux, prononça-t-il. Et cet homme n'avait d'autre raison d'entrer en contact avec vous que l'intérêt qu'il porte à vos romans ?

A présent, je me sentais sur un terrain plus solide. Je repris de l'assurance.

- Peut-être en avait-il une que j'ignore, affirmai-je. Il se réservait sans doute de la révéler lors de notre seconde entrevue. On ne se confie pas de but en blanc à quelqu'un qu'on voit pour la première fois.

Le commissaire médita deux secondes.

- Je serais assez enclin à vous croire, déclara-t-il, mais il y a un petit ennui : cet homme a été tué par une cigarette à la dynamite. Qui me prouve que ce n'est pas vous qui la lui avez offerte ?

Mes joues se décolorèrent. J'eus la sensation que ma cravate serrait trop fort.

- Voyons ! protestai-je. Je n'avais pas la moindre raison d'en vouloir à cet homme, et je ne suis pas assez fou pour tuer quelqu'un d'une manière qui me désignerait d'emblée comme étant l'assassin.

Le policier esquissa une moue dubitative.

- Cette manière-ci n'était pas tellement maladroite : vous présentez votre cigarette explosive juste avant de quitter votre victime, et ensuite quoi de plus difficile que de prouver si c'est vous ou quelqu'un d'autre qui la lui a donnée ? A moins qu'on ne découvre un mobile.

L'indignation me monta à la tête. Ce flic était fichu de m'inculper de meurtre, ou tout au moins de me coffrer provisoirement pour complément d'enquête.

- C'est de la folie pure ! m'écriai-je, furieux. Quel mobile aurais-je, moi, de tuer quelqu'un qui habite une ville où je viens pour la première fois, quelqu'un que je n'ai jamais vu auparavant ?

Le commissaire eut un sourire perfide.

- Si vous pouviez démontrer qu'il n'y avait pas eu de relations entre Apfel et vous avant ce soir, cela faciliterait considérablement ma tâche, émit-il d'une voix douce.

Interloqué, je dus convenir que c'était le seul moyen de prouver sur-le-champ mon innocence.

- Attendez, dis-je en prélevant mon portefeuille de ma poche, je vais vous montrer la lettre qu'il m'a envoyée il y a trois jours : elle prouve par A + B que nous n'avions jamais entretenu de rapports antérieurement.

Je lui tendis la lettre en question d'un geste rapide que je regrettai l'instant d'après, mais c'était trop tard. Le commissaire en prenait déjà connaissance avec intérêt.

Au bout d'une minute, il releva la tête et dit :

- Voilà qui vous met hors de cause, en effet... Mais il en ressort qu'Apfel avait bien un motif précis pour vous faire venir à Hambourg. Lequel ?

- Je donnerais gros pour le savoir, dis-je. Surtout maintenant qu'il est mort.

J'avais envie de m'éponger le front et de boire un litre de pinard. J'aurais été bien incapable de dire pourquoi je m'évertuais à garder pour moi ce qu'Apfel m'avait raconté, alors qu'il eût été si simple et infiniment plus logique, de profiter de l'occasion pour mettre la police en branle. Mais il me semblait que le secret d'Apfel m'appartenait, et que si je dévoilais sa profession de faussaire, les détectives fonceraient là-dessus sans se préoccuper du reste. Or j'étais convaincu que le gang qui avait liquidé Apfel n'avait pas son siège en Allemagne et que les méthodes traditionnelles de la police criminelle de Hambourg ne donneraient rien.

Le commissaire ouvrit le dossier étalé devant lui.

- Il ne s'appelait pas Apfel, m'annonça-t-il. Le nom figurant sur ses papiers d'identité est Macher.

J'aurais parié la moitié de mes droits d'auteur que ce n'était pas encore là son vrai nom, mais je me tus.

- Il exerçait la profession d'imprimeur dans la Lübecker Strasse. Nous ne savons pas encore s'il avait un casier judiciaire.

Puis, les yeux pensifs, il ajouta :

- Cette affaire se présente sous un jour bien mystérieux, monsieur Kenny... Combien de temps comptez-vous demeurer ici?

- Quatre ou cinq jours, au maximum, dis-je. Maintenant, si vous le permettez, j'aimerais aller boire un petit schnaps.

Un peu de bienveillance filtra sous ses paupières lourdes.

- Le cadavre n'était pas beau à voir, n'est-ce pas ?

J'esquissai une moue de dégoût et me levai de ma chaise en déclarant :

- J'en rêverai pendant six mois.

Le commissaire se leva à son tour pour m'accompagner jusqu'à la porte :

- Si vous ne tenez pas à en voir d'autres, murmura-t-il, abstenez-vous d'entreprendre une enquête personnelle.

- Pensez-vous ! m'exclamai-je en sortant. Ces choses-là, ça ne me tente absolument pas.

Et pourtant, c'était exactement ce que j'avais l'intention de faire.

CHAPITRE III

Lorsque je sortis du commissariat, il était près de onze heures. J'étais trop énervé pour songer à me mettre au lit. Dans le centre de la ville, de nombreux cafés étaient encore ouverts et, en pénétrant dans un grand établissement où des consommateurs jouaient aux cartes, je lâchai un énorme soupir d'aise. Je ne déteste pas les émotions, mais j'ai toujours de la peine à m'en remettre.

Ayant avalé la moitié d'un ballon de cognac et allumé une Gitane, j'entrepris de faire le point. Jouer au détective sur le territoire de Hambourg m'exposerait à divers périls, sans grand bénéfice. Je ne pouvais diriger d'éventuelles investigations que du côté de l'imprimerie d'Apfel, et celle-ci devait être occupée ou surveillée d'ores et déjà par la police officielle. Quant à espérer retrouver la trace des inconnus qui avaient eu recours au faussaire, c'était peut-être faire preuve de beaucoup d'optimisme.

Et cependant...

Tanger.

Ce nom revenait avec insistance dans mes pensées. Celui de Véra Houten aussi.

Son passeport, avait dit Apfel, portait le tampon d'entrée et non le tampon de sortie du Territoire International...

Sauf erreur, cela voulait dire qu'on avait délesté la véritable Véra Houten de son passeport alors qu'elle séjournait à Tanger, qu'on avait expédié le document à Hambourg pour lui faire subir certaines retouches, et qu'une autre femme, celle de la photo de rechange, emprunterait cette identité pour remplir une mission déterminée, illégale à coup sûr.

Puisqu'on n'avait pas demandé à Apfel d'imprimer un faux cachet de sortie, cela signifiait que la substitution devait s'opérer à Tanger même.

Cette conclusion me parut satisfaisante. Je bus une gorgée d'alcool afin d'entretenir mes facultés de raisonnement.

Évidemment, j'étais en train de me mêler de ce qui ne me regardait pas, mais si j'en savais trop peu pour informer un service

quelconque, j'en savais trop pour oublier les confidences d'Apfel.
Et puis, j'étais un peu dans le coup... Un homme était mort sous mes yeux, assassiné, parce qu'on craignait qu'il ne parle : l'enjeu devait être important.
C'était curieux, mais il me semblait que j'avais contracté une sorte d'obligation envers Apfel, et que si je n'avais pu lui venir en aide de son vivant, j'avais le devoir de venger sa mort.
Cela peut paraître idiot, attendu que ce type était vraisemblablement un repris de justice et qu'il devait avoir plus d'un mauvais coup à son actif, mais peut-être incarnait-il, pour moi « le lecteur » qui fonde un espoir sur son auteur favori.
Nous avons tous de ces faiblesses.

Le lendemain, après une nuit relativement calme, je me rendis à l'agence d'Air France, au Ballindamm, et m'informai s'il était possible de payer un billet pour Tanger par un chèque sur Paris. Cette requête provoqua un long conciliabule parmi le personnel.
J'en profitai pour examiner les horaires ; je vis que s'il existe deux services quotidiens entre Hambourg et Paris, il n'y en a que quatre par semaine entre Paris et Tanger. Néanmoins, la correspondance pouvait s'obtenir si je partais le lendemain matin.
On vint me dire que le mode de paiement que je proposais était accepté et qu'on pouvait me délivrer le billet. Je rédigeai aussitôt le chèque.
Je passai le reste de la journée à me promener, le long de l'Alster, ce lac cher au cœur des Hambourgeois, et à prendre quelques notes qui me serviraient plus tard.
Le samedi matin, je montai dans un Bréguet d'Air France qui m'emporta vers Orly, où nous atterrîmes à 13 h 40 exactement. Je ne dus attendre qu'une heure au bar de l'aéroport avant d'embarquer dans un autre appareil en compagnie d'une trentaine de voyageurs de toutes nationalités.
En fin d'après-midi, après un vol exemplaire, l'appareil se posait sur l'aérodrome de Bouhalf-Souahel, sous un soleil éclatant qui me

mit de joyeuse humeur.

Je subis stoïquement les divers contrôles d'entrée dans la ville libre, puis un car emporta tous les passagers vers le centre.

C'est au cours de ce transfert que je réalisai combien mon enquête avait peu de chances d'aboutir.

Une fois de plus, je m'étais laissé guider par une impulsion, par un élan intérieur né d'un enthousiasme injustifié.

Car enfin, j'avais les mains vides... Un nom, une vague description, tels étaient les seuls éléments que je possédais.

En attendant, je me trouvais bel et bien à Tanger. Or je n'avais pas accompli ce long voyage pour rester les bras croisés. D'ailleurs, cette ville neuve aux magnifiques buildings qui descend en pente vers la mer m'apparaissait, dans le crépuscule, comme la capitale de l'Aventure.

Sans me laisser influencer par les offres pressantes des délégués d'hôtels qui sollicitent les voyageurs à la descente du car, je partis droit devant moi, au hasard. J'aurais pu me croire à Alger : mêmes édifices de style néo-mauresque, même population à prédominance musulmane, mêmes odeurs de friture.

Dans une voie très commerçante qu'une plaque désignait comme la rue du Statut, je pénétrai dans un hôtel de bonne catégorie, le Granada, recommandé par six automobile-clubs.

Ayant rempli ma fiche, je fus conduit une chambre du troisième d'où l'on découvrait un splendide panorama : le bas de la ville, une partie de la côte et, de l'autre côté du détroit, les feux de Gibraltar. Lorsque je redescendis, après un brin de toilette, un homme d'une quarantaine d'années, très élégant, au teint bronzé et aux mains soignées, déposa le journal qu'il était en train de lire et vint à ma rencontre.

Un peu surpris, je le dévisageai.. Il s'arrêta à deux pas de moi, s'inclina légèrement :

- José Aranda, monsieur. Je suis le propriétaire de cet établissement et je tenais à vous souhaiter la bienvenue. Je suis très flatté...

Il me tendit la main en s'inclinant derechef, tandis que je cherchais une réponse appropriée. Je sais que les Espagnols sont

d'une politesse raffinée, mais cet accueil m'éberluait un peu.
- C'est très aimable à vous, dis-je en répondant à sa poignée de main. Heureux de vous connaître...
Un fin sourire se peignit sur ses traits et il me fixa avec une certaine insistance.
- Vous êtes bien tel que vous représente une photo qui a paru dans a Le Parisien Libéré », reprit-il. Je vous aurais reconnu même si l'employée de la réception ne m'avait signalé votre arrivée.
- Comment ? fis-je en fronçant les sourcils. Vous lisez donc mes romans ?
Son sourire s'accentua.
- Avec beaucoup d'intérêt, croyez-moi, affirma-t-il. Et je crois pouvoir dire que vous avez à Tanger plus de lecteurs que dans n'importe quelle autre ville du monde...
Il écarta les mains, paumes vers le haut, en un geste fataliste, puis ajouta
- C'est forcé... Tout le monde trempe un petit peu dans l'espionnage, ici !
En d'autres circonstances, ça m'aurait fait plaisir. Mais ici... Et moi qui espérais passer inaperçu !
- Heu... Je suis ravi de l'apprendre, dis-je. Je n'avais pas encore eu le plaisir de visiter Tanger, ni de voir si elle mérite sa mauvaise réputation...
Le senor Aranda se frotta les mains, son visage devint sérieux.
- Vous êtes venu vous documenter, peut-être ?
- En effet, mentis-je avec empressement. Un petit voyage d'étude, question de tâter le climat...
Aranda demeura pensif. Je m'apprêtais à m'esquiver quand il posa sur moi un regard où se lisait un léger embarras.
- Je ne voudrais pas déranger vos projets, articula-t-il, mais je crois pouvoir vous rendre service et, si vous le permettez...
- Oui ? dis-je, pour l'encourager à poursuivre.
- Je vous inviterai à dîner ce soir, puis je vous emmènerai dans un club fréquenté par les membres les plus importants de la colonie internationale. Vous y apprendrez davantage en une soirée qu'en vous promenant pendant huit jours dans les rues de la ville...

Au fait, pourquoi pas ? Ce n'est pas en déambulant tout seul, sans contact direct avec les familiers de l'endroit, que je parviendrais à retrouver Véra Houten. Mieux valait que je plonge dans le bain dès le premier soir.

- D'accord, dis-je. Je ne sais comment vous remercier pour cette invitation inespérée...

Il coupa court à mes politesses d'un geste de grand seigneur et protesta :

- Ne renversez pas les rôles. C'est moi qui suis votre obligé, je ne fais que remplir mes devoirs d'hôte...

Sur ce, il me précéda au premier étage et me fit entrer dans son appartement privé. Par téléphone, il donna quelques ordres puis, tout en renouant la conversation, il alla vers un bar et servit deux Cinzano.

- Si je puis vous donner un petit conseil, me dit-il tandis que je m'asseyais dans un fauteuil, c'est de ne pas poser de questions aux gens que vous verrez. On déteste l'indiscrétion, ici. Ce qu'on désire savoir, on s'arrange toujours pour l'apprendre par recoupements. C'est un genre : chacun affecte de se désintéresser des faits et gestes du voisin, ce qui n'empêche qu'on sache parfaitement à quoi s'en tenir.

Je sirotai une gorgée d'apéritif.

- Merci pour le tuyau, dis-je, mais ne croyez-vous pas qu'on exagère un peu ? On finirait par s'imaginer que les trois quarts de la population sont composés d'agents secrets et que le quatrième est formé par les indicateurs de la police internationale.

Aranda se mit à rire.

- Cela ne va pas jusque-là, naturellement. Mais ne tombez pas dans l'excès contraire, qui consiste à voir dans Tanger un simple refuge pour les capitaux européens et un centre de spéculations commerciales. Toutes les activités se juxtaposent, ici, et bien malin qui pourrait dire ce qu'abritent certaines façades d'apparence très honorable...

On frappa à la porte ; un maître d'hôtel poussant devant lui une table roulante pénétra dans la pièce.

Aranda lui donna quelques indications en espagnol tandis que je vidais le fond de mon verre. Lorsque les couverts furent disposés, nous passâmes à table.

J'avais été bien inspiré en acceptant l'offre d'Aranda. Tout au long du repas il me prouva qu'un séjour de dix ans dans la cité lui avait ouvert les yeux sur bien des choses, et qu'en marge de la gérance de son hôtel il fréquentait les milieux les plus divers.

Intelligent, cultivé, il exerçait ses dons d'observation dans cette société cosmopolite en perpétuel renouvellement, et il en tirait la satisfaction un peu narquoise du témoin qui assiste de loin à un échange de coups.

- Remarquez, me dit-il alors que nous entamions le dessert, qu'il existe à Tanger une variété assez spéciale d'agents secrets. Quelques hommes et femmes pratiquent ouvertement ce métier et ils ont, si j'ose dire, pignon sur rue.

- Non ? fis-je.

- Mais si ! Personne n'ignore que M. James Withby, le chef d'une puissante société immobilière, est un agent de la C.I.A. en mission pour le C.O.C.O.M., l'organisme qui combat le trafic clandestin de matériaux stratégiques ; que l'adorable Rose Shannon dont les plus riches célibataires sont éperdument amoureux est affiliée à l'Intelligence Service, et que le placide M. Kyritz représente le K.G.B. (Pour des raisons compréhensibles, l'auteur a modifié les noms, mais l'indication est authentique).

- Très drôle ! constatai-je. Cela doit parfois donner lieu à de fulgurants règlements de comptes, je suppose?

- Détrompez-vous. Tanger est une ville très paisible, au contraire ! Tous les malentendus s'arrangent en douce.

Cette assertion me rassura, car j'avais eu l'impression qu'une extrême prudence était indispensable si l'on s'aventurait dans ce monde interlope pour procéder à certaines investigations.

Aranda consulta sa montre-bracelet.

- Il est dix heures, émit-il. Si vous le voulez bien, nous allons partir.

Le propriétaire du Granada possédait une magnifique voiture américaine, une De Soto 26 CV bleu azur qui nous déposa en quelques minutes au boulevard Antée, devant un immeuble ressemblant davantage à une propriété privée qu'à un cabaret de nuit.

S'avisant de mon étonnement, Aranda m'expliqua :

- Le Golden Star n'est pas un night-club où chacun peut venir à sa guise. Il faut être membre, ou être invité par un membre ; on n'y rencontre que le dessus du panier de la population tangéroise...

Il réprima un sourire et conclut :

- ... ce qui n'est pas nécessairement une référence.

Nous longeâmes un vestibule ; un ascenseur nous mena ensuite au quatrième étage. Aranda me fit emprunter un couloir et nous arrivâmes devant une porte sur laquelle le nom du club se détachait en lettres en relief. Il poussa sur un bouton de sonnerie.

Un étroit guichet s'ouvrit à hauteur de mon visage, deux yeux nous observèrent un instant, puis la porte s'ouvrit et j'entendis une musique veloutée.

Mon cicérone me fit entrer, tout en parlant en espagnol au type en smoking qui accueillait les visiteurs. Sans doute lui disait-il qui j'étais.

Ayant franchi ce dernier obstacle, nous pénétrâmes enfin dans une grande pièce aménagée en bar et communiquant par une arcade avec d'autres locaux en enfilade. Tapis, air parfumé, lumières tamisées, tout concourait à créer une ambiance de sereine insouciance, de luxueuse frivolité.

Il y avait du monde, on bavardait ferme dans plusieurs langues. Du premier coup d’œil j'aperçus quelques dames d'une beauté assez percutante.

- Commandez toujours deux whiskies, me dit Aranda en me poussant amicalement vers le bar. Je vais faire un petit tour pour voir à qui je peux vous présenter...

Il s'éclipsa, tandis que je me hissais sur l'un des rares tabourets vacants.

Ce serait amusant, pensai-je, si je tombais sur Véra Houten. Mais un regard circulaire me démontra que si les membres féminins

du club offraient une grande variété de types, aucune des femmes présentes n'avait des cheveux noirs et des yeux pâles.

La couleur des cheveux étant éminemment transformable, je m'attardai aux yeux, ce qui fut interprété d'une certaine façon par deux de ces demoiselles et me contraignit d'adopter un air distrait.

Aranda revint très vite, alors que le barman avançait deux verres sur la vitre du bar.

- Emportons cela, me dit-il en prenant sa consommation. J'ai vu quelques amis qui seront très heureux de vous souhaiter la bienvenue. Ils meurent d'envie de faire votre connaissance.

Je me sentais gagné par une douce euphorie. Qu'étais-je allé faire à Hambourg, grand dieux ! Alors que j'aurais pu venir directement à Tanger sans être tracassé par une affaire de meurtre.

Dans le groupe vers lequel me pilotait Aranda, la première personne que je vis était une jeune femme au physique fascinant : c'était une brune aux cheveux courts très bouclés, aux yeux languides et aux lèvres si tentantes qu'on devenait incapable de songer à autre chose. Et le reste était à l'avenant...

- Mlle Chantal Randon, une compatriote à vous, présenta Aranda.

Elle me tendit une main d'une douceur telle qu'en la serrant j'eus l'impression déroutante que ce n'était pas une paume que j'étreignais, mais du velours.

- Je suis charmé, mademoiselle, dis-je en la regardant bien en face pour qu'elle vît que c'était vrai.

Elle le vit. Avec un sourire exquis et sans affectation, elle prononça quelques mots aimables que je ne retins pas, car le son de sa voix me parut aussi attirant que le contact de sa peau.

- Rex Wayne, continua mon compagnon, désignant un homme athlétique vêtu d'un costume de gabardine gris-perle, et dont la cravate était « made in U.S.A. ». Sa poignée de mains faillit me déboîter l'épaule.

- Hello ! M. Kenny, salua Wayne avec une expression cordiale qui découvrit des dents d'une régularité irréprochable.

Successivement, je vis défiler devant moi un M. Jan Dalen, un Hollandais à l'air déprimé et dont le front s'ornait d'une croix de

sparadrap ; un M. Mortagne, commerçant français à la mine réjouie, qui prétendit avoir lu tous mes livres ; un certain Lester Burke, correspondant britannique qui s'excusa de n'en avoir lu aucun ; et enfin Carl Holsene, sujet norvégien résidant à Tanger pour diriger des installations de conserves de poisson.

A vue de nez, je ne comprenais pas pourquoi Aranda m'avait introduit dans ce cercle, dont la seule originalité résidait dans les nationalités différentes de ses membres. Toutefois, la présence de Chantal Randon compensait largement la personnalité assez terne des autres participants.

- Vous êtes venu étudier les bas-fonds de Tanger ? questionna Wayne après les banalités préliminaires sur le roman policier et les vertus distrayantes du crime dans la littérature.

Un soupçon de persiflage dans le ton de l'Américain me fit tiquer.

- Pas spécialement, rétorquai-je. Vous savez, il y a des crapules intéressantes dans toutes les grandes villes...

J'arborais un sourire désarmant qui atténuait l'acidité de ma remarque.

- Bien sûr ! s'exclama Mortagne. La réputation de la zone est surfaite... C'est une légende tenace que les journalistes accréditent au prix de laborieux articles. Allez donc voir à Paris si la vie est aussi calme qu'ici : là-bas, il n'est question que de bombes, d'attentats, de coups de main...

Se tournant vers moi, il ajouta

- Le seul vice dont les Tangérois sont atteints, c'est leur volonté de gagner de l'argent... et par des moyens qui ne sont pas toujours très licites, j'en conviens. Mais pour ce qui est de la fameuse guerre des services secrets, laissez-moi rire...

Et il donna effectivement cours à son hilarité en se tenant le ventre à deux mains.

- Vous avez raison, Mortagne, approuva Jan Dalen sans gaieté, en lampant d'un trait son verre de cognac. L'argent, il n'y a que cela qui compte. Il faudrait être bien bête pour se fourrer dans des histoires compromettantes alors qu'avec un peu de flair on peut édifier une fortune sans risques...

Moi, je voulais bien le croire, mais je me demandais quand même où il avait ramassé un coup de matraque sur le crâne... Il n'avait pas mis ce sparadrap pour des raisons purement esthétiques, en principe.

Tandis que j'échangeais un petit regard de connivence avec Chantal Randon, le placide Norvégien, Holsene, se mêla à la conversation

- Je me demande ce que viendraient faire ici des espions, renchérit le Scandinave. D'abord, il n'y a rien à espionner ! Et ensuite, l'exiguïté du territoire ainsi que la vigilance d'une police terriblement bien renseignée en font un endroit très malsain. Nulle part un agent n'a autant de chances de se faire griller qu'ici...

- Vous oubliez qu'avec une bonne lunette on peut observer ce qui se passe à Gibraltar, souligna Aranda. En outre, à un moment où l'Afrique du Nord entre en ébullition, il ne faut pas s'étonner si plusieurs pays entretiennent quelques tireurs de ficelle dans le secteur.

Rex Wayne secoua les épaules et dit :

- Okay, mais moi qui habite ici depuis cinq ans, je n'ai jamais rien su de précis...

Je n'écoutai pas la suite car Chantal Randon s'était approchée de moi et me tirait un peu à l'écart pour me chuchoter

- Moi, ces discussions m'assomment, je les ai déjà entendues cent fois. Vous passez plusieurs jours à Tanger ?

Son parfum me monta un peu à la tête. Son visage, tout près du mien, me troublait.

- Je n'ai pas encore arrêté la durée de mon séjour, dis-je.

Après un temps, je repris d'une voix plus basse :

- J'aimerais bavarder avec vous... Les impressions d'une femme sur cette ville privilégiée doivent être assez piquantes...

Elle me fixa d'une façon indécise, comme si elle s'efforçait de deviner mes véritables intentions.

- Téléphonez-moi, dit-elle enfin. C'est le 73-41. Je suis chez moi tous les matins.

Je me demandai si elle avait une profession, de la fortune ou un ami généreux. J'allais lui poser une question quand Aranda vint nous

séparer ; il apportait d'autres whiskies et semblait être de très bonne humeur.

- Chère amie, n'accaparez pas notre invité, dit-il en confidence à Chantal. Pour sa propre édification, je voudrais l'introduire auprès d'autres membres du club.

Cette perspective ne m'enchantait plus guère, mais j'étais quelque peu prisonnier de mon rôle d'auteur en quête d'informations. Chantal me gratifia d'une œillade gamine et me glissa :

- A tout à l'heure... Revenez parmi nous après votre tournée.

J'en avais la ferme volonté, et c'est pourquoi je n'opposai pas de résistance à mon ami Aranda, qui me fit d'abord vider mon verre, question d'avoir les mains libres.

Je vis d'autres gens, des fonctionnaires (comme le sympathique Polignac), des businessmen anglais et américains ; j'approchai la sculpturale Carol Mahony, qui avait tout ce qu'il fallait pour remplacer Mata-Hari au pied levé, mais qui, paraît-il, tenait simplement un magasin de bijouterie ; d'autres personnes encore, dont j'ai perdu le souvenir attendu qu'à mesure que la soirée se prolongeait mon cerveau devenait plus nébuleux. Le whisky commençait à agir...

Mon front se rembrunit quand, vers une heure du matin, je vis Chantal quitter le club en compagnie de Dalen ; avec une philosophie à laquelle l'alcool n'était pas étranger, j'acceptai ce coup du sort : je n'avais pas revu ma délicieuse compatriote comme je le lui avais promis, mais dès le lendemain je formerais son numéro de téléphone.

Néanmoins, après son départ, l'atmosphère du club me parut moins attrayante et je priai Aranda de me faire grâce de ses dernières relations, prétextant que le voyage m'avait fatigué. Toujours serviable, il accepta tout de suite de rentrer et ce fut avec volupté que je respirai l'air nocturne.

La voiture décapotable nous emmena pour une brève promenade le long de la plage, avant de remonter vers l'hôtel.

- Quelle est votre impression ? me demanda mon compagnon.

- Excellente, affirmai-je pour ne pas le désobliger. Cependant, il ne m'a pas semblé que ce milieu pouvait m'apprendre beaucoup sur le domaine auquel je m'intéresse particulièrement...

Les yeux braqués sur le faisceau de lumière que les phares traçaient sur la route, Aranda me répondit avec une grimace de satisfaction :

- Je m'attendais à cette réaction de votre part. Maintenant, croyez-moi si vous voulez, mais vous venez de passer la soirée dans le plus magnifique repaire de faux jetons que vous puissiez imaginer.

CHAPITRE IV

Je me tournai vers lui, franchement épaté.

- Non ? Vous plaisantez ?

- Du tout. Le Golden Star est connu pour ça... Un type comme Holsene, par exemple, opère certainement pour un S.R. quelconque, Wayne aussi. Quant à savoir le dessous des cartes, ça c'est autre chose...

Je commençais à comprendre pourquoi ces gens s'étaient donné tant de mal pour me faire avaler que Tanger méritait la palme de toutes les vertus, qu'on n'y venait que pour y entasser un petit pécule et que le reste n'était que fariboles. Ils ne tenaient pas du tout à ce que je publie des histoires un peu trop vraies...

- Mais pourquoi diable ces concurrents, rivaux ou ennemis, se réunissent-ils assidûment dans ce club ? m'exclamai-je, frappé par l'illogisme de cette situation.

Aranda fit un geste évasif.

- Ne vous fiez pas aux classifications trop nettes. Et ne vous figurez pas que dans cette faune, l'agent russe soit nécessairement l'ennemi de l'anglais. D'étranges alliances se nouent parfois dans un but bien déterminé. Ici, tout est mouvant, incertain, équivoque. Le Golden Star représente à Tanger ce qu'un pays neutre fournit aux nations en guerre : un terrain commode pour amorcer des contacts...

Avec ça, j'avais de quoi réfléchir un petit temps. L'ébriété légère qui m'avait saisi aux environs de minuit commençait à se dissiper, et

la raison réelle de ma présence sur le territoire libre me revint à l'esprit. Apfel, Véra Houten, les passeports maquillés...

Au fond, ma qualité d'écrivain m'assurait un avantage : avec un peu d'habileté, je parviendrais à faire croire à tout le monde que mes questions saugrenues n'étaient dictées que par des mobiles professionnels, et que si je recherchais Véra Houten c'était tout bonnement parce que je l'avais rencontrée antérieurement, à Amsterdam par exemple.

- Vous m'ouvrez des horizons, dis-je à Aranda en étouffant un bâillement. Vous êtes un homme précieux.

Nous stoppions en face du Granada ; lorsqu'il eut calé le frein à main, mon guide bénévole mit le point final à la conversation en déclarant

- Le plus comique, c'est qu'ils croient tous que j'en suis aussi...

Je lui serrai la main et le contemplai avec une expression méditative, me disant qu'après tout, ce n'était peut-être pas si comique que ça.

Dans ma chambre, je pris une douche et fumai une dernière cigarette. Je n'avais plus sommeil. Après ce que venait de me confier Aranda, je repassai mentalement en revue la tête des gens que j'avais vus au cours de la soirée. Je regrettais de n'avoir pas ouvert les yeux davantage, de ne pas avoir scruté ces physionomies sur lesquelles, pourtant, rien ne peut se lire.

A vrai dire, je n'étais pas encore entièrement revenu de ma surprise : j'éprouvais le genre de malaise que produirait sur le public le spectacle d'experts du Pentagone expliquant ouvertement le mécanisme détonateur de la bombe H.

Après un dernier regard sur la rade qu'éclairait un somptueux clair de lune, je me mis au lit. Je ne sais si je m'endormis aussitôt ou si mes pensées vagabondaient encore, mais je sursautai en entendant soudain la sonnerie du téléphone ; j'agrippai le combiné avant qu'elle ne retentisse une seconde fois.

- Allô ? lançai-je, prêt à détromper en termes vifs le correspondant qui m'appelait par erreur.
- Monsieur Kenny ? s'enquit une voix féminine qu'étouffait l'émotion.
- Oui, dis-je, interloqué. Qui êtes-vous ?
- Ici Chantal Randon. Il vient de m'arriver une histoire incroyable. Je voudrais vous voir tout de suite.

Elle parlait sur un ton saccadé, comme si elle avait couru avant de former mon numéro. L'angoisse perçait sous un ton qui se voulait ferme.

- Ah? fis-je, plutôt pris au dépourvu. Donnez-moi dix minutes pour m'habiller et dites-moi où je peux vous rejoindre.
- Merci, haleta-t-elle. Je craignais tellement de ne pas vous atteindre... Vous êtes le seul homme en qui je puisse avoir confiance ici. Venez chez moi, au 45 du boulevard Pasteur.
- Un peu de patience, j'arrive ! promis-je en sautant à bas de mon lit.

Une singulière excitation s'empara de moi tandis que je me passais en hâte un coup de peigne dans les cheveux.

Il était deux heures dix du matin quand je traversai le hall de mon hôtel. Le veilleur de nuit somnolait derrière le comptoir de réception.

En sortant, je bifurquai sur la gauche et me mis en quête d'un taxi. J'ignorais si le boulevard Pasteur était à deux pas ou s'il était de l'autre côté de la ville. Je finis par trouver une voiture qui, en moins de deux minutes, me conduisit à l'adresse indiquée.

Un coup d'œil sur les boutons de sonnerie m'apprit que Chantal habitait au cinquième. Je m'engouffrai dans l'ascenseur. Lorsque je débarquai, j'aperçus Chantal dans l'encadrement de la porte de son appartement.

- Venez, souffla-t-elle avant que j'eusse prononcé un mot.

Ses yeux luisaient d'un éclat fiévreux qui la rendait encore plus belle.

Dès que la porte se fut refermée sur nous, Chantal me prit les deux mains, posa sur moi un regard de détresse.

- C'est affreux. Conseillez-moi... Que dois-je faire ?

- Calmez-vous, dis-je, gagné malgré moi par son agitation. Que se passe-t-il ?

- Dalen... Le Hollandais qui était avec nous au club... Il est mort !

- Mort ? répétai-je, effaré. Mais comment ?

Elle se cacha un instant le visage, émit un long soupir, puis me regarda de nouveau. Enfin, elle parla avec effort :

- En quittant le club, nous avons fait un détour par la côte avant de nous séparer. Il m'avait emmenée dans sa voiture ; comme la nuit était belle, je lui avais demandé de s'arrêter en cours de route pour que nous puissions marcher un peu... Nous sommes descendus sur la plage, et c'est alors que...

- Que quoi ?

- Il était à deux mètres de moi... Il y a eu un éclair, une détonation, mon ami s'est abattu comme une masse.

- Grands dieux ! proférai-je. Et ensuite ?

- J'ai crié... Je n'osais pas m'approcher de lui car sa figure était devenue méconnaissable, horrible. Alors je me suis enfuie... Je suis montée dans la voiture, j'ai roulé à toute allure jusqu'ici, pour vous téléphoner aussitôt. Dites-moi, que faut-il faire ?

J'étais tellement impressionné que j'éprouvais quelque peine à réfléchir calmement.

A quarante-huit heures d'intervalle, deux hommes se faisaient assassiner de la même manière, non loin de moi. Le procédé ayant provoqué la mort était tellement particulier qu'il impliquait une relation étroite entre les deux crimes.

Quel lien pouvait-il y avoir entre Apfel et ce Hollandais ?

- Allons faire une déposition à la police, dis-je.

Puis, brusquement, mon interrogatoire de Hambourg me revint en mémoire. Je corrigeai tout de suite.

- Non... Non, ne bougeons pas de ce côté-là.

Ils étaient fichus d'inculper Chantal Randon comme j'avais failli l'être, et pour les mêmes raisons. Et elle ne pourrait pas prouver que Dalen était un inconnu pour elle, ses relations avec le Hollandais étant connues par les membres du club. On les avait vus ensemble...

Je la fixai sans la voir, tandis que des tas d'idées s'entrechoquaient dans ma tête. Ii y en avait une, notamment, qui germait à une vitesse folle.

- Où est-il ? questionnai-je.

Chantal se laissa glisser sur un canapé. Elle pétrissait nerveusement un petit mouchoir.

- A cinq ou six kilomètres d'ici, murmura-t-elle. Je ne peux pas préciser, c'est un endroit assez désert.

A ce moment de la nuit, il y avait peu de chances que quelqu'un eût découvert le corps.

- Et c'est avec sa voiture que vous êtes revenue ?

- Oui... Je ne pouvais pas faire autrement.

- En possédez-vous une ?

- Oui, une Chrysler. Mais quelle importance cela a-t-il ?

- Une importance énorme, dis-je. Il n'y a pas de milieu : ou bien nous informons la police, et Dieu sait dans quel gâchis vous risquez d'être entraînée, ou bien nous essayons de vous tenir en dehors du jeu, et alors il faut agir vite. Ramenons cette voiture à proximité du corps et effaçons vos empreintes sur le volant. Personne ne pourra affirmer que vous étiez avec Dalen au moment de sa mort.

Chantal, reprenant possession d'elle-même, abandonna son attitude prostrée, me contempla avec une nuance d'étonnement.

- Vous voulez aller là-bas ?

- Impossible de l'éviter, dis-je. C'est pourquoi nous avons besoin d'une seconde voiture, pour revenir.

J'avais une raison supplémentaire (et personnelle) de me rendre sur place, mais je jugeai superflu de la mentionner.

- Jamais je n'aurai le courage de retourner, geignit Chantal, reprise de frayeur.

- C'est indispensable, croyez-moi. Buvez une goutte d'alcool si ça peut vous aider. Mais dépêchez-vous, nous n'avons pas une seconde à perdre.

Je l'obligeai à quitter le canapé, à se préparer à me suivre. Une onde parfumée m'enveloppa de son sortilège, et si je n'avais été dans un état d'énervement peu ordinaire, j'aurais médité tout autre chose que, d'aller rendre visite à un cadavre.

Cinq minutes plus tard, nous débouchions dans la rue. Chantal descendit au garage de l'immeuble, sortit la Chrysler de son box privé et vint se ranger le long du trottoir.

- Montrez-moi la route, lui dis-je par la vitre baissée. Je vous suis...

Je grimpai dans la Studebaker qui stationnait un peu plus loin : je ne pouvais me tromper, il n'y avait pas d'autre voiture dans les environs.

Je regardai aux alentours pour voir si quelqu'un assistait à notre manège, mais le boulevard était désert. L'éclairage public fonctionnait encore.

Quand le feu rouge de la Chrysler fut à une trentaine de mètres de moi, je démarrai. Je priai le ciel que Chantal ne commît aucune imprudence susceptible d'attirer l'attention, car mon plan s'effondrerait comme un château de cartes.

Tout en veillant à ne pas perdre de vue le véhicule qui me précédait, j'allumai une cigarette, et ceci me fit penser à une question : qui avait introduit la cigarette meurtrière dans le paquet de Jan Dalen ?

Je virai sur la gauche puis, cent mètres plus loin, sur la droite, et me trouvai sur la route côtière qui longe le détroit. Ce ne devait plus être bien loin, car nous arrivions à proximité de la frontière du Maroc espagnol.

A peine m'étais-je fait cette réflexion que la Chrysler de Chantal s'engageait dans une route secondaire qui s'enfonçait dans un petit bois. J'opérai la même manœuvre et vis les feux du « stop » s'illuminer à faible distance. Je freinai aussitôt.

Chantal sortait de sa voiture et venait vers moi.

- Je n'ai pas voulu me ranger sur la route, me dit-elle à mi-voix. Il suffirait qu'une patrouille aperçoive les deux autos en stationnement pour qu'elle veuille en connaître la raison. Venez dans ma voiture, que nous quittions cet endroit sinistre.

- Une seconde, dis-je en extrayant mon mouchoir.

Avec soin, j'essuyai le volant de la Studebaker sur toute sa circonférence. Ce n'étaient pas seulement les empreintes de

Chantal qui se trouvaient imprimées dessus, mais aussi les miennes, à présent.

L'opération fut réalisée avec minutie ; je frottai ensuite les poignées des portières, le levier de changement de vitesse, la clé de contact et le frein à main.

- Je vous en supplie, pressez-vous ! m'adjura Chantal, frissonnante dans la brise nocturne.

- Ne vous affolez pas... Indiquez-moi plutôt où gît le cadavre.

Les yeux de la jeune femme s'agrandirent.

- Comment ? Vous...

- Oui, coupai-je. Je veux lui enlever ses papiers d'identité pour faire perdre du temps à la police. Plus tard elle apprendra qui est la victime, moins vous aurez de chances d'être inquiétée.

J'articulai ce mensonge avec suffisamment de force pour qu'elle me crût. Mais elle protesta d'une voix faible, empreinte de répulsion.

- Non... Je ne peux pas. Je n'ai pas la force...

- Soit ! J'irai seul. Attendez-moi dans votre voiture. Où est-il ?

- C'est par-là...

Elle indiquait de la main une zone située en contrebas de l'autoroute, une plage précédée par des touffes de végétation, à cinquante mètres d'où nous étions. Cette plage s'étendait à perte de vue dans les deux sens. Vers l'est, on voyait les lumières de Tanger et le phare du cap Spartel. Droit devant, c'était le bras de mer et, au-delà, la côte espagnole avec le feu de Tarifa.

L'estomac crispé, j'écoutai quelques secondes le puissant ressac qui battait la plage.

Il n'y avait pas un seul véhicule en vue sur la route.

- Remontez dans votre voiture et patientez : je ne serai pas long, dis-je. J'espère que je le trouverai vite...

Sans autre commentaire, je traversai la route et dévalai la pente de pierre de la digue. Mes pieds foulèrent bientôt un sable fin qui rendit ma marche moins aisée.

Si Chantal et Dalen étaient venus ici la nuit, c'est que leur intimité était plus grande que je ne l'avais supposé. Avait-elle aimé ce Hollandais mélancolique et sans prestance ?

Mes regards fouillèrent l'étendue de sable, mais sans repérer la moindre tache noire qui aurait marqué la présence d'un corps. Il est vrai que l'ombre des bosquets pouvait fort bien recouvrir un cadavre recroquevillé.

Instinctivement, je fléchis les jambes et courbai le buste : j'avais la sensation qu'on pouvait me voir, moi, d'une distance de deux cents mètres, dans ce satané clair de lune.

J'avançai lentement, parallèlement au remblai, en scrutant le sol autour de moi.

Si l'on m'avait dit la veille, à Hambourg, que je me promènerais cette nuit-ci sur une plage à Tanger en craignant de ne pas repérer un bonhomme à la figure en bouillie, j'aurais été sceptique... Et le comble, c'est qu'à mesure que je progressais, mon appréhension augmentait. Il fallait que je retrouve Dalen, dussé-je chercher jusqu'à l'aube !

Je lâchai un soupir de soulagement lorsque j'aperçus brusquement la pointe d'un soulier émergeant d'une zone obscure.

C'est à ses vêtements que je reconnus le Hollandais. Il était couché sur le côté, en chien de fusil, les doigts plantés dans le sable. Comme sa tête était dans l'ombre, le spectacle de ses traits réduits en charpie me fut épargné ; mais quand je me penchai sur lui, l'odeur fade du sang qui s'était mélangé au sable me donna la nausée.

Les dents serrées, j'entrepris d'explorer son veston. Je lui subtilisai son portefeuille et des papiers contenus dans sa poche intérieure droite. Une sueur froide embuait mon front, mon cœur cognait ferme, mais je poursuivis ma fouille.

Je constatai qu'un pistolet de gros calibre était logé dans sa ceinture ; je ne le pris pas, mais j'en déduisis que Dalen savait que sa vie était menacée : on ne place un pistolet à cet endroit que si on veut dégainer vite, et tirer avant l'adversaire.

Des phares percèrent la nuit à quelque distance ; je n'eus que le temps de m'accroupir derrière un bosquet pour n'être pas pris dans le faisceau. Dès que l'auto fut passée, je me redressai et courus vers le remblai, dont j'escaladai la pente en m'aidant de mes mains.

Un peu essoufflé en débouchant sur la route, je courus vers l'autre côté, puis vers le chemin de traverse.

Chantal tirait à coups précipités sur une cigarette de tabac blond quand, hors d'haleine, j'arrivai auprès d'elle. En mon absence, elle avait fait accomplir un demi-tour à la Chrysler. A peine avais-je touché la banquette que la voiture démarrait sec pour rejoindre l'autoroute.

- Ouf ! dis-je en m'épongeant. Je suis désolé, mais il m'a fallu du temps pour le découvrir...

- J'ai été sur le point de m'enfuir, avoua-t-elle. Je n'y tenais plus. Je suis malade d'angoisse...

Je poussai un profond soupir, puis je déclarai :

- Et pourtant, je dois encore vous demander un effort... Il nous faut un alibi, un alibi solide, pour vous comme pour moi.

CHAPITRE V

Il était trois heures moins le quart quand nous rentrâmes dans la ville. Une fatigue terrible alourdissait mes paupières; Chantal n'en pouvait plus. C'était l'inévitable abattement qui succède à une période de surexcitation. L'un comme l'autre, nous étions déprimés, nous n'aspirions plus qu'à nous étendre et à nous engloutir dans le sommeil.

- Vous ne connaissez pas un cabaret restant ouvert toute la nuit ? demandai-je avec un manque total de dynamisme.

Elle se tourna vers moi, me dédia un regard exténué.

- Vous avez été très gentil, et je vous remercie du plus profond du cœur, mais pourquoi voulez-vous encore que nous allions dans une boîte à cette heure-ci ?

Je me redressai un petit peu.

- Écoutez : une vingtaine de personnes vous ont vue quitter le Golden Star avec Dalen vers une heure du matin. Accompagné d'Aranda, je suis moi-même sorti peu après. Bon. La mort de votre ami doit se situer entre une heure et demie et deux heures moins

dix. En tenant compte du fait que le sable conserve la chaleur, le médecin légiste établira un diagnostic prudent : il affirmera que le défunt a dû être tué entre une heure et demie et trois heures, ne pouvant se montrer plus précis en raison du délai qui se sera écoulé d'ici là. Or, pour que vous soyez hors de cause, il faut que vous ayez quitté Dalen à l'extérieur du club, pour venir au rendez-vous que nous avions fixé lors de notre aparté au Golden Star ? Vous me suivez ?

Elle fit un signe d'assentiment.

- Vous et moi, nous sommes restés ensemble depuis une heure et demie. Nous avons bavardé, flirté, vous m'avez invité à boire un verre chez vous, puis nous sommes ressortis et avons fait la fête jusqu'au petit matin. Personne ne m'a vu quitter l'hôtel, personne ne m'a vu chez vous, et il faut qu'on me voie en votre compagnie ! Conclusion, conduisez-nous en vitesse dans un établissement quelconque, n'importe lequel...

Convaincue, et soudain plus alerte, Chantal décida :

- Allons au Marocco... Peut-être y verrons-nous des gens qui étaient au Golden Star au début de la soirée.

- Ce serait splendide, dis-je. Nous leur jouerons la comédie de copains en goguette. Et puis, un coup de whisky ne nous fera pas de mal.

Peu après, nous débarquâmes devant un night-club à façade mauresque décorée de mosaïques, dont l'entrée était surmontée d'une enseigne en tube luminescent bleu.

Je pris Chantal par le bras et lui soufflai à l'oreille :

- Du nerf... Souriez. Ce n'est pas nous qui avons commis le crime, après tout.

C'était vrai, au fond. Pourquoi nous en faire ? Les mauvais moments étaient passés ; maintenant nous allions enfin jouir de la nuit. Je me sentais miraculeusement revigoré, enclin à l'optimisme, ce qui était dû, sans aucun doute, au rythme endiablé d'un mambo que jouait l'orchestre.

Il y avait un monde fou. La plupart des tables étaient occupées, et un énorme ventilateur à larges pales avait du mal à dissiper la fumée des cigarettes.

A première vue, on aurait pu croire que les habitués du Golden Star s'étaient transportés ici en bloc, non que je visse les mêmes têtes, mais plutôt le même type de clientèle internationale.

Un maître d'hôtel nous guida vers une table assez éloignée de la piste. Chantal dut reconnaître quelqu'un, car elle adressa un petit salut à un homme en train de danser avec application.

Ayant commandé les consommations, je priai Chantal de m'excuser. J'avais besoin de me laver les mains, après avoir tripoté ce cadavre.

A la toilette, je me rinçai soigneusement et m'essuyai à la serviette en papier que débitait un distributeur automatique.

Dévoré du désir de jeter un rapide coup d'œil sur mon butin, je m'enfermai dans un W.-C. brillamment éclairé.

Ayant prélevé dans ma poche les papiers que j'avais dérobés à Dalen, j'examinai en premier lieu son passeport. Né à Rotterdam en 1927... Profession : représentant de commerce... La photo le flattait un peu, à mon avis : elle lui attribuait plus de cheveux que je ne lui en avais vus avant son accident.

Soudain, je tournai la page à laquelle la photo était agrafée, de manière à en étudier le dos. Je tendis la surface à la lumière pour que celle-ci la frappât de biais, en un flux rasant qui souligne les moindres reliefs.

C'est ainsi que je constatai l'existence de deux trous minuscules, exactement au-dessus de l'endroit où l'une des agrafes trouait le papier. Et ces trous prouvaient que, malgré tout le soin apporté à l'opération, la photo du passeport n'était pas la photo originale, mais une seconde qui avait remplacé la première !

Il me fallut dix secondes avant de réaliser toute la signification de ma trouvaille. Non seulement le passeport de Jan Dalen avait été falsifié de la même façon que ceux qui passaient par les mains d'Apfel, mais il y avait autre chose de bien plus troublant !

Le fait que Dalen possédât un passeport truqué indiquait qu'il appartenait à la bande dont Véra Houten et d'autres faisaient partie. Or il venait d'être assassiné comme Apfel. Ce n'était donc pas cette mystérieuse organisation qui avait éliminé le faussaire, mais un ennemi de cette organisation !

Et ce même ennemi venait de rayer Dalen de la liste du personnel.

Tout en essayant de digérer le démenti que cette découverte infligeait à mes suppositions antérieures, je feuilletai fébrilement les pages consacrées aux visas. Les timbres à date montraient que Dalen, avant de venir à Tanger, avait séjourné en France pendant quatre jours.

Ne voulant pas laisser Chantal toute seule plus longtemps, je remis le passeport et les autres papiers dans ma poche. Je les étudierais à loisir dans ma chambre d'hôtel, un peu plus tard.

Lorsque je reparus dans la salle (mon absence n'avait pas dépassé sept à huit minutes) Chantal n'était plus à notre table. Un coup d'œil vers la piste de danse me rassura : elle dansait avec un homme ventripotent, de type sémite, qu'il me sembla avoir vu au club au début de la soirée.

Je regagnai ma place et bus la moitié de la fine à l'eau que le garçon avait apportée entre-temps.

Observant avec discrétion les mouvements de Chantal, je vis qu'elle parlait sans contrainte avec son cavalier ; je me félicitai qu'au moins une personne de sa connaissance pourrait éventuellement certifier que nous étions ensemble au Marocco à trois heures du matin.

L'orchestre cessa de jouer, les danseurs se dispersèrent.

- Ça ne manque pas d'animation, n'est-ce pas ? me dit Chantal en s'asseyant.

Son intonation me laissait sous-entendre que cela servait nos plans.

- En effet, convins-je. La vie nocturne est plutôt agitée, dans ce coin-ci. Vous venez souvent au Marocco ?

- Oh ! non... C'est peut-être la troisième fois depuis mon arrivée.

- Depuis combien de temps résidez-vous ici ?

- Moi ? fit-elle en haussant les sourcils. Mais mon domicile n'est pas à Tanger ! Je suis en vacances !

Je ne sais trop pourquoi, je m'étais figuré qu'elle habitait la ville libre depuis des années.

Je l'invitai à danser et je la tins étroitement serrée contre moi tout au long d'un tango qui effaça tous mes soucis. Je sentais son corps souple à travers le mince tissu de sa toilette d'été, ses bouclettes brunes me caressaient la joue ; lorsque son visage s'appuya contre le mien, par hasard, une vague de sentimentalité me submergea.

- Si nous déjeunions ensemble tout à l'heure ? suggérai-je en la serrant encore davantage.

- Je n'ai pas le droit de vous accaparer, minauda-t-elle avec une nuance de moquerie, employant à dessein les mots qu'avait prononcés Aranda.

- Il faut accréditer la légende que nous sommes de bons amis, affirmai-je avec sérieux. Où puis-je vous rencontrer ?

Après une brève réflexion, elle articula évasivement :

- Au bar du Ritz, par exemple... Vers deux heures ?

Cela me parut un peu tard pour l'apéritif, mais je me souvins que la mode espagnole le voulait ainsi, et qu'à Tanger on devait suivre les usages de la péninsule ibérique.

- A deux heures, confirmai-je.

Je m'abandonnai alors sans réserve au plaisir de la danse.

Nous quittâmes le Marocco vers quatre heures du matin. En partant, Chantal fit un petit signe de la main à l'homme avec lequel elle avait dansé en mon absence.

- C'est Kirchbaum, me souffla-t-elle. Un des plus gros agents de change de la place.

Agent de change ou pas, sa tête ne me revenait guère. Le nommé Kirchbaum suait en tout cas la duplicité. Mais peut-être mon jugement était-il influencé par un soupçon de jalousie... Pourquoi ce gros lard et Chantal semblaient-ils être dans les meilleurs termes ?

Je me posai sournoisement la question de savoir si, par hasard, mon adorable compagne ne se livrait pas au commerce de ses charmes ?

C'est un de mes défauts, je réfléchis toujours trop.

Chantal me déposa devant le Granada alors que les premières lueurs de l'aube éclaircissaient le bleu profond de la nuit. Avant de nous séparer, je lui fis une ultime recommandation :

- Quoi qu'il arrive, cramponnez-vous à la version que nous avons élaborée. Elle est inattaquable. D'ailleurs, je pense qu'on ne vous interrogera pas avant plusieurs jours.

- Merci, me dit-elle avec simplicité en me serrant la main. Vous m'avez délivrée d'un grand poids. Quelle chose affreuse, si j'avais été mêlée officiellement à ce drame.

Après un temps, elle conclut, soucieuse :

- Ma famille ne me l'aurait jamais pardonné.

Elle émit un petit soupir, secoua les épaules et embraya.

Perplexe, je regardai s'éloigner sa Chrysler ; machinalement, je notai que la plaque d'immatriculation portait les insignes du Portugal. Quelle salade !

Je repassai devant le veilleur de nuit qui, à présent, ronflait comme une souche. Dans ma chambre, je pris la précaution de planquer les papiers de Dalen dans un tiroir de la commode, avant d'ôter mon veston.

Dix secondes après m'être introduit sous les couvertures, je sombrai dans un sommeil de plomb.

La chaleur suffocante régnant dans la chambre me réveilla vers une heure de l'après-midi. Je sursautai. Juste ciel ! J'avais rendez-vous une heure plus tard !

Sous la douche, je me demandai si j'allais informer Aranda que j'étais ressorti la nuit précédente. Ayant pesé le pour et le contre, j'estimai qu'il valait mieux n'en rien faire. On ne colporte pas ses bonnes fortunes, même pour créer un alibi.

Je n'eus guère le loisir de poursuivre mon enquête au cours des heures suivantes. Je passai un après-midi exquis avec Chantal ; elle me pilota dans la ville, me fit voir le Petit Socco et le Grand Socco, les deux marchés où se traitent des affaires invraisemblables ; elle m'entraîna dans la Médina, puis au port, et nous parvînmes à oublier qu'un cadavre défiguré gisait parmi les herbes de la grève, à l'autre bout du territoire.

Au terme de cette longue promenade, j'en avais appris un peu davantage sur mon amie.

Élevée dans un milieu bourgeois très fortuné, elle trouvait l'existence passablement ennuyeuse bien que sa beauté lui valût les

hommages d'une foule de jeunes gens trop superficiels. Préférant la compagnie d'hommes mûrs, elle voyageait beaucoup. Jamais elle n'était venue à Tanger, mais ç'avait été pour elle une révélation.

Je devinai qu'elle prenait plaisir à fréquenter des gens douteux, et que l'atmosphère trouble qui régnait ici lui procurait une secrète satisfaction. Drôle de fille...

Je rentrai à l'hôtel vers sept heures et fus accueilli par Aranda, qui conversait avec un type svelte, au teint bronzé et au visage énergique. A mon approche, ils interrompirent leur dialogue. Aranda vint à ma rencontre :

- Bonsoir, monsieur Kenny, me dit-il, un peu préoccupé. Permettez-moi de vous présenter M. Caldera.

Je dévisageai l'homme. Nous nous serrâmes la main. Il prononça alors dans un français assez pénible :

- Inspecteur Caldera... Police Internationale.

J'eus un léger choc au creux de l'estomac, mais n'en laissai rien voir.

- Enchanté, dis-je (bien que ce ne fût pas le mot qui convenait).

L'autre s'inclina, puis récita :

- Je suis porteur d'une convocation à votre nom. Vous plairait-il de vous rendre chez le capitaine Morrow, qui serait heureux d'avoir un entretien avec vous ?

Cela ne me plaisait pas du tout, bien entendu, mais je savais que cette politesse sans défaut cachait une autorité inflexible.

- Volontiers, dis-je. Quel moment lui conviendrait le mieux ?

- Maintenant, senor. A moins que vous n'ayez une obligation quelconque ?

Je réprimai avec peine un furieux désir de me gratter la tête. Pourquoi diable la police me relançait-elle vingt-quatre heures à peine après mon arrivée ? Le corps de Dalen avait-il déjà été retrouvé ?

- Je n'ai rien de spécial à faire, dis-je. J'ai un rendez-vous vers dix heures... J'espère que l'entretien ne se prolongera pas jusque-là ?

J'affichais un air désinvolte qui pouvait donner le change, mais intérieurement j'étais inquiet.

- Où est-ce ? demandai-je encore.
Aranda intervint :
- Je puis vous y conduire, si vous voulez.
- Vous êtes trop aimable, mais je présume que l'inspecteur...
Caldera fit aussitôt un signe de dénégation :
- Je n'avais pas l'intention de vous accompagner, senor. Mon service est terminé pour aujourd'hui. Mais je serai heureux de vous montrer le chemin, naturellement.
Nous partîmes donc ; en cours de route, il ne fut pas question du motif de la convocation. Caldera m'abandonna à un coin de rue, après m'avoir montré un bâtiment blanc dont l'entrée, surmontée de quatre drapeaux, était encadrée par deux superbes palmiers.
Je continuai seul, plus anxieux à mesure que j'approchais du siège de la Police Internationale.
Ayant remis à un planton la carte que m'avait donnée Caldera, je fus dirigé vers le bureau du capitaine Morrow. Ce dernier m'apparut comme un parfait spécimen de fonctionnaire britannique : le teint rouge, les cheveux poivre et sel, les yeux clairs, il arborait des traits austères : son nez long et droit, ses lèvres minces et les plis que creusaient dans son front des sourcils perpétuellement haussés lui composaient une expression attentive et pourtant quelque peu détachée.
- Je n'espérais pas vous voir si tôt, me dit-il dès que j'eus mentionné mon nom.
Il m'invita à m'asseoir dans un fauteuil en face de lui, puis reprit :
- Je me trouve devant un cas difficile et j'aimerais connaître votre opinion...
Je ne pus croire un seul instant que cet officier m'avait convoqué uniquement pour le plaisir de me consulter sur une affaire embarrassante.
- Je suis à votre disposition, dis-je. en me croisant les jambes, les reins bien calés contre le dossier.
Morrow se passa la main sur le front. Un silence religieux s'installa dans la pièce.
- Ce matin, commença-t-il enfin, des baigneurs ont découvert sur la plage est du territoire un cadavre à la figure mutilée. Nous avons

eu quelque difficulté à identifier le défunt, ses papiers d'identité et son portefeuille ne se trouvant pas dans ses vêtements. Pourtant, une rapide enquête nous a permis de conclure qu'il s'agit d'un sujet hollandais appelé Jan Dalen.

Mazette Ils avaient été vite en besogne... Comment s'y étaient-ils pris ?

Comme pour répondre à ma question muette, Morrow expliqua :

- La teinte des cheveux, la taille, les vêtements du mort nous ont fourni quelques indices. En outre, il portait un revolver flambant neuf sortant de chez un armurier de la ville. Quand nous avons cru savoir à qui nous avions affaire, nous sommes allés à son domicile : Dalen n'avait pas reparu depuis la veille et nous en avons déduit que c'était bien lui qui avait été assassiné.

Morrow posa sur moi son regard lucide et répéta :

- Assassiné.

- Oui, dis-je, mal à l'aise, mais pourquoi me racontez-vous tout ça ? Ce nom ne me dit pas grand-chose...

- Vous ne vous souvenez pas d'avoir vu cet homme hier soir, au Golden Star ? questionna le capitaine avec une nuance d'étonnement.

Ils étaient allés là aussi, naturellement, pour reconstituer l'emploi du temps de Dalen avant sa mort. Et Morrow savait fort bien que j'avais parlé au Hollandais.

J'esquissai un geste d'ignorance.

- Mes souvenirs sont un peu confus... On m'a présenté à des tas de gens, je n'ai pas retenu tous leurs noms. D'autant plus que j'ai bu pas mal, la nuit dernière. Il est possible que j'aie vu ce Dalen, mais je serais bien incapable de vous donner la moindre précision à son sujet.

Morrow joignit les mains, son visage refléta l'ennui.

- Hier soir, reprit-il, Interpol-Hambourg nous a signalé que vous aviez pris un billet pour Tanger à l'agence d'Air France, alors que vous veniez d'être entendu au sujet d'un certain Apfel, lequel avait été tué la veille au soir...

Ma gorge se contracta, mes doigts se crispèrent imperceptiblement.

- C'est exact, dis-je. Mais je ne vois toujours pas le rapport. Le capitaine hocha le menton et avoua

- Moi non plus. Cependant, il y a là un fâcheux concours de circonstances, une coïncidence malheureuse...

La sonnerie du téléphone lui coupa la parole. Collant le récepteur contre son oreille, il ne prononça que deux syllabes, l'une pour signaler qu'il écoutait, l'autre pour remercier son correspondant. Ensuite, il raccrocha et poursuivit son exposé :

- Vous êtes, si j'ose dire, un messager de mauvais augure, monsieur Kenny : vous débarquez à Hambourg et un homme meurt d'avoir fumé une cigarette bourrée de dynamite. Vous arrivez ici, et quelques heures plus tard un autre homme subit le même sort. Comme par hasard, les deux ont fait votre connaissance peu auparavant. C'est bizarre, vous ne trouvez pas ?

- C'est positivement extraordinaire, soulignai-je. Et cela m'inquiéterait même très sérieusement si je n'avais pu me disculper sur-le-champ à Hambourg et si je ne pouvais en faire autant ici.

- Vous pourriez produire des témoignages qui vous innocenteraient ? s'enquit-il avec vivacité.

- Bien sûr ! Je n'ai pas été seul de toute la nuit.

- Cela ne prouve rien, trancha Morrow, renfrogné. C'est au moment où la cigarette a été glissée dans le paquet de Dalen que le crime a été commis, pas au moment où elle a éclaté.

Puis, martelant ses paroles et fixant sur moi un regard d'un éclat presque insoutenable, il demanda :

- Comment expliquez-vous que les papiers du mort se trouvent dans votre chambre, à l'hôtel Granada ?

CHAPITRE VI

Un véritable tumulte se déchaîna dans mon crâne. Caldera m'avait bien possédé, avec ses belles manières !... En dépit de tous mes efforts pour trouver une réponse satisfaisante, je ne pus que balbutier :

- Les papiers de Dalen ? Dans ma chambre ?

Morrow épousseta négligemment sa manche, sans mot dire. Ma stupéfaction ne l'influençait pas, il attendait une justification claire et détaillée.

J'eus beau me torturer les méninges, je ne parvins pas à inventer une explication plausible. J'aurais été obligé de tout raconter de A jusque Z, et encore ! Cela n'aurait rien arrangé, car Morrow m'aurait alors immédiatement reproché de n'avoir pas prévenu la police et d'avoir voulu couvrir Chantal Randon. J'étais dans de jolis draps...

Le silence devenait écrasant.

- Je n'y comprends absolument rien, murmurai-je enfin. On a dû profiter de mon absence pour...

Le capitaine haussa les épaules.

- Vous ne me ferez pas avaler une noix aussi grosse, railla-t-il. Même si cela était, le fait qu'on ait choisi votre chambre prouverait que, d'une manière ou d'une autre, vous êtes impliqué dans cette affaire.

Je ne voyais vraiment plus comment en sortir. Morrow n'avait évidemment pas assez d'éléments pour m'inculper d'assassinat mais, faute d'une réponse logique de ma part, il en avait suffisamment pour m'arrêter.

Pourtant, je ne me tins pas pour battu.

- Qu'allez-vous faire ? demandai-je sur un ton agressif. Me coffrer ? Morrow me fixa d'un air de reproche.

- C'est vous qui m'y contraignez... Je suis convaincu que vous dissimulez certains faits utiles à l'enquête. Un crime a été commis, je dois retrouver le coupable, et vous entravez le cours de la justice. Quelques jours d'incarcération vous feront sans doute revenir à de meilleurs sentiments...

Puis, encourageant :

- Vous êtes sûr que vous n'avez rien d'autre à me dire ?

Je suis parfois têtu comme une mule. Je m'étais mis dans la tête d'éclaircir moi-même l'énigme des passeports maquillés et je n'étais pas près d'en démordre.

- Je ne dirai plus rien avant d'avoir consulté un avocat, déclarai-je. Permettez-moi de me mettre en rapport avec un homme de loi.

Le visage du capitaine se durcit.

- C'est votre droit, dit-il avec froideur. Voici de quoi écrire...

Il déposa devant moi une feuille de papier. Puis, sans se soucier de moi, il décapuchonna son stylo et se mit à rédiger le mandat d'arrêt.

Quant à moi, enfiévré, je pris mon stylo à bille et couvris une page d'une écriture nerveuse. Je priai le ciel que l'avocat auquel je lançais mon appel au secours fût libre à ce moment, car s'il était disponible et s'il pouvait s'occuper de mon cas, tout le monde allait rigoler un bon coup, et Morrow le premier !

Sur l'enveloppe, j'inscrivis avec le plus grand sérieux :

« Maître Francis Coplan, 72, rue Vivienne, Paris. »

Je passai les deux jours suivants à me morfondre dans une cellule de quatre mètres sur deux. A. dire vrai, elle n'était pas tellement inconfortable, bien que le mobilier fût réduit au minimum : un lit, une table, un siège et un lavabo.

Étant autorisé à lire les journaux, j'en fis une effrayante consommation. Aucun ne mentionnait d'ailleurs mon arrestation ; le meurtre de Jan Dalen n'avait fait l'objet que d'un entrefilet discret en troisième page de l'Écho de Tanger.

Après un long débat intérieur, je me résignai à écrire chez moi pour éviter qu'on ne s'inquiète de mon absence.

Mes pensées se tournèrent aussi vers Chantal. Elle devait connaître ma mésaventure, elle ; j'espérai que si elle avait la tentation d'intervenir, elle n'en ferait rien.

Si elle donnait à Morrow une version véridique des événements, elle ne réussirait qu'à m'enfoncer davantage pour la bonne raison que son témoignage confirmerait les soupçons du capitaine : sa déposition prouverait que je m'étais délibérément emparé des papiers du mort.

Au matin de mon troisième jour de détention, la porte de ma cellule s'ouvrit avec fracas ; le cœur dilaté par un soulagement indicible, j'aperçus la haute silhouette de mon ami Coplan !

Pendant quelques secondes, je fus sans voix. Il entra dans la cellule, une serviette sous le bras, et attendit que le gardien eut refermé la porte pour me dire d'un air goguenard :

- Alors, on se dessale ?

Il braquait sur moi ses yeux gris dans lesquels dansait une lueur de gaieté. Pas de doute, ça lui faisait plaisir de me voir en boîte !

La seule chose que je trouvai pour exprimer mon émotion, ce fut de jurer un bon coup.

- Ouf ! fis-je peu après. Vous avez pu vous libérer ?

Il s'installa sur ma seule et unique chaise, me tendit son paquet de Gitanes et, croisant les jambes, dit en cherchant son briquet

- Le Vieux n'a pas précisément sauté de joie, quand je lui ai demandé huit jours de congé, mais il a eu la décence de ne pas me les refuser. Je me suis bien gardé de lui dire que c'était pour vous tirer d'un pétrin, sinon j'aurais été de la revue.

- Comment ? fis-je, indigné.

- Il ne vous affectionne pas beaucoup, ricana Francis. Il prétend que vous introduisez dans vos bouquins des vérités qu'il vaudrait mieux passer sous silence et, qu'en plus, vous l'éreintez par pur plaisir.

- C'est faux ! Je le dépeins tel qu'il est ! Tant pis pour lui si...

- Qu'est-ce qui ne va pas ? coupa Coplan, peu désireux de s'engager dans une discussion stérile. Vous passez de la théorie à la pratique ? Vous tuez les gens autrement qu'à la machine à écrire ?

Je penchai ma cigarette vers la flamme du briquet et fis taire mon irritation. J'aime beaucoup Coplan, mais parfois il me tape sur les nerfs.

- Je suis victime d'une erreur judiciaire, dis-je avec dignité. Ouvrez bien grandes vos oreilles car, dans le fond, c'est pour ajouter un fleuron à votre couronne que je me suis mis dans ce mauvais pas. Je voulais vous livrer une affaire toute cuite qui vous aurait valu la considération de vos chefs.

- Attendez, que j'essuie une larme, m'interrompit-il, hilare.

Je me doutais bien qu'avant de venir me voir il s'était enquis des charges réunies contre moi, mais je tenais quand même à l'éclairer

sur les arrière-plans de mon arrestation.

Je lui fis un récit détaillé de tout ce qui s'était produit depuis mon arrivée en Allemagne ; je lui répétai fidèlement les conversations que j'avais eues, je lui décrivis les gens que j'avais approchés et, finalement, je conclus :

- Vous comprenez pourquoi je n'ai pas fait de longue déclaration à Morrow : c'est un flic et il ne songe qu'à résoudre un problème purement policier ; il veut pincer un coupable, le reste il s'en fiche. L'histoire des passeports truqués ne l'intéressait pas, elle concerne la police allemande. Mais vous et moi, nous avons quelques raisons de voir ça de plus près : la manière dont tout s'emmanche démontre qu'il ne s'agit pas d'une simple affaire de droit commun. Il y a autre chose là-dessous.

Coplan s'absorba dans une intense réflexion. Visiblement, il ne songeait plus à plaisanter.

- Vous avez peut-être soulevé un curieux lièvre, admit-il au terme de sa méditation. L'ennui c'est que l'enquête de la police internationale va piétiner, faute d'indices. Or... tant qu'elle n'aura pas mis la main au collet du véritable meurtrier, vous resterez sous les verrous. Je suppose que c'est surtout pour vous sortir d'ici que vous m'avez appelé ?

- Naturellement ! Mais tout en cherchant à me blanchir, vous pouvez mener vos investigations de façon à élucider le fond du problème, ce qui demeure la chose capitale.

- Bon, me dit-il, je vais m'en occuper. Toutefois, ne vous faites pas trop d'illusions, ne vous attendez pas à un dénouement spectaculaire dans les vingt-quatre heures. Primo : je ne sais pas encore par quel bout entamer les recherches et, secundo, ne perdez pas de vue que j'agis en franc-tireur. N'étant pas couvert par un ordre de mission, mes moyens sont forcément limités.

- Débrouillez-vous, lançai-je avec un robuste optimisme. Si vous ne parvenez pas à tirer cette affaire au clair, je consens à faire cinq ans de cabane !

Il se leva, glissa sa serviette sous le bras. Il n'avait pris aucune note au cours de l'entretien, mais je savais que les plus infimes détails étaient gravés dans sa mémoire. La largeur de ses épaules

exerçait sur moi un effet réconfortant, alors qu'en toute logique c'étaient plutôt ses capacités mentales qui auraient dû m'inspirer confiance.

Il prit congé sans la moindre promesse. Bien que sa visite m'eût rasséréné, un accès de mélancolie me prit quand il sortit.

Ce que je vais raconter ici ressort du récit que me fit Coplan plusieurs jours après. Je n'ai pas assisté aux événements, puisque je moisissais dans ma geôle au siège de la Police Internationale, mais je reconstitue le mieux possible ce que Coplan, lui, a vécu.

Tout d'abord, s'étant présenté à Aranda comme mon défenseur, il prit possession de la chambre que j'occupais au Granada. L'obligeant hôtelier accepta avec empressement et se montra désolé qu'on m'eût mis à l'ombre.

Il n'était pas loin de considérer qu'il en était personnellement responsable, mais Francis lui assura que ses scrupules étaient sans fondement. Il lui offrit l'apéritif, question d'entendre de sa bouche comment s'était déroulée la soirée au Golden Star et mit à profit la compétence d'Aranda pour évaluer la « température » de Tanger. Heureusement, il connaissait la ville à fond.

A midi et demi, il se rendit au boulevard Pasteur, chez Chantal Randon. Elle était chez elle, vêtue d'un élégant déshabillé rose ; dès que Coplan se fut présenté comme mon avocat, elle lui ouvrit la porte toute grande pour lui donner accès à l'appartement.

Introduit dans le living-room, Coplan révéla à la jeune femme que j'étais détenu parce que les papiers de Dalen avaient été saisis dans ma chambre, mais que je n'avais pas lâché un mot sur la façon dont je me les étais procurés, ni prononcé le nom de la personne qui m'avait informé du crime.

- N'avez-vous pas encore été entendue ? demanda-t-il, soucieux.

Chantal eut une mimique maussade.

- Oh ! si, dit-elle. Un inspecteur est venu me trouver le soir même où M. Kenny était incarcéré. Je m'en suis strictement tenue à ce que

nous avions convenu... Il me semblait que c'était le meilleur moyen de nous tirer d'embarras.

Coplan hocha la tête.

- Vous ne pouviez faire autrement, approuva-t-il.

- Je suis affreusement ennuyée... Mais pourquoi M. Kenny a-t-il conservé des papiers aussi compromettants ? Son seul but, en les enlevant à Dalen, était de retarder l'action de la police, m'a-t-il dit. Mais alors, pourquoi ne les a-t-il pas jetés tout de suite dans un égout ?

Évidemment, Chantal Randon ne connaissait pas la raison réelle qui avait poussé son compagnon à les dérober ; sa réaction était juste. Accoudée à un long dressoir, elle posait sur Coplan un regard interrogateur.

Francis se leva du canapé, vint vers elle et lui balança une formidable gifle qui la précipita les jambes en l'air dans un fauteuil tout proche. Il s'approcha, lui en administra une seconde du revers de la main avant qu'elle eût esquissé un geste de défense.

- Fini de rire, grimaça-t-il en restant penché sur elle. Mettons les choses au point. Ce n'est pas toi qui as expédié Dalen dans les genêts, d'accord, mais quand il a eu son accident, tu t'es dit qu'il te fallait d'urgence un alibi pour que la police ne fourre pas son nez dans ta vie privée. A Tanger, un individu sur deux est suspect. A qui se fier, sinon à un brave touriste frais débarqué, dont l'honorabilité est connue et dont la parole ne sera pas mise en doute ?

Chantal le fixait avec stupeur, les deux joues marbrées par les gifles sévères qu'elle avait reçues. A la renverse dans son club, elle était incapable de bouger.

Coplan poursuivit en la couvant de ses yeux froids :

- Affolée, tu téléphones à Kenny : sa galanterie naturelle fait le reste, il veut épargner à une jolie femme l'ombre du scandale, et tu tires ton épingle du feu. Bravo, ça te regarde. Mais moi, pour extraire l'ami Kenny de sa prison, il faut que je trouve le vrai coupable. Si tu ne sais pas qui a lessivé Dalen, tu sais au moins pourquoi on l'a descendu : de là provient ton besoin irrésistible de camoufler ta balade nocturne avec le Hollandais. Pourquoi l'a-t-on assassiné ?

Hypnotisée, Chantal avait le buste soulevé par une respiration saccadée. L'homme qui agrippait son épaule d'une poigne énergique n'était visiblement pas de ceux qui se laissent conter des histoires.

- Allons, parle ! conseilla Francis à mi-voix. C'est fou, les ennuis que tu vas avoir si tu n'emploies pas tes cordes vocales. Préfères-tu que la vérité soit apprise à la police officielle et que ce soit elle qui te pose ces questions ? Ici, on discute entre amis : discrétion garantie.

Ce petit chantage incita la jeune femme à réfléchir. Entre plusieurs risques, le plus grave était certes que les services de la police internationale fussent amenés à s'occuper d'elle.

- Je tiens autant que vous à ce que le meurtrier soit arrêté, déclara-t-elle soudain en remuant. Je n'avais pas l'intention de nuire à votre ami...

Coplan recula d'un pas, afin qu'elle pût adopter une pose plus décente. Chantal fit glisser ses jambes de l'accoudoir, s'assit d'une façon normale et rabattit les pans de son déshabillé sur ses genoux. Son visage restait crispé.

- Détendez-vous, dit Francis. Parlez à cœur ouvert, ça vous soulagera. Que vous a dit Dalen avant de mourir ?

Une forte inspiration gonfla la poitrine de Chantal. Ses seins tendirent la mousseline, y imprimèrent leur galbe provocant, puis ils furent à nouveau dissimulés par le flou du léger vêtement.

- Il est mort sur le coup, articula-t-elle d'une voix morne. Mais avant que nous arrivions sur la plage, il m'avait avoué qu'il courait un gros danger. Il avait d'ailleurs acheté un revolver la veille...

- Quel était le véritable motif de cette promenade avec lui ?

Elle hésita, fut sur le point de mentir. Un coup d’œil en biais à Coplan l'en dissuada.

- Il devait me remettre quelque chose qu'il était allé chercher en France, et que je devais moi-même transmettre à quelqu'un d'autre pour qu'il n'y ait pas de contact direct entre lui et ce tiers.

- Ne jouez pas aux devinettes : il devait vous donner quoi pour le transmettre à qui ?

Devant le mutisme prolongé que lui opposait Chantal, Francis se reprocha d'être trop direct. En la mettant au pied du mur, il risquait de la cabrer alors qu'elle semblait disposée à parler.

- Bon, je n'insiste pas. Dalen vous a-t-il confié la chose en question ?

- Eh bien, non... On la lui avait volée l'avant-veille, peu après son arrivée à Tanger. Il avait subi une agression alors qu'il voulait mettre en lieu sûr ce qu'il avait rapporté, et je vous jure que je ne sais pas de quoi il s'agit... On l'avait assommé d'un coup de matraque. On ne lui avait dérobé que cela, m'a-t-il dit.

- Total, conclut Francis, quand vous êtes allée au Marocco pour contacter Kirchbaum, vous avez dû lui dire que vous arriviez les mains vides ?

Médusée, Chantal le contempla avec effarement.

- Comment savez-vous cela ?

- Simple déduction : vous n'alliez pas vous balader longtemps avec un objet ou un pli aussi précieux. Vos deux rendez-vous devaient se succéder à quelques heures d'intervalle. C'est vous qui conduisez Kenny au Marocco, comme par hasard, et à peine a-t-il tourné le dos que vous dansez avec un type pas très séduisant, ce qui ne serait guère poli si vous n'aviez une raison très précise d'agir ainsi, pas vrai ?

Son air suave, un peu narquois, dissimulait cependant une sérieuse préoccupation. De toute évidence, Chantal n'avait joué qu'un rôle subalterne dans cette combine : simple agent de transmission, elle ne mentait pas lorsqu'elle prétendait ne pas savoir en quoi consistait l'objet à convoyer ; c'est toujours ainsi. Mais la technique utilisée était bien celle d'un réseau de renseignement, et cela seul valait qu'on approfondisse la question.

Chantal, en tout cas, ne fit aucun signe de dénégation. Cette perspicacité la démontait, lui ôtait par avance l'envie d'ergoter sur les mots.

- Si je comprends bien, reprit Coplan, Dalen a été assassiné après qu'on lui ait dérobé ce qu'il ramenait de France, c'est bien ça ?

- Oui, et vous voyez ce que cela signifie pour moi ?

- Admirablement, opina Francis. On va croire que c'est vous qui l'avez descendu parce qu'il ne vous avait pas donné ce que vous attendiez de lui, autrement dit parce que vous pensiez qu'il vous avait doublée. Je n'envie pas votre situation.

C'était vrai. Personne au monde, plus qu'elle, ne pouvait souhaiter l'arrestation du distributeur de cigarettes explosives.

Chantal Randon réunissait tous les éléments voulus pour être considérée comme coupable, non seulement par la police mais aussi, ce qui était pire, par ceux qui employaient Dalen. Tout la désignait.

A ce moment précis, la sonnerie du téléphone se mit à sonner.

CHAPITRE VII

Chantal lança un regard indécis à Coplan.

- Répondez, fit celui-ci en désignant l'appareil d'un mouvement du menton.

Il s'en approcha en même temps qu'elle, et elle lut dans ses yeux un avertissement suffisamment explicite.

- Allô ? fit-elle.

Coplan avait collé son oreille à la face postérieure de l'écouteur ; il entendit très distinctement :

- C'est vous, Chantal ?

- Oui...

- C'est Remo. Kirchbaum a repris contact avec moi : inutile de vous dire qu'il n'est pas content... L'échec de Dalen doit être réparé.

La voix n'était ni sèche, ni agressive ; on pouvait y déceler des traces de souci. Par ailleurs, un accent étranger altérait ses intonations.

Chantal paraissait atterrée. Francis dut lui donner un léger coup de coude pour qu'elle songeât à dire quelque chose :

- ... Oui, évidemment...

- Vous prendrez l'avion d'Air France décollant demain à onze heures pour Paris. Un collègue vous attendra à Orly. Il vous indiquera ce qu'il y a lieu de faire. En partant, déposez la clé de l'appartement chez la concierge.

La jeune femme avala avec difficulté, puis parvint à prononcer :

- C'est entendu... Je partirai demain.

- Bon voyage, dit l'inconnu qui raccrocha aussitôt après.

Chantal déposa lentement le récepteur, sans perdre Coplan de vue. Francis alla s'asseoir sur le canapé, mit les coudes sur les genoux, joignit ses deux mains.

- Qui était-ce ? questionna-t-il sur un ton neutre.

Son interlocutrice resta debout, s'appuya au dressoir et secoua ses bouclettes brunes en signe d'ignorance :

- Je ne l'ai jamais vu. C'est lui qui me donne des ordres, mais toujours par téléphone. Moi, je suis incapable de l'atteindre, il faut que j'attende qu'il m'appelle.

C'était plausible ; le contraire eût même été surprenant. Un agent subalterne n'a jamais de relations directes avec le chef du réseau. Mais quel était ce réseau ?

- Votre situation est encore plus critique que je ne l'estimais avant ce coup de téléphone, émit Coplan. Vous devinez pourquoi ?

La tête penchée, les yeux fixés sur le tapis, Chantal offrait l'image du désarroi. Elle n'était pas de taille à assumer le rôle qu'elle jouait : ce n'était pas une professionnelle, Coplan l'avait senti tout de suite. Il reprit :

- Côté police, je peux vous accuser en démolissant votre alibi. Côté travail, vous êtes obligée de marcher et de réussir, du moins si vous voulez éviter qu'on vous suspecte d'avoir éliminé Dalen. Mais si vous marchez, savez-vous ce qui va se passer ?

Elle releva les paupières en une interrogation muette.

- Tout va recommencer, assura Coplan avec fermeté. Ceux qui sont intervenus dans le circuit pour voler à Dalen ce qu'il était allé chercher en France étaient bien renseignés : ils ne voulaient pas que cela tombe dans les mains de Kirchbaum. Ils sauront que vous le remplacez, et ils vous réserveront le même accueil. Vous êtes prise entre le marteau et l'enclume.

Il se leva, alluma une cigarette, se promena de long en large. En enfermant Chantal dans un dilemme sans issue, il avait un objectif bien précis.

Effectivement, l'action corrosive de son raisonnement ne tarda pas à produire ses effets.

Chantal se déplaça de trois pas, se laissa tomber dans le fauteuil et colla ses poings sur ses tempes. Sa pâleur et la crispation de sa bouche annonçaient que les larmes et la crise de nerfs n'étaient plus loin. Coplan retourna le poignard dans la plaie.

- La prison à vie, la balle dans la nuque ou la cigarette explosive, qu'est-ce que vous préférez ?

- Oh ! Taisez-vous ! s'écria-t-elle brusquement. Je n'ai rien fait ! Je...

Elle s'interrompit tout net. Coplan acheva pour elle en imitant sa voix exaspérée :

- Je me suis simplement affiliée à une organisation, par esprit d'aventure, et je m'aperçois trop tard que c'est une sottise !

Puis, changeant de ton :

- Bougre d'écervelée... Vous ne savez même pas pour qui vous travaillez, si c'est au profit d'un gang ou d'un service secret régulier. Vous jouez les troisièmes rôles, aveuglément, sans vous rendre compte que c'est contre la France ! Car je présume que si un nommé Kirchbaum paie pour obtenir des informations venant de chez nous, ce n'est pas pour améliorer notre armée !

Malgré lui, il s'était emporté. Il s'en avisa et reprit le contrôle de lui-même. Ce fut d'une voix un peu radoucie qu'il poursuivit :

- Votre seule chance de survie, c'est de marcher avec moi, vous m'entendez ?

Donnant donnant : si vous suivez mes directives, j'assure votre sécurité. Si vous regimbez, je vous coule sur tous les tableaux. Alors ?

Un peu interloquée par cette brusque volte-face, Chantal leva sur Coplan un visage livide où naissait cependant un faible espoir.

- Vous... Vous croyez que...

Il émanait de Coplan une sorte de magnétisme qui la subjuguait. Elle sentait intuitivement que cet homme était une force, que son caractère était dur comme du roc et qu'il était la seule ancre à laquelle elle pût s'accrocher.

Coplan l'obligea à se lever, la prit contre lui en une étreinte solide mais sans équivoque.

- Un service en vaut un autre, murmura-t-il. Respectez mes instructions et tout ira bien. Vous redeviendrez une femme libre. Vous êtes trop jeune et trop belle pour finir à la morgue. Obéissez à Remo : prenez l'avion demain, faites ce qu'on attend de vous, mais prévenez-moi de votre retour à Tanger par un télégramme indiquant l'avion qui vous ramènera. Je vous tiendrai sous surveillance dès votre atterrissage ; agissez comme si je n'existais pas, j'interviendrai en temps opportun. Je séjourne à l'hôtel Granada, mon nom est Coplan. C'est gravé ?

Dans son frêle déshabillé, Chantal sentait le rude contact du torse musclé de son étrange visiteur. Elle ne songeait pas à s'en défendre, sa volonté était complètement dominée.

Elle inclina le front, l'appuya sur l'épaule de Francis et accepta d'un ton las

- Je vous obéirai.

Avant tout autre chose, Coplan alla ensuite engloutir un copieux déjeuner dans un restaurant de la place de France, au cœur de Tanger, où il eut le loisir de méditer sur les prochaines démarches à effectuer.

Dans son esprit, le travail qui lui était demandé comportait deux parties nettement distinctes : d'une part, obtenir la libération d'un suspect en livrant à la justice le vrai coupable ; d'autre part, identifier les chefs de l'organisation clandestine dont les activités néfastes s'étendaient au territoire français.

La seconde phase du programme était moins urgente que la première, mais les deux allaient de pair.

Tout bien réfléchi, découvrir l'assassin de Dalen était une tâche ardue : l'arme dont on s'était servi était anonyme par excellence, elle ne laissait aucune trace sinon d'effroyables brûlures sur la figure de la victime, et ne permettait pas, comme un coup de revolver par exemple, de fixer l'heure exacte de l'agression ; ici, la cigarette pouvait avoir été introduite dans le paquet au cours de toute la

journée précédant son éclatement, et Dalen avait dû approcher bien des gens durant cette période.

Coplan n'espérait qu'une chose : c'est que ses prévisions se réaliseraient et qu'on essayerait de tuer Chantal comme on avait tué Dalen. Au reste, ce n'était pas lui qui avait engagé la jeune femme dans cette aventure où elle allait servir d'appât : elle s'y était exposée par sa propre faute.

Ayant vidé d'un trait sa tasse de café, Francis commença par expédier au Vieux un télégramme en code l'avisant de l'arrivée en France, le lendemain, d'une jeune femme du nom de Chantal Randon, et le priant de la faire prendre en filature dès l'atterrissage à Orly, de la surveiller tout au long de ses déplacements, mais de ne pas intervenir, même si elle commettait des actes donnant prise aux pires suspicions. Ne pas l'empêcher de quitter le territoire métropolitain, précisait le message, à condition qu'elle s'embarquât pour Tanger. Lui, Coplan, se portait garant que cette personne serait appréhendée par ses soins si on lui en donnait l'ordre.

Il réprima un sourire sardonique en songeant à la tête du Vieux quand il recevrait le télégramme... Il s'imaginerait que, même en congé, Coplan était tellement mordu par le métier qu'il ne pouvait se tenir tranquille.

Mieux valait encore que le Vieux s'imaginât cela plutôt que la vérité : c'est alors qu'il se serait marré...

Le message ayant été envoyé, Coplan s'attaqua sans enthousiasme à une série de petites enquêtes sur la personne de ceux qui faisaient partie du groupe entourant Dalen lors de la soirée précédant sa mort.

Il y avait, outre Chantal et Aranda, le Scandinave Holsene, l'Américain Rex Wayne, le journaliste anglais Lester Burke et le jovial petit Mortagne.

Tous, en principe, pouvaient avoir refilé au Hollandais sa dernière cigarette, mais cependant un point tendait à les innocenter : l'assassin avait dû escompter que l'explosion se produirait alors qu'il n'était pas à proximité immédiate de sa victime, afin, précisément, de ne pas s'exposer aux soupçons.

Par acquit de conscience, Coplan entreprit pourtant de réunir quelques renseignements sur ces membres du club Golden Star. Il y consacra le reste de sa journée, sans d'ailleurs glaner autre chose que des informations connues de la plupart des Européens de la ville.

Wayne, établi à Tanger depuis 1950, s'occupait d'affaires immobilières. Il avait ouvert une agence près de la gare, en bordure de la mer. Après un démarrage foudroyant, ses spéculations avaient fortement ralenti, victimes du reflux des capitaux qui, après s'être déversés sur la ville libre, s'étaient retirés avec la normalisation du commerce européen.

De même, Holsene menait une existence paisible : les entreprises de conserves de poisson pour lesquelles il travaillait comme expert souffraient très fort de la concurrence portugaise. On les disait même au bord de la faillite. Le Nordique semblait aimer les femmes et le whisky mélangé de coca-cola. A l'encontre de Wayne, fervent du baccara et qui y gagnait souvent de jolies sommes, Holsene ne pratiquait aucun jeu ; ses cuites sensationnelles lui suffisaient comme divertissement.

Burke avait bien l'air d'un journaliste britannique, mais une sorte de flair prévint Coplan que ce type-là pouvait bien appartenir au M.I.5. D'apparence nonchalante, un peu débraillé, l'Anglais avait une expression blasée que démentait l'ironie de son regard vif. Exactement le genre d'homme qui se balade partout sans qu'on le remarque, mais à qui rien n'échappe.

Quant à Mortagne, enfin, il était de Toulouse. Il avait filé à Tanger en 1938, dès qu'il avait cru que la guerre allait éclater, et avait ouvert un magasin de spiritueux, en quoi il avait été bien inspiré. Vendant tous les alcools imaginables, il avait une clientèle qui ne lésinait pas sur les bouteilles.

Vers onze heures du soir, Coplan en avait plein les semelles. Il aurait encore voulu s'intéresser au sieur Kirchbaum, mais rien ne brûlait de ce côté-là. Le gros pacha ne risquait pas de s'évaporer, il était connu comme l'un des agioteurs les plus habiles de la cité ; à Tanger, cela veut dire quelque chose, car du Marocain le plus

humble au Levantin le plus taré, tout le monde est expert dans la conversion des monnaies.

Francis estima donc que sa journée avait été suffisamment remplie. Il rentra au Granada.

Le lendemain, il guetta la sortie de Chantal. Elle avait dû appeler un taxi par téléphone car, lorsqu'elle apparut sur le seuil du building, un chauffeur s'empressa de lui ouvrir la portière et de lui prendre sa valise. La Cadillac de louage s'éloigna.

Francis patienta cinq minutes, montre en main, puis il pénétra d'un pas rapide dans l'immeuble, frappa chez la concierge.

- Mlle Randon vient de s'apercevoir qu'elle a oublié son sac de voyage... Voulez-vous me donner la clé de son appartement, s'il vous plaît? commanda-t-il avec un superbe aplomb.

La concierge, espagnole, mais qui devait comprendre quelques mots de français, répéta :

- Ah ? Señorita Ranndonn ? La llave ?

- Si, opina Coplan, la main tendue.

La concierge s'empressa de prendre l'objet dans un tiroir et de le remettre à Francis.

Sur un bref remerciement, il se dirigea vers l'ascenseur. Au cinquième étage, il s'introduisit dans l'appartement, referma derrière lui et remit la clé dans sa poche.

Lors de sa visite de la veille, il ne s'était pas rendu compte tout de suite de l'aspect « meublé» du living-room, mais par la suite il s'était souvenu d'un détail curieux. Dans une petite bibliothèque murale, il n'avait vu que des livres aux titres en portugais et en espagnol. Pas un en français. Qui était le véritable propriétaire de cet appartement où Chantal était soi-disant « en vacances » ?

Espérant dénicher un indice quelconque, Francis se mit à explorer les diverses pièces : salle à manger, deux chambres à coucher, un bureau, une kitchenette et une salle de bains.

Une visite rapide, quoique méthodique, de tous les meubles qu'il rencontra ne lui apporta rien de tangible. Aucun vêtement, aucun papier personnel, rien d'un peu particulier ne traînait dans l'appartement, sauf une paire de mules que Chantal devait avoir

oubliées. Son parfum flottait encore dans la chambre à coucher, dont le lit était défait.

« Elle n'est pas mal, cette fille... » songea distraitement Francis en ouvrant le tiroir de la table de nuit ; sa bouche s'arrondit pour un petit sifflotement : un joli browning 6,35 à crosse de nacre gisait dans le tiroir.

Coplan le prit, vérifia s'il était chargé. Il l'était. Remettant l'arme en place, Francis haussa imperceptiblement les épaules. Chantal devait trouver passionnant d'avoir un revolver, cela donnait du poids au personnage d'aventurière qu'elle s'efforçait d'incarner.

Il passa dans le bureau. A part l'ameublement et quelques livres, la pièce ne contenait strictement rien. Se résignant à vider les lieux, il regagnait le living-room quand un bruit le fit tressaillir tout à coup.

De l'extérieur, une clé venait d'être introduite dans la serrure. Elle fit un tour, un deuxième...

Coplan n'eut que le temps de se plaquer contre le mur, du côté opposé au sens d'ouverture. Le battant bougea, se rabattit vers lui. Quelqu'un entra, mais resta dissimulé par la porte aux yeux de Francis.

Deux ou trois secondes s'écoulèrent, tandis que Coplan retenait sa respiration et réfléchissait en quatrième vitesse à la conduite à tenir s'il était surpris. Le pas qu'il avait entendu, pour feutré qu'il fût, était celui d'un homme chaussé de semelles de crêpe ; ce n'était pas la concierge.

Nobody, constata une voix. Corne in. Ils étaient deux !

CHAPITRE VIII

Coplan attendit que le panneau pivotât pour se refermer derrière les inconnus. Il en accéléra le mouvement d'une brutale poussée, se cala le dos au battant et proféra :

- Hands up I

Les deux hommes qui venaient d'entrer se retournèrent d'un bloc, les mains à la hauteur des épaules.

Avant qu'ils eussent le temps de remarquer qu'il n'était pas armé, Coplan envoya un direct express au menton du premier et un crochet du gauche à l'estomac du second.

Ses deux poings atteignirent leur objectif, mais sans plus de résultat que s'il avait frappé une porte capitonnée. Il eût été difficile de dire lequel des trois fut le plus hébété. Une demi-seconde, ce fut le calme qui précède l'orage puis, d'un coup, la bagarre se déchaîna, foudroyante.

Acculé à la porte, Coplan fonça vers l'un de ses adversaires en lui décochant un uppercut à se déboîter les phalanges. Sa cible émit un bruit de noix de coco écrasée, mais au même instant Francis reçut un coup de marteau sous sa dernière côte, à hauteur du foie. Son regard vacilla, il crut qu'il allait vomir ses tripes. ses jambes flageolèrent.

Un bruit sourd lui annonça qu'au moins un de ses adversaires était au tapis, mais il n'eut pas le temps de s'en réjouir : une masse dure et noueuse percuta sa figure, l'envoyant dinguer contre la porte.

Les yeux troubles, il fit un écart pour esquiver le troisième cadeau qui lui était destiné et qui rasa son oreille. Il riposta avec vigueur, par deux crochets au corps qui firent peu de dégâts ; il encaissa presque simultanément une châtaigne mieux ajustée qui lui éclata entre les deux yeux.

Groggy, il sentit ses jambes se dérober sous lui tandis que sa vue se brouillait. Il tituba, mobilisa désespérément ce qui lui restait d'énergie pour ne pas tomber, banda ses muscles pour une attaque quitte ou double, mais soudain, il crut que ses yeux étaient crevés. Une douleur atroce s'insinuait sous ses paupières, ses narines étaient envahies par une odeur suffocante, insupportable, asphyxiante.

Aveuglé, les mains tendues devant lui, il trébucha en avant, s'affaissa sur un genou, lâcha une plainte sourde. C'était comme si du pétrole enflammé rongeait ses orbites, comme si un acide dévorait ses muqueuses nasales. Son visage devait être inondé de

larmes, car un réflexe de protection activant ses glandes lacrymales le faisait abondamment pleurer.

Autour de lui, c'était le noir absolu, le silence. Un souffle d'air lui balaya la figure. Il porta les mains à ses arcades sourcilières pour se cacher le visage, mais ses deux bras furent emprisonnés par une poigne de fer.

- Ne frottez pas..., dit l'un des hommes en anglais. Ça va passer...

Coplan se laissa traîner jusqu'au canapé, sans oser ouvrir ses yeux qui cuisaient comme l'enfer. Sa lucidité revenait peu à peu, bien que ses capacités physiques fussent complètement abolies. Ce devait être cette saloperie de gaz asphyxiant...

Avec une tape sur l'épaule, l'un des hommes lui demanda :

- Qu'est-ce que vous fichez ici ?

Francis tâchait de coordonner ses idées. Ignorant à qui il avait affaire, il était dans une mauvaise passe. Le fait que les autres parlaient anglais avec un accent de New York ne suffisait pas à les classer dans une catégorie d'alliés ou d'aversaires.

- J'ai peut-être des raisons d'être aussi curieux que vous, articula Coplan avec une grimace de douleur. Cet appartement m'intéresse...

- Gee ! Nous vous avions pris pour le nouveau locataire...

Francis réalisa qu'ils étaient entrés furtivement, peu après le départ de Chantal. Sans doute l'avaient-ils observée, et quand lui-même avait pénétré dans l'immeuble, ils ne pouvaient se douter que c'était ici qu'il se rendait.

Ces types-là n'appartenaient pas au réseau de Chantal, ils faisaient plutôt partie du clan opposé, celui qui avait élégamment supprimé Apfel et Dalen.

- Je ne suis pas le locataire, dit Francis, les yeux toujours fermés et larmoyants. Visitez la baraque, vous n'y trouverez pas même une brosse à dents...

L'un d'eux était déjà à l'ouvrage. Il fouillait une pièce après l'autre tandis que son collègue demeurait auprès de Coplan. Et le second devait se livrer au même jeu de devinettes que Francis.

- Qu'est-ce que vous espériez apprendre en montant ici ? questionna-t-il enfin, après avoir conclu que son prisonnier disait la

vérité.
- J'aimerais savoir pour qui travaille la fille qui habitait ici. Vous aussi, probablement ?
Francis sentit s'abaisser le coussin sur lequel il était assis. L'Américain s'asseyait à côté de lui. Le dialogue qu'ils avaient engagé ressemblait à un duel dans l'obscurité. Les questions, aussi bien que les réponses, pouvaient dénoncer le jeu de celui qui les posait.
- Ouais, nous aussi, admit l'inconnu. Mais nous, nous le saurons bientôt, mister Dupont, et vous feriez bien de vous tenir à l'écart, quel que soit votre objectif. Okay ?
Le type avait reconnu en lui un Français ; Coplan eut l'obscur sentiment qu'il était en présence de gars de la C.I.A. Le coup du stylo à gaz lacrymogène, c'était assez dans leur manière, sans compter leur incroyable coriacité dans la bagarre.
- J'aime cette fille, déclara Coplan d'une voix sombre. Quelqu'un la tient d'une manière ou d'une autre ; j'ai décidé de briser ce chantage et je me fous de ce que vous en pensez.
L'Américain ayant achevé la tournée des pièces revint dans le living-room.
- Pas un clou, ragea-t-il. Un pétard dans la table de nuit, c'est tout. Que raconte ,Jack Dempsey ?
Il devait encore souffrir de la mâchoire car la rancune perçait sous ses paroles.
- Il est amoureux, expliqua son collègue avec décision. Tu as déjà entendu ça ?
- A la radio, dit l'autre. Si je lui faisais les poches ?
- Vas-y ! Mais ne lui fauche pas les cartes postales roses avec un mec et un bouquet de fleurs dessus, il en a besoin.
Paupières closes, Coplan n'opposa aucune résistance à la fouille. Il n'avait rien de compromettant sur lui. Ses cartes de visite portaient la mention « Directeur des Ets Cophysic - Paris ». Pas de pistolet, un passeport en règle.
- Tu parles d'un corniaud, reprit celui qui avait vérifié le portefeuille et les papiers de Francis. Il n'a même pas de fric.

- Non, mais il a bon cœur, railla l'autre. Tu ne sais pas que les Frenchies sont galants ?

En réalité, ils ne savaient trop que faire de ce larron tombé du ciel, et qui n'était certes pas un de leurs ennemis.

Si ce petit entretien ne cessait pas bientôt, la concierge allait s'amener. Alors ils auraient bonne mine, tous les trois.

- Je suis censé être monté pour prendre un sac que mon amie avait oublié, dit Francis. La clé était chez la concierge. Vous comprenez ?

- Ouais, redit le plus costaud des deux. Nous, on va prendre l'air. Débrouillez-vous avec votre dose de Chanel cuvée spéciale. Et tâchez de ne plus nous courir dans les pieds, d'habitude nous sommes moins sentimentaux.

Après avoir jeté en vrac sur ses genoux les objets prélevés de ses poches, ils se retirèrent en fermant la porte avec précaution.

Resté seul, Coplan alla se baigner les yeux au lavabo. Si le revolver n'était pas très à la mode à Tanger, d'autres armes plus insidieuses y avaient cours. Ce produit lacrymogène était d'une efficacité écœurante...

Quand il put se contempler dans la glace, Francis constata qu'il n'était pas beau à voir; les paupières boursouflées, le nez rouge, le haut de la figure congestionné, il paraissait souffrir d'un violent rhume de cerveau. Les ablutions répétées finirent par atténuer un peu ces fâcheux symptômes.

Coplan quitta l'appartement un quart d'heure plus tard. Il passa par la loge pour restituer la clé et expliqua à la concierge qu'il avait été pris d'un malaise subit. Elle n'eut pas à le regarder deux fois pour le croire sur parole.

Il longea le boulevard, en quête d'une pharmacie ; soucieux, il s'efforçait de tirer les enseignements de sa visite chez Chantal.

Son impression dominante, c'est que s'il voulait démasquer le réseau qui employait Chantal, il devrait faire vite. Les deux Américains avaient eu l'air affirmatif : leur organisation s'acharnait à détruire l'autre, et s'ils avaient déjà éliminé deux hommes, repéré Chantal et perquisitionné chez elle, ils n'étaient peut-être pas loin de réaliser leur projet.

L'embêtant, dans toute cette histoire, c'est que Francis ne voyait toujours pas à quel bord appartenait la bande qui faisait usage des passeports maquillés à Hambourg ; au profit de quel clan opérait-elle ?

L'ami Kirchbaum constituait, à cet égard, un indice important, mais il ne pouvait être le chef : s'il l'avait été, jamais il n'aurait eu de contact direct, en public, avec Chantal Randon...

Rentré au Granada, Coplan passa le plus clair de son après-midi à se soigner. Vers cinq heures, il offrait un visage plus acceptable ; pendant son repos forcé, ses idées avaient fait du chemin.

Il retourna au boulevard Pasteur, frappa chez la concierge. Les traits de celle-ci s'imprégnèrent de méfiance ; que voulait encore cet intrus ?

Coplan se fit aimable, il arbora son sourire numéro quatre, spécial pour concierges et femmes de charge.

- Tout à l'heure, j'ai oublié de vous demander un détail, prononça-t-il en espagnol, ce qui eut pour effet d'améliorer sa cote. J'aimerais louer l'appartement qu'occupe Mlle Randon, lorsqu'elle le quittera définitivement. Quel est le montant du loyer ?

Les sourcils noirs et touffus de la dame se rapprochèrent. Elle répondit avec précipitation :

- Cet appartement n'est pas à louer... Dans l'immeuble, chacun possède son appartement en pleine propriété.

- Ah ? Très bien, opina Francis. Mais alors, à qui appartient celui de Mlle Randon ?

Cette fois, le visage de la concierge exprima l'ignorance la plus absolue.

- Je n'en sais vraiment rien... Je n'ai jamais vu le propriétaire...

- Mais enfin, s'énerva Francis, à qui dois-je m'adresser si je veux acquérir un appartement quelconque dans ce building ?

Son interlocutrice se rasséréna.

- Oh ! Vous n'avez qu'à vous rendre à l'Agence Wayne : c'est elle qui gère la maison.

Coplan accueillit la nouvelle sans sourciller. Il avait la sensation que des engrenages se mettaient à tourner.

- Muchas gracias ! fit-il avec une inclinaison de tête. Buenas noches...

Il s'en alla, regagna la rue que commençait à obscurcir le crépuscule. L'air fraîchissait, un vent venu de l'Atlantique prenait le boulevard en enfilade.

Coplan marcha d'un bon pas pour rejoindre la place de France, et c'est ainsi qu'il passa devant les bâtiments abritant les services de l'Administration internationale. La vue de cet édifice lui apporta la solution d'un petit problème embarrassant.

Il n'avait nulle envie d'aller interviewer Wayne pour s'enquérir benoîtement du nom du mystérieux propriétaire de l'appartement du cinquième. Dieu sait si ce n'était pas Wayne lui-même !

La soirée étant trop avancée pour que Francis pût obtenir des informations au service du Cadastre, il retourna à l'hôtel.

Aranda était dans le hall, en train de lire des magazines en diverses langues. Il aperçut Francis, se leva et vint vers lui :

- Quoi de neuf ? s'enquit-il. Avez-vous bon espoir de libérer bientôt ce pauvre M. Kenny ?

- Jusqu'ici, j'aurais tort d'afficher de l'optimisme, dit Coplan avec une mimique désabusée. Morrow est têtu comme une bourrique : il ne lâchera pas sa prise tant que les circonstances du crime n'auront pas été bien établies...

Devant la mine désolée de l'hôtelier, il crut bon d'ajouter une note plus réconfortante :

- Si l'incarcération doit se prolonger, nous aurons recours aux bons offices du consul de France. Cette inculpation est absurde : mon client est victime d'une suite de coïncidences particulièrement regrettables, mais il n'est assurément mêlé en rien à de sombres machinations. Je le connais personnellement depuis des années...

- Au juste, que lui reproche-t-on ? s'informa Aranda.

- De taire certaines choses indispensables à l'enquête... Or il ne sait absolument rien.

Coplan n'avait aucune raison de dévoiler à Aranda le motif réel de l'arrestation de son client fictif. Dans cette ville cancanière, les bruits les plus extravagants n'avaient que trop tendance à se propager comme l'éclair.

Soudain, Aranda se frappa le front.

- Excusez-moi, j'allais oublier... Un télégramme est arrivé pour vous il y a quelques minutes...

Le patron de l'hôtel passa derrière le comptoir de réception, saisit du bout des doigts une formule repliée et collée qu'il tendit à Francis. Celui-ci l'accepta, la fourra dans sa poche sans l'ouvrir. Il se doutait de ce que c'était : la réponse du Vieux à son propre télégramme.

- Merci, dit Coplan. Dites-moi, pourriez-vous m'emmener un soir au club Golden Star ?

- Mais avec plaisir ! assura l'Espagnol. Ce soir, si vous voulez...

Coplan lui fit un léger clin d'œil pour lui faire comprendre qu'il désirait lui parler en particulier, hors de portée de l'employé préposé à la réception des voyageurs.

Aranda le conduisit dans un salon annexe, complètement désert à cette heure.

- Je présume que vous devez connaître un certain Kirchbaum ? questionna Coplan en confidence.

- Bien sûr ! Qui ne le connaît, à Tanger ?

- Êtes-vous en bons termes avec lui ?

- En relations d'affaire, tout au moins. C'est par son intermédiaire que je réalise la plupart de mes opérations de change.

- Précisément, dit Francis en baissant encore la voix. Je voudrais transférer de l'or et des devises... Ce n'est pas très régulier, mais je crois qu'il est assez spécialisé dans ce genre de tractations.

Aranda arbora un sourire de connivence.

- Lui ? Il en est le champion !

- Pourriez-vous me présenter à lui ?

- Mais volontiers, si cela peut vous rendre service... D'ailleurs, j'ai aussi besoin de le voir. Je vais lui téléphoner pour lui fixer rendez-vous au Golden Star en fin de soirée.

- Magnifique, dit Coplan. Vous êtes l'obligeance même. Ils se séparèrent sur une poignée de main, après avoir convenu de l'heure à laquelle ils quittéraient le Granada.

Francis monta dans sa chambre, conscient d'avoir encore poussé un pion sur l'échiquier.

Après avoir fermé la porte à clé et jeté sa veste sur le dossier du fauteuil, il entreprit de déchiffrer le télégramme de Paris.

Lettre par lettre, il décoda le texte au prix d'un travail assez laborieux, mais quand il parcourut les lignes qu'il venait d'écrire, il faillit sursauter. Pourtant, il n'avait commis aucune erreur, le message qu'il avait devant lui était bel et bien celui que le Vieux lui avait destiné !

« *Pas de Chantal Randon parmi les passagers de l'avion d'Air France. Signalement trop vague s'appliquait à quatre dames descendues de l'appareil. Liste des passagers suit par courrier aérien. - 08 Gaspard*. »

Comme tuile, c'était gratiné ! Ou bien Chantal ne voyageait pas sous son identité coutumière, ou bien elle avait emprunté un autre avion.

Dans cette dernière hypothèse, elle avait filé Dieu sait où, talonnée par la peur. Et le beau programme échafaudé sur son retour à Tanger tombait en poussière...

L'idée que cette gamine l'avait possédé effleura aussi Francis. Quelle que fût la manière dont il considérât ce télégramme, les perspectives étaient sombres.

En mettant les choses au mieux, Chantal se baladait sans surveillance sur le territoire français. Elle était libre d'y accomplir sa mission, puis de faire faux bond à Coplan et de disparaître dans la nature, son coup fait.

Quand il passa dans la salle de bains pour évacuer les cendres du télégramme et de sa traduction, Francis en avait gros sur le cœur. Ce fut sans le moindre enthousiasme qu'il procéda à sa toilette pour aller au Golden Star.

En compagnie d'Aranda (qui l'avait conduit dans sa superbe De Soto), Coplan pénétra au club aux environs de onze heures. Il commença par vider deux doubles scotch au bar, question de se remonter le moral.

L'ambiance était bien celle que Kenny lui avait décrite : des gens à l'air cossu, de très jolies filles, deux ou trois types au faciès de rasta, le tout nimbé d'une musique douce et d'un bruit persistant de papotages entrecoupé d'éclats de rire; l'antichambre des voluptés charnelles ou de la taule, selon les tempéraments.

A diverses reprises, Francis sentit qu'on le dévisageait avec insistance, mais à peine tournait-il la tête pour localiser celui ou celle qui s'intéressait à lui qu'il ne voyait plus que des faces inexpressives, pleines d'innocence.

Aranda le présenta à plusieurs de ses amis comme un avocat parisien de passage à Tanger. Inopinément, Coplan fit ainsi la connaissance du nommé Mortagne. Les deux hommes bavardèrent ensemble quelques instants, puis Holsene vint se joindre à eux. Le Scandinave était déjà bien éméché. Il bredouilla quelques paroles indistinctes, découvrit que sa bouche était trop sèche pour articuler convenablement et battit en retraite vers le bar pour s'y désaltérer.

Coplan espéra in petto que Wayne était présent. Il n'avait eu qu'une image fugitive des deux inconnus qui l'avaient aspergé de gaz lacrymogène chez Chantal, mais si par hasard Wayne avait été l'un d'eux, il pourrait le reconnaître.

Aranda, qui avait échangé quelques salutations avec un groupe réuni autour d'une table, vint enlever Francis à Mortagne en lui glissant dans le tuyau de l'oreille :

- Kirchbaum est là, dans la troisième salle.

Les deux hommes s'excusèrent auprès du commerçant français, toujours réjoui, et traversèrent les deux salons encombrés de consommateurs.

Quelques femmes sensationnelles, au teint artistement basané, magnétisèrent au passage les prunelles de Francis. Un individu bien constitué et pourvu d'un gros portefeuille ne devait avoir aucune peine à s'envoyer une idylle-éclair ici.

Kirchbaum, attablé devant une bouteille de champagne, les mains chargées de bijoux et ses grosses lèvres arrondies autour du bout d'un cigare, serra mollement la main d'Aranda avec l'amabilité un peu hautaine qu'affectent les parvenus.

- Me Coplan, du barreau de Paris, annonça l'Espagnol.

Coplan accompagna d'un bref signe de tête sa pression de main, puis il s'assit à côté de l'agent de change.

- Que pensez-vous de Tanger, maître ? croassa Kirchbaum, le regard aigu sous ses paupières lourdes.

- Je n'ai pas encore eu l'occasion de me faire une opinion, émit Francis. Je ne suis ici que depuis trente-six heures, mais ma première impression est assez favorable.

- Plus vous resterez, plus elle le sera, prédit le financier. C'est le seul endroit au monde où l'on puisse encore monter des affaires.

Il devait en avoir monté quelques-unes, lui, en effet, mais elles n'étaient pas toutes aussi limpides que son bureau de change. Sa nationalité était aussi indéfinissable que sa race était certaine : impossible de dire si ce tas de viande enrichi de diamants avait vu le jour à Varsovie, à Sofia, à Bucarest ou à Berlin.

Le cigare de Kirchbaum s'étant éteint, Francis s'empressa de lui donner du feu. Une flamme claire jaillit, amplement suffisante pour que la photo prise par le briquet fût bien nette.

Ayant empoché son Miniphot, Coplan exposa à ses deux interlocuteurs l'opération qu'il méditait : acheter à Tanger des lingots d'or acquittés par un paiement dans une banque française, les lingots restant en territoire libre, bien entendu.

- Jeu d'enfant, laissa tomber Kirchbaum d'une lippe dédaigneuse. Combien de kilos vous faut-il ?

- L'équivalent de cinq millions d'anciens francs, un peu plus de sept kilos.

- Je peux arranger ça, affirma le Juif. Allez à la banque Goldhammer, boulevard Haussmann à Paris, versez les fonds au compte de mon ami Finkelstein, et je déposerai les lingots dans un coffre individuel à votre nom à la banque Moldings, ici. Tout se fait en confiance, naturellement.

Traduction : sans reçu ni écritures fallacieuses en comptabilité. Et moyennant une plantureuse commission au passage. C'était dans la tradition.

- D'accord, dit Francis. Je note. Je vous reverrai d'ailleurs encore avant mon départ.

Il y comptait bien. Un individu, qui voulait à tout prix obtenir des renseignements venant de France, c'était exactement le genre de bonhomme que Coplan aimait fréquenter.

- Venez chez moi, rue de Fez. Nous y serons plus tranquilles, dit Kirchbaum en guise d'adieu.

Aranda et Coplan prirent congé, ce qui les obligea à serrer encore la paume moite de l'agent de change.

Dès qu'ils se furent un peu éloignés de sa table, Francis demanda à mi-voix :

- N'avez-vous pas aperçu Rex Wayne, par hasard ?

L'Espagnol, un peu étonné, fit un signe d'assentiment.

- Mais oui. Il est ici... Vous désirez lui parler ?

- Non, dit Coplan. Simplement voir sa figure.

- Rien de plus simple...

En progressant entre les tables, Aranda jetait des coups d'œil de part et d'autre. Ayant repéré l'Américain, il exerça une légère pression du coude contre Francis, désigna très discrètement un homme jeune encore, taillé en force, qui buvait un Coca-Cola en discutant avec un autre Américain.

- C'est lui.

Si la stature correspondait à l'un des deux agresseurs de la matinée, le visage était très différent. Rex Wayne, en dépit de sa carrure, n'avait rien d'un dur : plus de graisse que de muscles, la main qui tenait le verre était fine et soignée, délicate même pour un homme de cette taille.

Coplan porta son regard d'ailleurs, notamment sur l'échancrure du corsage d'une jeune femme resplendissante de santé qui le gratifia d'une moue de réprobation. Il aggrava son cas en lui décochant un clin d'œil appuyé, nettement admiratif. Elle sourit. Il lui tourna le dos et poursuivit sa route vers la sortie.

- Vous rentrez déjà ? fit Aranda, tombant des nues.

- Je souffre des yeux, expliqua Francis. Mais ne vous souciez pas de moi, je rentrerai seul. Un peu d'air me fera du bien, il y a trop de fumée ici.

- Non, protesta l'Espagnol, je vous reconduis.

- Pas question, trancha Francis, décisif. Je sais que vous n'avez pas l'habitude de vous coucher aussi tôt. N'interrompez pas votre soirée pour moi. Et merci pour le coup de main

Avant qu'Aranda ait repris son souffle, Coplan s'engageait dans le vestibule, se faisait ouvrir la porte.

Débouchant sur le boulevard Antée, Francis constata que cette voie se situait dans le prolongement du boulevard Pasteur, ce qui lui permit de retrouver son chemin.

Sa montre indiquait minuit dix. Il songea sérieusement à se livrer à un petit cambriolage, soit chez Wayne, soit chez Kirchbaum.

Si une telle expédition comportait de sérieux risques, elle était susceptible de procurer des renseignements introuvables d'une autre manière. Il en avait soupé, de se débattre dans cet imbroglio. S'il devait attendre que la photo de Kirchbaum soit développée, expédiée à Paris pour examen par le service anthropométrique et recherches dans les sommiers du 2ème Bureau, de la D.S.T., de la Sûreté Nationale et de la P.J. il aurait le temps de mourir de vieillesse. Et Kenny aussi.

Il marcha pendant plus d'un quart d'heure en brassant ses pensées. A vrai dire, il n'était pas prêt : fouiller l'appartement des deux hommes qui l'intriguaient le plus était une entreprise hasardeuse nécessitant une bonne mise au point préalable. Si le domicile de ces individus recelait un secret quelconque, ce dernier devait être soigneusement camouflé, ou solidement défendu...

Une sorte de poids pesait sur les épaules de Coplan. Il avait beau agencer de mille façons les pièces éparses dont il disposait, il ne parvenait pas à ébaucher une image cohérente. Des points d'interrogation sans nombre dansaient une farandole effrénée autour de lui, et le plus irritant, c'est que les solutions étaient à sa portée, il en avait l'intime conviction.

Il se retourna rapidement, une ou deux fois, pour voir s'il n'était pas filé. A son grand regret, il ne l'était pas.

Au bâtiment de la Poste, il bifurqua sur la droite et dévala une rue en pente devant mener à la plage.

Une grosse voiture venant du bas l'obligea à se ranger contre les façades. Ses phares éclaboussaient le pavé d'une lumière jaune,

blafarde. Il s'effaça pour la laisser passer : elle continua de grimper en première, le frôlant presque de ses garde-boue.

Quand le pare-chocs arrière l'eut dépassé, il se remit en marche vers la promenade, toujours absorbé par ses pensées.

Subitement, il n'entendit plus le moteur de la voiture, fit volte-face et n'eut que le temps de voir deux ombres foncer sur lui. Un choc sourd ébranla son crâne.

CHAPITRE IX

Coplan, les mâchoires soudées, était dans l'impossibilité absolue de remuer les lèvres. Une livre de plomb avait dû être injectée dans son cerveau. En plus, ses membres étaient paralysés. Aussi immobile qu'un bloc de matière inerte, il vivait cependant.

Certaines sensations commençaient à se transmettre à son système nerveux. La plus caractéristique était une faible trépidation, assez moelleuse, continue, qu'il interpréta sans difficulté : il se trouvait dans une voiture roulant à vitesse modérée sur une très bonne route.

Un bandeau lui couvrait les yeux, mais la chaleur qu'il sentait le long des jambes lui prouvait qu'il était assis entre deux hommes, lesquels se tenaient aussi tranquilles que lui.

A part le ronflement du moteur et le ressac de la mer, il n'entendait rien. Une odeur de cigarette lui chatouillait les narines.

Puis la conscience lui revint et une certitude fulgurante s'implanta en lui : il n'en avait plus pour longtemps à vivre ! Si on le baladait en pleine nuit, ficelé comme une momie et la bouche close par une bande de sparadrap, ce n'était pas pour lui offrir des vacances.

Il s'en voulut d'avoir décliné l'offre d'Aranda. Quel besoin avait-il eu de s'en aller seul, dans cette ville farcie de gens qui détestent qu'on fourre le nez dans certaines histoires...

Et cependant une âcre satisfaction lui mordit l'estomac quand il songea que son enlèvement était un bon signe, en quelque sorte ! Il

avait découvert une chose qui le rendait dangereux, c'est pourquoi on allait le supprimer.

Si Coplan avait su quoi, il aurait mieux accepté la perspective d'être éliminé ; mais tomber brusquement aux mains d'adversaires anonymes méditant de se débarrasser de lui sans autre forme de procès était une défaite cuisante ; un accès de rage froide contracta ses muscles.

Qui suspecter ? Kirchbaum ? Les Américains de la matinée ? Ou Wayne lui-même, alerté par la concierge ?

C'est à cet instant-là, dans l'état d'extrême tension qui avait subitement succédé à sa perte de conscience, que Francis entrevit soudain les grandes lignes de l'affaire sur laquelle il peinait depuis trois jours. Grâce à l'impitoyable lucidité que lui conférait sa situation sans espoir, il put agencer d'une façon cohérente les indices recueillis, mais la conclusion finale n'était guère consolante...

La voiture ralentit, vira sur la droite pour s'engager sur une autre route moins bonne que la première, et cahota pendant quelques minutes avant de s'arrêter définitivement.

- Vérifiez qu'il est revenu à lui, dit soudain le conducteur en se retournant sur son siège.

Il avait parlé en espagnol.

Le bandeau couvrant les yeux de Coplan fut détaché. Le prisonnier, les yeux papillotants, scruta l'obscurité pour dévisager ses ravisseurs, mais ces derniers avaient noué un mouchoir de soie autour de leur tête pour dissimuler le bas de leur visage. Coiffés d'un feutre léger, ils fixaient sur Coplan des regards obliques.

- Il est éveillé, dit l'un des gardes du corps.

- Prenez les bêches et creusez un joli petit trou, commanda l'homme au volant.

Puis, avec un gloussement sinistre, il ajouta :

- Je vais lui donner l'extrême-onction...

Le sparadrap collé sur la bouche de Francis lui faisait mal. Des cordes sciaient ses chevilles, ses mains étaient solidement attachées ensemble. Et, bien que son crâne fût encore douloureux, Coplan sentait battre en lui une vie intense, une volonté farouche de poursuivre la lutte.

Ses deux gardiens ayant quitté la voiture pour aller remuer la terre quelques mètres plus loin, Francis tenta de se relaxer. Chaque seconde de répit pouvait jouer en sa faveur, mais son mutisme forcé était un lourd handicap.

- Désolé d'abréger votre séjour à Tanger, articula le conducteur en français, sur un ton sardonique. Vous n'auriez pas dû vous mêler de ce qui ne vous regardait pas, mon vieux... Non, franchement, vous n'auriez pas dû...

La nuance de regret dont ses paroles étaient teintées accentuait leur cynique méchanceté.

- ... D'une manière comme de l'autre, vous ne pouviez qu'être broyé. Le hasard veut que ce soit nous qui nous en chargions, mais les autres vous auraient eu aussi, tôt ou tard. C'est une particularité de l'endroit : nous réglons nos comptes en famille et nous n'aimons pas qu'un outsider vienne brouiller les cartes. Qu'est-ce que vous diriez d'une bonne petite balle au cyanure ?

L'homme ricana, prit un air engageant :

- Hein ? C'est propre, ça ne fait pas de bruit et c'est efficace : l'idéal, quoi ! On va vous enterrer tout de suite, vous enlever vos papiers et ce sera exactement comme si vous aviez disparu en fumée. Personne ne saura jamais ce que vous êtes devenu.

Coplan sentait des gouttes de sueur lui emperler le front. Il n'avait pas peur de la mort, mais une fureur impuissante grondait en lui et révolutionnait son sang.

- Le plus marrant, continua l'autre de sa voix sourde, c'est que vous n'aurez même plus la satisfaction d'ouvrir la gueule... Vous allez crever comme ça, sans rien dire.

Il quitta son siège pour aller voir si la fosse était assez profonde. Ses deux acolytes bêchaient ferme, ils avaient édifié un petit monticule à l'aide de la terre retirée du trou.

- Ça ira, évalua le chauffeur. Tirons-le de la voiture...

Ils ouvrirent les deux portières d'arrière, arrachèrent Coplan de la banquette et le mirent en travers pour l'extraire du véhicule.

- Le salaud, il est lourd, ahana l'un des trois inconnus en attirant vers lui le buste de Coplan, puis il le laissa froidement dégringoler

sur le sol, jusqu'à ce que ses collègues eussent fait le tour de la voiture pour lui donner un coup de main.

Recroquevillé par terre, la figure rabotée par les cailloux, Francis inspira fortement. Ce coup-ci, les dés étaient jetés, sa carrière allait prendre fin. Il ne se faisait plus aucune illusion. Un jour ou l'autre, cela devait finir ainsi, il l'avait toujours su...

Il était arrivé au bout du rouleau. Au-dessus de lui, mille étoiles scintillaient dans le ciel, l'air était embaumé de senteurs végétales, le murmure lointain de la mer bruissait à ses oreilles. Une belle nuit, pour mourir.

Les hommes le ramassèrent, l'emportèrent vers l'excavation et le laissèrent choir avec un bruit mat sur le fond de terre meuble, à soixante-quinze centimètres de profondeur puis il reprirent les bêches plantées dans le sable et attendirent.

Le conducteur de l'auto exhiba ensuite un engin qu'on aurait pu prendre pour un étui à cigarettes. Il l'assujettit dans sa main droite, le tapota de la gauche en disant :

- Sans détonation, cet ustensile vous envoie un pruneau empoisonné dans la viande. Du moment que la peau est entamée, ça suffit, pas besoin que la balle aille bien loin : le cyanure fait le reste, en une fraction de seconde.

Il braqua l'arme vers le front de Coplan, visa entre les deux yeux. Francis abaissa les paupières, attendant le choc fatidique. A présent, il était glacé.

Il eut encore deux pensées, l'une pour Kenny, condamné désormais à se débrouiller tout seul, l'autre empreinte d'une ironie macabre qui l'aurait fait sourire si les muscles de ses joues n'avaient été figés : c'est en congé qu'il allait mourir, même pas en service commandé !

Il y eut un faible « flop ».

- Et voilà, dit l'homme d'une voix étrangement calme. Tranchez ses liens et foutez de la terre sur lui, en vitesse. On se débine.

Des pelletées de sable, tombant à un rythme précipité, s'abattirent sur le corps allongé. En deux coups de couteau, l'un des individus fit sauter les cordes ligotant les poignets et les chevilles de

la victime, puis il se mit également à la besogne. Le trou fut comblé en trois minutes.

Les trois assassins remontèrent en voiture, claquèrent les portières, démarrèrent en trombe.

Alors, d'une lente détente de ses jarrets, Coplan émergea de sa tombe... L'auto n'était pas encore à cinquante mètres. Il avait résisté jusqu'à la limite de l'asphyxie, mais il n'y tenait plus.

Debout dans son trou, la figure couverte de terre et les cheveux en désordre, la bouche toujours barrée par la bande de sparadrap, il offrait un pénible spectacle. Il vida ses narines du sable qui s'y était accumulé et aspira une immense goulée d'air, avant de détacher son bâillon.

Des coups de gong retentissaient dans sa tête, l'empêchant de rassembler ses idées. Il ne sut qu'après que c'était le bouchon de terre obstruant ses oreilles qui en était la cause : la pulsation de sa circulation sanguine était seule à l'origine de ce bruit singulier.

Pendant plusieurs minutes, Francis se contenta de respirer l'air nocturne, sans même se soucier de localiser l'endroit où il se trouvait. Il n'avait même pas envie de réfléchir : il était vivant, c'était l'essentiel !

A la longue pourtant, les battements de son cœur s'apaisèrent, un certain ordre se rétablit dans sa cervelle. Il s'épousseta à grands coups de mouchoir, s'essuya soigneusement la figure, se cura les ongles et se peigna les cheveux. Après quoi, guidé par le lointain ressac, il se mit en marche en direction de la mer.

Il n'avait pas parcouru cent mètres qu'il déboucha brusquement sur l'autoroute côtière. Les lumières de Tanger brillaient audessus de l'horizon, à cinq kilomètres de là.

Coplan emprunta la grand-route, et progressa de ses longues foulées souples. La joie de vivre dominait en lui tout autre sentiment ; elle le submergeait au point qu'il ne chercha même pas à élucider par quel miracle il avait échappé à la mort.

Il songea cependant à voir l'heure. Sa montre fonctionnait encore, elle marquait deux heures moins le quart.

Remettant au lendemain le soin de tirer au clair les étranges péripéties qui avaient jalonné la journée, il regagna la ville, puis le

Granada. Ces émotions successives l'avaient plutôt vidé.

Le matin suivant, il fut éveillé vers neuf heures par la bonne apportant le petit déjeuner. A côté des petits pains et du pot de café fumant se trouvait une longue enveloppe ornée d'un timbre français.

Dès que la bonne eut déposé le plateau et qu'elle se fut retirée, Coplan sauta à bas du lit pour décacheter la lettre, tout en sachant par avance ce qu'elle contenait.

C'était la liste des passagers de l'avion d'Air France Tanger-Paris qui aurait dû emmener Chantal Randon. Il la parcourut d'un regard distrait, par pure routine, et soudain un nom de la liste lui parut se détacher des autres et grossir comme si on l'examinait à la loupe : Véra Houten...

Au moment précis où Chantal disparaissait de la circulation, voici qu'apparaissait la Hollandaise dont la piste semblait à tout jamais perdue ! C'était trop joli pour être une coïncidence...

La permutation d'identités se révélait ici d'une manière flagrante : à moins que Francis fût devenu incapable de raisonner sainement, il y avait beaucoup de chances pour que Chantal eût adopté la personnalité de Véra Houten à sa montée dans l'avion (ce qui aurait eu pour conséquence accessoire de doter enfin cette pièce du tampon de sortie du territoire international) et pour qu'elle eût rempli sous ce nom sa mission en France.

Ce fait avait une autre signification : désormais, Coplan était en droit d'espérer que Chantal allait revenir comme elle le lui avait promis. Elle n'avait pas cherché à fuir, elle avait tout simplement omis de lui dire qu'elle ne partait pas sous son vrai nom...

Francis se caressa pensivement le menton. Devait-il prévenir le Vieux et demander qu'on file Véra Houten ?

La conviction que sa requête arriverait désormais trop tard l'incita à y renoncer. Tant pis... En télégraphiant encore à Paris, il risquait d'embrouiller les affaires, et Dieu sait si elles s'en passaient bien !

Il s'attaqua au petit déjeuner avec un robuste appétit, tout en repensant à l'incroyable caprice du sort qui l'avait préservé la veille.

Le tueur au foulard de soie était-il un fantastique maladroit ? Rater quelqu'un à deux mètres constitue une sacrée performance. Une gaffe d'une telle dimension est même inimaginable. Alors, ce type avait-il manqué sa cible, exprès ?

Cela semblait plus plausible, mais n'expliquait pas la macabre mise en scène qui avait préludé à cette fausse exécution... Francis frissonna d'une crainte rétrospective : jamais, comme en cette seconde-là, il n'avait senti d'aussi près le souffle de la mort.

L'hypothèse ébauchée alors qu'on l'emmenait pieds et poings liés dans la voiture lui revint à l'esprit. Avec le recul, et malgré l'épisode de la balle au cyanure, elle demeurait valable. L'affirmation du conducteur, selon laquelle Coplan devait immanquablement se faire broyer s'il s'obstinait à pousser son enquête, n'était pas de nature à modifier son point de vue.

Il fut prêt aux environ de dix heures. Il ne vit pas Aranda dans le hall, salua l'employé de la réception d'un signe de la main et se rendit d'emblée au siège de l'Administration Internationale. Il eut quelque peine à découvrir le Service du Cadastre, relégué dans un coin peu fréquenté du bâtiment.

Francis tomba sur un fonctionnaire belge ; dès que le visiteur eut décliné sa qualité d'avocat français, l'employé se coupa en quatre pour lui rendre service.

- Un simple renseignement..., sollicita Coplan. Pourriez-vous me communiquer le nom des propriétaires qui se partagent l'immeuble situé au 45 du boulevard Pasteur ? Je voudrais entrer en contact avec eux, afin d'en décider un à me céder son appartement...

Le Belge agita la tête affirmativement.

- Je puis vous les donner à l'instant même. Vous permettez ?

Il consulta un répertoire, un énorme registre à couverture toilée dans lequel étaient recensés tous les bâtiments de la ville libre. Ayant noté un numéro d'ordre, il quitta le bureau, s'absenta quelques minutes et revint avec une chemise de carton souple sous le bras.

- Voyons, marmonna-t-il d'un air rêveur en feuilletant les documents que contenait le dossier.

Il arracha une feuille d'un bloc-notes et se mit à copier.

- Je vous les indique dans l'ordre, en commençant par le rez-de-chaussée, expliqua-t-il en écrivant. Les appartements sont numérotés de 1 à 16, à raison de deux par étage. Les numéros impairs concernant l'aile ouest, les pairs l'aile est.

- C'est parfait, dit Coplan. Vous fumez ?

- Ah ! Des Gitanes ! fit le Belge avec une sorte de joyeuse surprise en prélevant une cigarette du paquet.

On aurait dit qu'il acceptait un Havane... Francis tendit son briquet, alluma ensuite sa propre cigarette tandis que le fonctionnaire se remettait au travail.

Bientôt, la feuille du bloc-notes fut couverte des seize noms et adresses des propriétaires du building.

- Voici..., dit enfin l'employé, le sourire aux lèvres. J'espère que vous déciderez l'un d'eux...

Puis, après une courte réflexion :

- Vous savez, Tanger ne manque pas d'appartements libres, à l'heure actuelle. Si vous ne réussissiez pas, l'Agence Wayne qui gère cet immeuble aurait tôt fait de vous en dénicher un autre présentant les mêmes commodités.

- Je m'en doute, dit Francis, mais cet endroit-là me conviendrait particulièrement. Je vous remercie.

Il salua le serviable fonctionnaire et ressortit. Dehors, il se fit soudain la réflexion que si l'un des hommes qui avaient participé à son « enterrement » au cours de la nuit, le rencontrait en pleine rue, il risquait d'en attraper la jaunisse. Mais après cette constatation, il redevint sérieux ; il avait un intérêt évident à ne pas trop se montrer, surtout en plein jour.

Rentré à l'hôtel, il examina la liste de noms reçus au Service du Cadastre. Au cinquième étage, l'appartement qu'avait occupé Chantal Randon avait été acheté trois ans plus tôt, lors de la construction de l'immeuble, par un certain Ramon Castanho, domicilié à Lisbonne.

Lisbonne ? La plaque de la Chrysler, aussi, portait l'immatriculation de Lisbonne...

Coplan plissa le front. Le propriétaire de cet appartement savait-il qu'on faisait un curieux usage de ses locaux ? Il ne pouvait être le

chef local du réseau, en tout cas, puisque ce dernier habitait Tanger : Francis avait entendu sa voix, lors de sa communication avec Chantal.

Pourtant, si l'on pouvait concevoir à la rigueur que Castanho avait loué son appartement en meublé, la supposition qu'il aurait aussi cédé sa voiture sans s'inquiéter de l'honorabilité de ses locataires était invraisemblable. Conclusion : ce Ramon, que la concierge n'avait jamais vu, qui n'avait donc jamais utilisé lui-même les pièces du cinquième, devait être dans la combine...

De fil en aiguille, Coplan en vînt à se représenter l'organisation générale de la bande de manière suivante : à Tanger, considérée comme plaque tournante en vertu des facilités que le statut spécial de cette ville accorde pour ce genre de choses, fonctionnait un centre de distribution : Jan Dalen, Chantal et Véra Houten y avaient pris leurs instructions d'un chef encore indéterminé qui communiquait avec eux par téléphone.

Ce chef était également en rapport avec Kirchbaum, ce dernier faisant figure de client. L'appartement du boulevard Pasteur, servant de G.Q. aux agents en instance de départ, appartenait à un Portugais du nom de Castanho, dont le rôle exact restait à élucider mais qui, en principe, n'était pas le chef local.

Cela, c'était un aspect.

Il y en avait un autre : cette bande était en guerre ouverte avec un service secret, lequel avait éliminé Apfel, puis Dalen, et s'était livré à une incursion dans les pièces que venait de quitter Chantal.

Troisième évidence : ces deux adversaires étaient d'accord sur un point ; ils s'étaient montrés aussi désireux l'un que l'autre d'écarter un gêneur : Francis Coplan soi-même.

En un sens, Kenny avait eu de la chance en se faisant coffrer. S'il avait poursuivi lui-même ses investigations, il n'aurait peut-être plus vécu longtemps.

A propos, le moment était sans doute opportun pour rendre une visite au prisonnier et bavarder un peu avec le capitaine Morrow. Qui sait si la police n'avait pas obtenu des résultats, entre-temps ?

La grimace de Coplan, alors que lui venait cette réflexion, traduisait un scepticisme complet. Néanmoins, en tant que

défenseur, il devait maintenir le contact avec son client.

S'étant commandé un repas par le téléphone intérieur, Francis se demanda si le capitaine Morrow montrerait toujours la même intransigeance, si la mésaventure de la nuit antérieure ne devait pas lui être racontée, avec fosse et balle au cyanure à l'appui, pour le lancer sur une autre piste.

Cela favoriserait la thèse que Kenny était victime d'une machination, puisque son avocat lui-même était en butte à des attaques inexplicables.

Alors qu'on frappait à la porte pour apporter le déjeuner, le téléphone sonna. Ayant ouvert d'abord, Coplan décrocha.

- Encore un télégramme pour vous, monsieur, annonça l'employé de la réception. Il est à remettre en main propre : descendez-vous ou dois-je faire monter le télégraphiste ?

- J'arrive !

Francis descendit dare-dare, s'excusa d'un mot en croisant Aranda dans l'escalier, et parvint dans le hall. Le porteur lui délivra le pli, lui fit signer l'accusé de réception.

Soucieux, Francis n'attendit pas d'être dans l'ascenseur pour prendre connaissance du message, qui ne contenait qu'une ligne. Mais la nouvelle était tellement bonne que son destinataire s'en trouva tout ragaillardi.

Ce n'était pas encore ce jour-là qu'il irait à la Police Internationale...

CHAPITRE X

Le texte laconique qui avait mis Coplan de bonne humeur émanait de Chantal Randon ; il disait simplement : « Atterrirai Souahel 17.35. »

Elle revenait ! Et elle le prévenait...

Elle avait donc compris que sa seule sauvegarde était de jouer la carte que Francis avait fait miroiter devant elle ; mais lui réalisait maintenant combien ce qu'il voulait tenter était dangereux pour la

jeune femme. Son expérience des derniers jours lui avait appris à mesurer la rapidité de réaction des divers partenaires de cette singulière partie.

A présent, s'il voulait assurer la protection de Chantal et passer à l'offensive, il lui fallait une arme. Au moins une arme.

Aussitôt qu'il eût avalé son repas et rincé son œsophage d'une bonne rasade de vin rouge, il alla trouver Aranda dans son appartement privé.

Les deux hommes échangèrent quelques phrases sur la soirée qu'ils avaient passée au Golden Star, sur le beau temps persistant qui favorisait la ville depuis dix jours et sur l'heure à laquelle Aranda était rentré, après le départ de Coplan.

- Vous qui êtes un homme de ressources, dit ce dernier pour aborder le sujet essentiel, pouvez-vous m'indiquer où je pourrais acquérir une arme de contrebande ?

La figure de l'Espagnol revêtit une expression mi-scandalisée, mi-amusée.

- Songeriez-vous à mettre la cité à feu et à sang ? s'enquit-il.

- A peu près, rétorqua Coplan avec un sourire sibyllin. Je trouve le climat de Tanger moins paisible qu'on ne le dit. Au reste, c'est une simple précaution...

Aranda se gratta la nuque de la pointe de l'index.

- Des armes de contrebande, il y en a des dizaines de tonnes, remarqua-t-il ; tout ce que vous voulez, des mitraillettes, des mortiers, des armes lourdes... L'ennui, c'est qu'on ne les vend en général que par cargaison entière, et non pas à la pièce.

- Une cargaison, c'est trop pour mon usage personnel. Et je me contenterais d'ustensiles plus maniables. Discrets, de préférence.

L'hôtelier se rembrunit. Il était trop poli pour montrer que cette requête l'embarrassait et le mettait devant un regrettable dilemme : ou bien manquer de complaisance vis-à-vis d'un client, ou bien prêter la main à une transaction plutôt louche qui pouvait avoir de graves répercussions.

Néanmoins, après avoir longuement tergiversé, il finit par se résoudre :

- Allez de ma part au 128 de la rue de San Francisco, chez Gonzalez ; il tient un magasin d'outillage mais, accessoirement, il trafique un peu sur les armes. Il doit avoir ce que vous désirez...

- Merci ! lança Coplan. Ne vous faites pas de mauvais sang. Je n'ai pas l'intention de commettre un crime... Au revoir !

Il se rendit à l'adresse indiquée, et dès qu'il eut mentionné le nom d'Aranda le marchand l'introduisit dans un petit bureau situé au fond du magasin. Francis lui exposa en deux mots que, pour des raisons de sécurité, il voulait acheter une arme de défense.

Gonzalez hocha la tête, évalua d'un coup d’œil le degré d'honnêteté de son visiteur. Il consentait à vendre des armes, mais il préférait qu'on ne s'en serve pas, tout au moins sur le territoire international.

- J'ai peut-être ce qu'il vous faut, admit-il au terme de sa réflexion. Un simple pistolet d'alarme ne vous suffirait pas ?

Francis fit une grimace de dénégation.

- Non, je préfère un véritable pistolet, mais de petit calibre, 6,35 ou 7,65...

Gonzalez quitta le bureau, revint avec un échantillonnage de revolvers qu'il tenait dans son bras arrondi en corbeille.

Coplan les examina à tour de rôle ; il y en avait de toutes les marques, italiens, allemands, français et belges. Il opta pour un F.N. assez plat, dont la précision est reconnue par les spécialistes. Ce joujou convenait parfaitement au combat rapproché.

- Celui-ci, indiqua-t-il en faisant sauter le pistolet dans sa paume pour en évaluer le poids.

- Des chargeurs ? s'enquit Gonzalez.

- Mettez-m'en quatre. Et remplissez-les.

Lorsque tout fut prêt, Coplan empocha sa nouvelle arme et répartit les chargeurs après en avoir inséré un dans la crosse.

Il paya un prix tant soit peu abusif, mais il se promit de réclamer plus tard, à qui de droit, le montant de ses frais généraux.

Il aurait aimé faire un ou deux essais, question d'apprendre à connaître son browning, mais pour cela il aurait dû se rendre en un endroit désert de la côte et il n'en avait plus le temps.

En taxi, il se fit conduire à l'aérogare de Souahel, où il arriva une demi-heure à l'avance. Du bar aux larges baies vitrées, il assista au trafic aérien, un spectacle qui ne lasse jamais.

Quand les haut-parleurs annoncèrent l'avion venant de Paris, Coplan paya son café, sortit du côté de la route et alla retenir un taxi ; au chauffeur, il expliqua qu'il ne voulait pas courir le risque de rester en carafe lorsque les passagers auraient débarqué, mais qu'il allait revenir sous peu.

Dans le ciel, un Bréguet apparut bientôt à basse altitude. On le vit descendre par paliers, puis disparaître derrière les bâtiments de la gare, à quelques mètres du sol.

Coplan alla s'embusquer de manière à voir de loin la sortie des passagers. Parmi la trentaine de personnes qui s'engagèrent sur l'escalier mobile, il repéra aisément Chantal, et la pointe d'inquiétude qu'il avait eue jusque-là s'évanouit enfin.

La jeune femme disparut à ses yeux, comme les autres voyageurs, quand elle pénétra dans les locaux d'accueil où se tenaient les inspecteurs de police. Vingt minutes plus tard, elle déboucha du bâtiment principal de l'aérogare et, toujours en compagnie des autres passagers, monta dans le car d'Air France stationnant devant la façade.

Coplan marcha vers le taxi qu'il avait retenu, ouvrit la portière et dit au chauffeur de suivre le car à bonne distance, sans se presser.

Les deux véhicules démarrèrent à un faible intervalle. Chantal n'avait pas tourné la tête une seule fois.

Vautré sur la banquette arrière, Francis observait les alentours avec vigilance, bien qu'il estimât que Chantal ne courait encore aucun danger.

Sauf erreur, il était le seul à savoir qu'elle venait de reprendre pied sur le territoire de Tanger, mais à présent il se méfiait un peu de ses suppositions. Toutefois, il ne décela rien de suspect : ni le car, ni son taxi n'étaient suivis par une autre voiture.

A l'agence d'Air France du boulevard Victor-Hugo, Chantal transborda son bagage dans un taxi qui prit immédiatement la route du boulevard Pasteur et, au terme de sa course, il s'arrêta devant le building portant le numéro 45.

Quand Francis eut la certitude qu'elle était rentrée chez elle, qu'aucun individu oisif ne baguenaudait dans les environs de l'immeuble ni qu'aucune voiture occupée ne stationnait dans un rayon de cent mètres, il descendit lui-même de son taxi.

Le chauffeur, un Soudanais, lui décocha un énorme clin d'œil pour attester qu'il n'était pas dupe : il avait parfaitement compris que son client s'intéressait à une jeune dame très jolie, mais n'osait pas encore en gager les pourparlers...

Alors débuta la phase la plus crispante du programme. Coplan fut obligé de patrouiller pendant des heures, bien décidé à ne pas laisser Chantal sans surveillance.

Elle allait subir une agression dans le courant des prochaines heures, c'était aussi sûr que deux et deux font quatre... Remo, son chef, allait la contacter par téléphone pour lui dire où elle devait remettre ce qu'elle était allée prendre en France. Mais il pouvait lui ordonner de n'y aller que le lendemain...

Le crépuscule tomba, les lampes municipales s'éclairèrent peu après. Coplan s'était procuré des journaux, des paquets de cigarettes, du chocolat. Il arpentait le boulevard sur une longueur de deux cents mètres, tantôt sur un trottoir, tantôt sur l'autre, sans perdre de vue l'entrée principale du building.

Au cinquième, un lustre s'était allumé, puis de lourds rideaux avaient masqué les fenêtres.

Vers huit heures du soir, Coplan remarqua qu'il n'était plus le seul à surveiller le domicile de Chantal ; ceci lui causa une âpre satisfaction. La monotonie de sa garde cessa de l'énerver.

L'individu qui s'obstinait à ne pas s'éloigner trop du numéro 45 ne rappelait à Francis aucune de ses récentes relations de Tanger. Ni la coupe de ses vêtements, ni ses traits ne permettaient de deviner sa nationalité.

De taille moyenne, tête nue, l'air très naturel, il n'évoquait pas du tout la silhouette souvent efflanquée des spécialistes des basses besognes. D'où sortait-il, ce gars-là?

Dans l'ombre, Coplan esquissa un sourire : d'où qu'il vînt, cet autre observateur était le bienvenu. Il se présentait au bon moment, comme prévu.

A huit heures et demie, Chantal sortit de l'immeuble. Soudain, Francis eut le trac à l'idée qu'elle allait peut-être monter dans sa Chrysler et le semer involontairement. Aussitôt, il regarda de part et d'autre pour arrêter un taxi, sans perdre de vue les mouvements de l'autre type.

Ses craintes étaient vaines : la jeune femme, désireuse sans doute de se délasser les jambes après son voyage aérien, adopta un pas de promenade et se dirigea vers la place de France.

A trente mètres derrière elle, et sur l'autre trottoir, l'inconnu lui emboîta le pas sans se rendre compte que lui-même était pris en filature. Cela n'avait d'ailleurs rien d'étrange, car bien des gens circulaient sur le boulevard, dans les deux sens.

Le trio atteignit ainsi le cœur de la ville. Chantal ayant pénétré dans un restaurant, ses deux suiveurs furent obligés de se poster à proximité ; Francis dénicha un autre établissement où il put dîner sans interrompre sa surveillance.

A dix heures moins dix, Chantal réapparut. Elle emprunta une rue très animée, la rue de Fez, sans avoir l'air de se soucier le moins du monde de ce qui se passait derrière elle.

Elle avançait avec un mol balancement des hanches souligné par sa claire toilette d'été, indifférente aux compliments décochés au passage.

Coplan se demanda une seconde si elle ne se baladait pas tout bonnement pour son agrément personnel ! Cette idée l'avait à peine effleuré qu'une autre la remplaça : Chantal se rendait au domicile privé de Kirchbaum...

Francis voulait bien veiller sur la jeune femme, mais à aucun prix Kirchbaum ne devait entrer en possession de ce qu'il avait commandé !

Et c'est juste à cet instant-là que l'affaire se déclencha avec une soudaineté fulgurante.

L'inconnu marchant sur les traces de Chantal sortit brutalement de sa torpeur : en quatre ou cinq foulées, il parvint à la hauteur de la jeune femme, lui assena un coup de matraque sur le côté de la tête et lui arracha son sac. Assommée, Chantal vacilla. L'homme prenait déjà la fuite, son butin sous le bras.

Les réflexes de Francis fonctionnèrent au dixième de seconde : il s'élança à la poursuite de l'homme avant même que les passants ne se fussent avisés de ce qui se passait sous leurs yeux. Chantal s'effondra sur le trottoir, attirant tous les regards vers elle. Des gens se précipitèrent...

Le voleur avait déjà dépassé un coin de rue. Il fonçait à toute allure sans se retourner, certain de semer un éventuel poursuivant. Mais Coplan n'avait plus qu'une cinquantaine de mètres de retard sur lui ; il le vit s'engager dans une ruelle secondaire, en déclivité, et profiter de la pente pour accélérer encore son allure.

Francis, tenaillé par la crainte de voir sa proie lui échapper, eut la tentation de lui loger une balle dans les reins. Lui aussi dévala la ruelle à toute vitesse.

L'autre filait comme un cabri. Il devait admirablement connaître le dédale des petites rues et avait sans doute réfléchi à un itinéraire avant de passer à l'attaque.

A deux reprises, Coplan crut que son gibier s'était engouffré dans une maison, mais un saut jusqu'à l'endroit où le type avait disparu lui révéla l'existence d'une autre voie. Finalement, l'homme ralentit et jeta un coup d'œil en arrière ; il vit Coplan se ruer vers lui et, aussitôt, reprit son élan. Un étau enserra ses chevilles, paralysa ses deux jambes il s'abattit face contre terre, comme un arbre plaqué au sol par un bulldozer.

L'étreinte se relâcha aussi brusquement qu'elle avait été appliquée ; le fuyard voulut en profiter pour rouler sur lui-même, se dégager et se remettre debout, mais une poigne de fer l'agrippa au revers et un direct sans pardon lui explosa dans la figure.

Si ce coup-là n'avait pas suffi à l'envoyer dans les songes, il aurait encore savouré les deux crochets que Coplan, agenouillé sur sa poitrine, lui balança de part et d'autre de la mâchoire, pour faire le poids.

Coplan s'empara du sac qui avait roulé trois mètres plus loin, le fourra dans sa ceinture et ne s'attarda pas à interviewer sa victime. Pendant la course, des Arabes en guenilles avaient vu passer un fugitif et son poursuivant ; trop feignants pour courir aussi, ils

n'avaient pas bougé ; mais s'ils avaient assisté à la bagarre de loin, ils allaient rappliquer en masse.

Francis cavala encore plus vite que quand il était aux trousses du voleur. Dix fois il changea de direction pour revenir en fin de compte non loin de l'endroit où Chantal avait été matraquée.

De loin, il vit un attroupement. Respirant à pleins poumons pour calmer les coups désordonnés qui ébranlaient sa poitrine, et essuyant en hâte la sueur qui dégoulinait de son visage, il se rapprocha du cercle de curieux.

Au centre, un agent de police tenait Chantal par les épaules et présentait un flacon sous ses narines. Une vilaine éraflure marquait le front de la jeune femme qui, sans reprendre conscience, commençait à gémir.

D'une vigoureuse poussée, Francis fendit la foule, en homme dont la présence est indispensable. Quand il fut parvenu tout près de l'agent, il l'interpella en espagnol :

- J'ai assisté à la scène, et je connais cette dame. On lui avait volé son sac mais j'ai pu rattraper l'agresseur. Il doit encore être étendu non loin d'ici... Dispersez les curieux, je me charge d'elle.

Puis, à la cantonade :

- Qu'on appelle un taxi !

Il avait pris la situation en main avec une telle autorité que personne ne songea à soulever la moindre objection, pas même le flic.

Ce dernier ne demandait pas mieux que d'être distrait de sa besogne d'infirmier ; n'ayant personne à appréhender, il ne fit usage de ses pouvoirs qu'en menaçant les badauds.

Coplan ranima Chantal avec une rudesse relative non dépourvue d'efficacité. Il la secoua un peu en lui parlant à l'oreille d'une voix pressante :

- Réveillez-vous, bon Dieu! C'est deux fois rien... Allons, debout ! Fichons le camp le plus vite possible.

Émergeant des brumes du knock-out, elle appesantit sur Francis un regard nébuleux qui se précisa, devint plus net. Et soudain, elle le reconnut, sa mémoire fonctionna, un sentiment d'angoisse la prit à la gorge.

- Qu'est-ce que ?...

- Plus tard, coupa Francis. Allez, hop ! En route, sinon la moitié de la population va nous voir ici.

Il l'aida à se remettre sur pied, la maintint d'un bras passé autour de sa taille. Un peu de sang perlait à l'endroit où la matraque avait frappé. Exactement à la même place que chez Jan Dalen.

Une Ford Mercury obligeait les curieux à s'écarter ; c'était le taxi demandé. Alors que Coplan ouvrait la portière pour faire monter Chantal, l'agent de police s'étonna :

- Eh bien ! Vous ne portez pas plainte ?

- Si, si, affirma Francis. Mais pas maintenant... Cette demoiselle nécessite des soins. Elle ira faire une déposition au Commissariat. Quel est votre matricule ?

- 4719.

- Bon, c'est noté. Merci pour votre aide. Bonsoir !

Et Coplan grimpa dans la Mercury, donnant au chauffeur une fausse adresse qu'il rectifia quelques minutes plus tard, quand l'auto se fut éloignée du lieu de l'agression.

Chantal, le buste renversé en arrière, avait refermé les yeux. Sa tête lui faisait horriblement mal, le moindre cahot lui était douloureux. Elle n'avait aucune souvenance de ce qui s'était produit, et n'aurait pas pu dire combien de temps elle était restée évanouie.

Quant à Coplan, il ne considérait l'incident que sous l'angle utilitaire ; le profit qu'il pouvait en tirer dépassait pour l'instant le souci que pouvait lui inspirer l'état de la jeune femme.

- Vous alliez chez Kirchbaum ? s'informa-t-il tout en inventoriant le sac à main.

- Oui, dit Chantal d'une voix déprimée.

- Et c'est dans votre sac que ?... Il se tut en voyant le dos du chauffeur.

- Non, fit Chantal dans un soupir. Chez moi, je vous dirai...

Ils n'échangèrent plus un mot pendant le trajet. Arrivés au boulevard Pasteur, ils montèrent ensemble à l'appartement. Coplan savait qu'il pouvait y aller, que la voie était libre. Pour le chef du réseau de Chantal comme pour ses adversaires, la Française était censée être chez Kirchbaum... où à l'hôpital.

Quand ils eurent refermé la porte, Francis aida Chantal à s'étendre sur le canapé. Ensuite, il gagna la salle de bains, vida un grand verre d'eau froide, le remplit à nouveau et préleva une serviette sur le séchoir.

Revenu dans le living, il mouilla un coin du linge, lava soigneusement la blessure en dépit des grimaces de la victime. Enfin il lui appliqua une large compresse sur le front.

- D'ici un quart d'heure, vous n'aurez plus qu'une bonne migraine. Comment dois-je vous appeler, Chantal ou Véra ?

Il y eut un silence. La blessée releva les yeux, puis se dressa sur un coude.

- Seules deux personnes au monde pourraient répondre à cette question, articula-t-elle, tendue comme une corde de violon. Comment l'avez-vous su ?

- Calmez-vous, mon petit, dit Francis sur un ton réconfortant. Les plus grands secrets finissent toujours par être éventés. Mais puisque j'ai accepté le risque de vous secourir, aidez-moi un petit peu...

Chantal serra les lèvres.

- Nous étions d'accord, quand vous êtes partie, reprit Francis d'une voix neutre en allumant une cigarette. Dois-je vous rappelez les termes du marché ?

Elle n'était guère en état de lui opposer de la résistance. Il n'y avait qu'à la laisser mariner dans ses contradictions, jusqu'à ce qu'elle se convainque que si elle pouvait perdre sur plusieurs tableaux, elle ne pouvait gagner que sur un seul. L'expérience qu'elle venait de faire était plutôt un mauvais présage pour la suite...

- Mon véritable nom est Véra Houten, confessa-t-elle sans le regarder. J'ai été élevée en France, bien qu'étant de nationalité hollandaise.

- Vous n'ignorez pas que votre passeport est parfois utilisé par quelqu'un d'autre, je présume ? questionna Francis en soufflant de la fumée par ses narines.

- Je le sais, convint-elle. Nos identités sont interchangeables dans le service.

- Et où s'opèrent les permutations ?

- Toujours à Tanger. Dans cet appartement-ci... Les passeports transformés sont glissés dans la boîte aux lettres.
- Et ceux que vous restituez en échange, qu'en faites-vous ?
- Nous les emballons dans un paquet qui est déposé au vestiaire d'un des cafés de la ville. On nous indique par téléphone à quel nom et dans quel établissement le paquet doit être remis : cela change à chaque fois.
En technicien, Coplan admira le procédé. Par ce système, on réalisait un cafouillage monstre : si même un des membres de la bande se faisait pincer en un pays quelconque, il était impossible à la police de reconstituer ses déplacements antérieurs puisqu'il changeait d'identité à chaque voyage et n'était jamais arrêté sous son nom véritable. Un joli casse-tête pour les services officiels...
Après un temps, Francis posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis une demi-heure.
- Qu'avez-vous ramené de France ?

CHAPITRE XI

Chantal (ou plutôt Véra...) ramena ses jambes sous elle, prit un coussin supplémentaire qu'elle se cala dans le dos. Elle détacha la compresse et dit avec une nuance de moquerie :
- Je ne le sais toujours pas.
Coplan écrasa sa cigarette dans un large cendrier en cristal.
- Ce serait peut-être le moment de l'apprendre, dit-il sur un ton plus sec. Donnez-moi l'objet, il n'est pas dans votre sac.
Véra ne se méprit pas sur son intention. Ce qu'elle pouvait faire de mieux, c'était d'obéir tout de suite, ou l'atmosphère allait rapidement se gâter.
- Retournez-vous, pria-t-elle. Le petit paquet est cousu dans ma gaine porte-jarretelles...
Coplan eut un demi-sourire.
- Je n'ai jamais tourné le dos à une femme. Ou c'est grossier, ou c'est imprudent. Au reste, je ne suis pas vite choqué. Ne vous gênez

pas pour moi...

Les mains dans les poches, à trois mètres d'elle, il attendit.

Elle eut une hésitation, croyant qu'il plaisantait, mais elle lut dans ses yeux l'intention bien arrêtée de surveiller l'opération.

Avec un mélange de pudeur et de fatalisme, elle se leva pour dégrafer sa jupe, qui s'affaissa en corolle autour de ses pieds. Un jupon en nylon rose suivit le même chemin. En vertu d'une conception particulière de la décence, Véra crut nécessaire de se retourner ; du coup, Francis oublia sur-le-champ la raison essentielle de ce strip-tease.

La vision de ces jambes admirables dans des bas de fin nylon couleur nuit, de cette croupe qu'enserrait étroitement une friponne culotte de soie rose, et surtout de la chair ferme et lisse sur laquelle les jarretelles étaient tendues, le troubla au point qu'il détourna lui-même la tête pour brider les vagabondages de son imagination. Mais il sut que le souvenir de cette scène influencerait son comportement ultérieur avec Véra...

Celle-ci détacha ses bas, les enleva, se débarrassa de son porte-jarretelles, le jeta sur le canapé, puis elle enfila prestement jupon et jupe, en ajusta les plis et fit face à Coplan.

S'asseyant sur le bord du canapé, elle préleva une minuscule paire de ciseaux dans son sac et entreprit de défaire les coutures du losange de satin parme ornant la partie ventrale de la petite gaine. Entre le lastex et le satin, une enveloppe grande comme le tiers d'une carte de visite était logée.

Véra l'en extirpa, la tendit à Coplan. Celui-ci l'ouvrit, y trouva une douzaine de microfilms.

Dans la petite poche de son veston, il prit une loupe d'horloger, l'encastra dans son orbite droite, puis il examina chacun des clichés à la lumière du lampadaire.

C'était la copie des plans d'un avion de chasse dont Coplan n'avait jamais entendu parler, et dont la forme était singulière. L'appareil était caréné comme une torpille, avec un léger renflement pour le cockpit de pilotage ; mais ce qui lui donnait une allure très spéciale, c'étaient les deux paires d'ailes en delta. La première s'attachait au fuselage à la hauteur du cockpit, la seconde s'insérait

sous le ventre vers le tiers arrière ; la queue proprement dite était montée au-dessus du réacteur de propulsion, et l'ensemble donnait une formidable impression de puissance.

L'un des clichés ne portait que des données numériques. A grand peine, Francis parvint à déchiffrer certaines indications, notamment une qui le fit froncer davantage les sourcils : « Vitesse prévue à 27 000 mètres d'altitude : Mach 5 ». Cinq fois la vitesse du son !

Coplan rassembla les clichés, les fit glisser dans l'enveloppe et ôta la loupe logée dans son arcade sourcilière.

- Comment diable avez-vous pu vous procurer cela en un délai si court? questionna-t-il d'un air rêveur. Ces photos ont été prises dans un bureau d'étude travaillant pour la Défense nationale...

En parlant, il réalisait que Dalen avait déjà obtenu un jeu de ces clichés, et que ces derniers étaient tombés aux mains d'un autre service de renseignement.

- Quelqu'un me les a remis, dit Véra en haussant les épaules. Je ne sais pas comment cet homme a opéré...

Coplan poussa un soupir. C'était à croire que tout le monde se baladait en France comme dans un moulin !

- Procédons par ordre, dit-il. Une drôle de colère lui montait à la tête et il s'adressait plus à lui-même qu'à Véra.

- C'est donc ceci que Kirchbaum voulait ?

Elle ne répondit pas, tant la chose lui semblait aller de soi.

Coplan réfléchissait activement, les yeux dans le vide. Au bout de quelques secondes, il prit sa résolution.

- Vous allez téléphoner à Kirchbaum. Tout de suite. Dites-lui qu'en vous rendant chez lui vous avez été attaquée mais que vous avez pu sauver l'essentiel. Fixez-lui rendez-vous demain soir au Marocco, vers onze heures, et prévenez-le que vous apporterez la marchandise.

Francis savait que son plan comportait de terribles vertus explosives, et que ce coup de fil risquait de déchaîner une tempête. Une excitation toute neuve s'emparait de lui, comme chaque fois qu'il s'apprêtait à commander aux événements.

Véra se leva pour lui obéir, mais il l'arrêta du geste.

- Votre Chrysler est-elle disponible ?

- Bien sûr... Le réservoir doit même être plein.

- Parfait. Alors, allez-y !

Véra alla vers le téléphone, forma le numéro de l'agent de change. Elle devait le connaître par cœur, car elle le fit sans consulter l'annuaire.

Coplan s'approcha pour écouter la conversation.

- Chantal, ici, dit-elle.

Kirchbaum éclata en imprécations, injuria son interlocutrice avant qu'elle eût placé un mot. Évidemment, il l'attendait depuis plus d'une heure...

Chantal et Francis échangèrent un clin d'œil complice pendant que l'autre vitupérait ; puis, lorsqu'il aboya une question, la jeune femme lui exposa d'une voix saccadée ce qui s'était passé (selon Coplan) avec tout juste assez d'agitation pour que son histoire eût l'air authentique.

- Où êtes-vous ? grommela Kirchbaum, un peu radouci. Francis colla sa main sur le micro.

- Ça ne le regarde pas, souffla-t-il. Parlez-lui du Marocco, demain soir...

Véra répliqua qu'elle refusait de divulguer le lieu de sa retraite, mais qu'elle irait le lendemain au cabaret maure. Kirchbaum essaya de la fléchir, de la voir plus tôt, mais sur les signes de tête énergiques de Coplan la jeune femme tint bon.

Finalement, elle raccrocha.

- Et maintenant, dit Francis, déguerpissons en vitesse.

Abasourdie, Véra s'écria :

- Comment ? A cette heure-ci ?

- Oui. Et d'urgence. Enfilez vos bas, mettez une cape et ne vous rafistolez pas le visage. Dans trois minutes, nous devons être dans votre voiture.

Ce disant, il inséra la petite enveloppe des microfilms dans sa pochette et activa sa compagne d'une tape sur l'épaule.

Renonçant à comprendre, Véra fut envahie par une inquiétude subite. Son compagnon agissait comme si une catastrophe leur

pendait sur la tête... Elle se dépêcha tant qu'elle put, fut prête en un temps record.

Ils descendirent à pied tandis que la sonnerie du téléphone résonnait dans l'appartement. Comme Véra marquait une hésitation, Francis l'entraîna plus vite en disant:

- Je sais qui c'est, ne vous frappez pas... Mieux vaut ne pas décrocher.

Dans le garage, il fit ouvrir le box, s'occupa lui-même du portail principal et annonça :

- Je prends le volant, montez de l'autre côté...

Il dégagea la voiture du box, la fit grimper le plan incliné, déboucha sur le boulevard, tous feux éteints et quasi sans bruit.

Lorsqu'il eut refermé les battants du garage, il remonta près de Véra, embraya et alluma les phares cent mètres plus loin.

- Mais, pour l'amour du ciel, dites-moi au moins ce que vous craignez, le pressa Véra en lui agrippant la manche.

Coplan accéléra.

- Moi ? Pour l'instant, je ne crains plus rien, assura-t-il, les yeux fixés au loin.

- Où m'emmenez-vous ?

- En un endroit sûr. A la Police Internationale.

Véra blêmit, ses mains se crispèrent nerveusement.

- Vous allez me livrer ? balbutia-t-elle, éperdue. Coplan eut l'air surpris.

- Vous livrer ? Puis il éclata de rire.

- Mais pas du tout Je n'y avais même pas songé ! Je veux simplement déposer un mot pour le capitaine Morrow, à moins qu'il soit là...

Voyant qu'elle s'était méprise, Véra respira plus librement. Tantôt Coplan lui apparaissait comme un bon Samaritain, tantôt il l'épouvantait. Cet étrange caractère, où la férocité et la bonté cohabitaient avec une force égale, la fascinait.

- Et ensuite, où irons-nous ? s'enquit-elle.

- C'est ce que je suis en train de me demander, dit Francis en faisant virer la Chrysler devant le Commissariat central. Entrez avec moi, vous patienterez dans la salle d'attente...

Ils mirent pied à terre, franchirent le seuil du bâtiment. Coplan expliqua au planton le motif de sa visite. L'agent de faction prévint le commissaire qui, après avoir passé un coup de fil au bureau de Morrow, fit savoir que le capitaine était absent.

A minuit, on avait peu de chances de le trouver...

- Dans ce cas, je voudrais lui laisser un message, décréta Coplan. Avez-vous de quoi écrire ?

L'agent lui passa une feuille et une enveloppe, lui désigna la table au centre de la pièce.

Francis s'installa, tandis que Véra allumait une cigarette, admirée du coin de l’œil par l'agent ; voyant une marque rougeâtre au sommet de son front, le policier supposa en son for intérieur qu'elle avait eu une scène de ménage. Du coup, il lança au dos de Coplan un regard vindicatif.

« *Capitaine, veuillez venir demain soir en civil au cabaret Maracco, vers dix heures. Je crois pouvoir vous promettre l'arrestation du meurtrier de Jan Dalen. Ne tentez pas de communiquer avec moi tant que je ne ferai pas ouvertement appel à vous, et surtout n'intervenez pas sans ma demande. Ne désirant pas vous rendre visite d'ici à demain, je ne puis vous donner de plus amples détails. Bien à vous. Coplan*. »

Francis plia la feuille en quatre, la glissa dans l'enveloppe, colla soigneusement celle-ci et indiqua le nom du destinataire. En travers, il inscrivit la mention « *Confidentiel* ».

Remettant le pli à l'agent de service, il insista :

- C'est très important. Je compte sur vous...

Le planton salua, promit que la lettre serait déposée séance tenante sur le bureau de Morrow ; d'un geste naturel, Coplan prit le bras de Véra et sortit avec elle.

Ils remontèrent en voiture, suivis par le regard perplexe du policier.

Lorsqu'ils eurent claqué les portières, Francis posa les mains sur le volant, peu pressé de partir, semblait-il.

- Le meilleur moyen de ne pas vous perdre de vue, c'est encore de vous emmener à mon hôtel, déclara-t-il, imperturbable. En nous

serrant un peu, je crois que nous pourrions fort bien dormir ensemble...

Véra lui coula un regard oblique. S'il avait monté toute cette mise en scène pour coucher avec elle, il avait fait preuve d'un zèle excessif et s'était donné beaucoup de mal pour rien.

- Non, fit-il avec un sourire en devinant sa pensée. J'avais un motif sérieux pour vous faire quitter votre appartement. Mais comme il est peu probable qu'une chambre soit libre à côté de la mienne, et que je ne tiens pas à m'éloigner de vous, il n'y a pas d'autre solution... A moins que vous ne préfériez vous balader toute la nuit, ajouta-t-il. Personnellement, ça ne me déplairait pas.

Elle haussa les épaules avec lassitude.

- Rentrons... Je suis rompue.

- Comme vous voudrez, concéda-t-il en démarrant.

Il avait pourtant envie de prolonger un peu cette promenade, au terme de cette journée épuisante. Son esprit fonctionnant toujours à une cadence accélérée lui présageait une fameuse insomnie s'il ne se décontractait pas.

Trop de préoccupations l'assaillaient pour qu'il songeât à profiter des circonstances que lui ménageait une nuit avec la jolie fille qui l'accompagnait. Au lieu de prendre directement le chemin du Granada, il engagea la voiture dans une rue descendante.

- Allons d'abord nous calmer les nerfs le long de la plage sud, dit-il. Oublions pendant un quart d'heure le rôle que nous assumons tous les deux ; contentons-nous d'être des gens que le hasard a rapprochés et qui veulent jouir sans contrainte de la splendeur de cette nuit...

Le décor que les phares faisaient surgir de l'obscurité confirmait l'opportunité de sa proposition. Des palmiers aux longues feuilles pendantes frémissaient dans la brise et, de l'autre côté de la route, un ruban d'écume blanche marquait la limite où la mer venait s'étaler sur le sable. Un croissant de lune d'un éclat extraordinaire semait sur les flots un long fuseau de paillettes étincelantes, jusqu'à l'horizon.

Véra se pencha vers Francis, appuya sa tête sur son épaule.

- Ne roulez pas trop vite, quémanda-t-elle. Je me sens si bien, près de vous.

Un profond soupir d'aise s'échappa de ses lèvres entrouvertes. Coplan ralentit, entoura les épaules de la jeune femme de son bras droit.

Conduisant de la main gauche, il se laissa bercer par cette course au clair de lune, auprès de cette femme qu'il aurait dû considérer comme une ennemie.

Ils ne rentrèrent qu'à deux heures du matin. Coplan ne jugea pas indispensable d'éveiller le veilleur de nuit pour l'informer que l'hôtel comptait une cliente supplémentaire.

Ils montèrent directement, sans rencontrer âme qui vive. Alors qu'ils n'avaient plus échangé une parole depuis un bon moment, tous deux avaient la sensation de mieux se connaître, de ne plus être des étrangers l'un pour l'autre.

Ils se mirent au lit. Et ce fut comme avaient vécu ensemble pendant des mois.

Ils étaient même tellement décontractés qu'ils sombrèrent presque instantanément dans un sommeil sans rêves.

Lorsque Coplan ouvrit les yeux, au matin, il crut être victime d'une illusion d'optique en apercevant, sur l'oreiller à côté du sien, une tête auréolée de bouclettes brunes. Puis, plus lucide, il s'avoua : « *Décidément, je vieillis*... »

Sans éveiller Véra, il se dirigea vers la salle de bains et procéda à sa toilette, avec le vague sentiment que le soleil qui brillait à l'extérieur pouvait bien être celui d'Austerlitz. Ou celui de Waterloo, si une erreur entachait ses calculs ou si un événement imprévisible se produisait dans le courant de la journée.

Il était prêt, tout habillé, quand la jeune femme remua paresseusement sous les couvertures avant d'en extirper ses bras nus et de s'étirer à la manière d'une chatte langoureuse.

- Ne vous pressez pas, lui murmura Francis en ouvrant les persiennes, livrant la chambre à l'éclatante clarté d'un ciel sans nuages. Aujourd'hui, repos complet nous ne mettrons pas le nez dehors avant ce soir...

Véra cligna des yeux, aveuglée par l'impitoyable lumière.

- Refermez ça ! protesta-t-elle, le drap tiré sur sa figure. Mille projecteurs sont braqués sur moi !

- Tant mieux ! Vous les méritez !

- Indiscret !

- Par raison d’État !

Ils rirent tous deux, sournoisement égayés parce qu'ils avalent dormi à poings fermés, sans arrière-pensée. Néanmoins, Véra se rendit compte qu'elle était complètement nue sous les draps, et que son petit lever posait un problème.

- Passez-moi mon jupon et mon soutien-gorge, je vous prie...

Coplan dut fouiller le tas de vêtements qui encombrait l'un des fauteuils pour découvrir les deux parures, qu'il vint remettre à la jeune femme. Puis il alla sur le balcon pour griller sa première cigarette.

Vêtue et maquillée, Véra apparut à Francis dans toute la fraîcheur de ses vingt-quatre ans. Un accroche-cœur adroitement disposé dissimulait sa cicatrice, son teint était reposé.

Coplan la regarda fixement sans mot dire. Sans lui, elle aurait vécu ses dernières heures. Et Dieu sait s'il parviendrait à la sauver, en fin de compte...

Comme d'habitude, l'idée d'un combat imminent et du danger de mort qui planait sur eux éveilla sa sensualité. Il avança de deux pas, prit la jeune femme dans ses bras ; comme s'ils avaient su tous deux que c'était inévitable, ils s'embrassèrent avec une fougue voisine de la frénésie.

Enfiévrés, ils s'abattirent sur le lit défait, et, dans un vertige amoureux que stimulait l'ardent besoin de vivre, ils sombrèrent dans une voluptueuse griserie.

Ils ne se relevèrent, définitivement que vers huit heures du soir. Francis avait fait monter des repas froids, se promettant de donner un mot d'explication à Aranda lorsqu'il le rencontrerait, car le personnel de l'hôtel avait dû l'informer.

Après cet ultime répit que venait de leur concéder le sort, les deux amants réalisèrent que l'heure de réintégrer leur personnage avait sonné. L'intermède amoureux, si merveilleux fût-il, devait céder le pas aux dures nécessités de la vie : chacun redevenait lui-même, chacun jouait sa propre carte.

- A qui appartient la Chrysler ? questionna soudain Francis pour marquer le changement d'atmosphère. Tu n'en sais rien, naturellement ?

Évidemment que je n'en sais rien, rétorqua-t-elle sèchement. Cette voiture est à la disposition de ceux qui, à tour de rôle, occupent l'appartement...

Coplan vint se poster en face d'elle, posa la pointe de son soulier sur la chaise et s'accouda sur son genou.

- Comment es-tu entrée dans ce business ?

Elle eut un sourire amer, une moue fatiguée.

- Ça a l'air d'une blague, soupira-t-elle, et pourtant c'est vrai... Par une demande en mariage, figure-toi.

Les sourcils de Coplan se rapprochèrent.

- Tiens, voilà un genre de racket qui me passionne, émit-il. Raconte-moi les détails...

- Oh, je doute fort que cela puisse te servir... Un jour, j'ai eu la curiosité de voir comment fonctionnait une agence matrimoniale. Tu sais, je crois que tout le monde essaie ce truc-là au moins une fois dans sa vie. J'ai envoyé une photo, une petite somme en timbres, et j'ai attendu... Quinze jours plus tard, j'ai reçu plusieurs offres, mais la tête de ces types ne me plaisait pas.

Cependant, un jour j'ai reçu une fiche un peu plus attrayante : il n'était vraiment pas mal, le candidat. Bref, j'ai accepté une entrevue. Il m'a fixé un rendez-vous. Je voulais voir comment ça tournerait, tu comprends... On s'est plu ; nos prétendues fiançailles ont duré trois mois, puis il a dévoilé ses batteries. Il me voyait telle que j'étais : assez éprise d'aventure, dévorée d'ennui, pas très scrupuleuse, aimant la grande vie. Il m'a demandé si j'oserais assumer des missions confidentielles, un travail payant bien et qu'on ne pouvait confier à n'importe qui...

- Tu parles ! Sous quel nom l'as-tu connu, ton Don Juan ?

- Bah ! Quelle importance, ce n'était quand même pas le vrai... Du reste, à partir du moment où j'ai accepté de faire un essai, il a disparu de la circulation : il m'a remis une assez jolie somme, un billet pour Tanger et la clé de l'appartement du boulevard Pasteur. Là, on m'a contactée par téléphone, on m'a réclamé mon passeport et on m'en a fait parvenir un autre en échange. En un sens, le gars n'avait pas menti : le travail était facile et il payait bien. J'ai continué...

Coplan demeura pensif. Le système de recrutement n'était pas mal combiné. Ceux qui s'adressent à une agence matrimoniale sont en général des désespérés ou des curieux ; parmi eux il s'en trouve toujours qui sont prêts à se lancer dans n'importe quoi pourvu que leur existence morne et déprimante soit transformée.

- Oui, dit Francis en réponse à son propre raisonnement, le plus clair c'est que l'agence en question s'arrange pour ne pas avoir l'air d'être dans le coup : c'est le gars qui t'a enrôlée qui est responsable, et lui disparaît... Quelle était l'adresse de cette honorable firme de mariages en tous genres ?

Véra le considéra avec étonnement ; elle n'avait jamais songé au fait que son « fiancé » pouvait n'avoir été qu'un délégué de l'agence, au lieu d'être un individu qui, comme elle, avait eu recours occasionnellement à son entremise.

- Tu crois vraiment que...

- Et comment ! Ça sent la combine à plein nez. Où est le siège de cette boîte ?

- Attends... Je n'ai plus l'adresse en tête mais je dois l'avoir notée quelque part. Passe-moi mon sac, veux-tu ?

Il le lui apporta, plus énervé qu'il ne le laissait paraître : il sentait qu'il touchait au but, que derrière la façade d'un commerce pseudo-philanthropique se dissimulait le véritable cerveau de toute l'organisation.

- Ah ! la voici, dit Véra en consultant un minuscule carnet. C'est « *Matrimonios internacionales, 164, rua Janelas Verdes, Lisbonne* ».

Coplan respira.

- Déchire la page et donne-la-moi. J'irai leur rendre visite un de ces jours. Et maintenant, prépare-toi pour le Marocco. Ne faisons

pas languir Kirchbaum...

Repoussant la chaise sur laquelle il s'appuyait, il ajouta :

- Ne t'étonne pas si nous voyons quelques membres du club dans l'assistance. Il est très possible qu'un petit cercle d'amis se forme autour de toi ; seulement, un bon conseil : ne fume pas, ni les cigarettes qu'on t'offrira ni celles de ton propre paquet !

CHAPITRE XII

La Chrysler que pilotait Véra vint se ranger le long du trottoir à quelques mètres du cabaret dont l'enseigne projetait un halo bleuâtre sur toute la largeur du boulevard.

Le taxi amenant Coplan s'arrêta lui aussi, un peu en retrait. Véra passa devant le portier, foula le tapis du bar qui précédait la salle ; sur le seuil, un maître d'hôtel l'accueillit et la conduisit à une petite table non loin de la piste de danse.

L'orchestre jouait un mambo dont la mélodie, hachée par les rythmes que scandaient cinq ou six instruments sud-américains, devenait presque secondaire.

Une clientèle nombreuse emplissait le cabaret ; une odeur complexe, faite de lourds parfums, de fumée et de moiteur humaine concourait à créer une ambiance assez érotique favorisée déjà par une lumière chaude. Des femmes aux bras nus et au large décolleté jetaient une note claire, chatoyante, parmi la foule des consommateurs.

Coplan entra à son tour dans la salle, une cigarette aux lèvres, sa main gauche négligemment enfoncée dans la poche du pantalon. Son regard se promena aux quatre coins de la salle, un peu hautain, un peu cynique, et très détaché en apparence.

Il aperçut quelques visages connus. Holsene le Norvégien était en compagnie d'une blonde aux formes sculpturales et tous deux se regardaient sans rien dire, rétamés sans doute par l'absorption d'une demi-bouteille de whisky plantée au milieu de la table.

Lester Burke, le journaliste, était là également ; seul, effondré sur sa chaise, les jambes croisées et un verre dans la main.

Coplan se dit que l'Anglais avait le talent de se trouver toujours aux endroits où quelque chose allait se passer.

De l'autre côté de la piste, Wayne arborait son sourire de bébé bien nourri ; il sirotait du coca-cola, visiblement satisfait d'être en compagnie d'une belle Espagnole au regard de braise qui lui parlait sur un ton véhément.

Dans un coin, tournant presque le dos au restant de la salle, Morrow bavardait avec l'inspecteur Caldera. Tous deux étaient vêtus d'une façon très discrète, et on aurait très bien pu regarder dix fois dans leur direction sans les voir.

Le seul qui manquait à l'appel, c'était Kirchbaum. Coplan eut beau dévisager les danseurs, il ne le vit pas plus sur la piste qu'à une des tables. Sans doute arriverait-il plus tard. Par contre, Véra était bien visible, et son expression sereine cachait une terrible tension nerveuse.

Francis avisa une table disponible, à trois mètres d'elle ; quand le maître d'hôtel vint au-devant de lui, il manœuvra pour obtenir cette place-là.

La danse cessa. Les couples regagnèrent leur table, le bruit des conversations monta.

Il était onze heures dix. Coplan s'impatienta. Si, par certaines présences, il recevait la confirmation de la théorie qu'il avait édifiée, le retard de l'agent de change lui causait du souci.

En supposant que Kirchbaum se fût fait kidnapper alors qu'il venait au Marocco, ce qui n'était pas exclu, le scénario risquait d'être complètement bouleversé. Et Morrow rentrerait bredouille...

L'orchestre se mit à jouer. Aussitôt, Lester Burke quitta sa place pour inviter Véra ; elle se leva pour danser avec lui, abandonnant son sac sur la table.

A travers ses paupières mi-closes, Francis dardait un regard aigu sur le couple, puis sur les gens qui passaient à côté du sac de la jeune femme.

Un bref instant, son attention fut distraite par l'entrée de Kirchbaum, en compagnie d'Aranda. Il ne bougea pas d'un

millimètre, estimant que les choses s'engrenaient plutôt bien, et reporta les yeux vers la place de Véra. Personne ne semblait vouloir s'attarder à proximité.

Les deux arrivants furent guidés vers le fond de la salle, installés sur la banquette longeant le mur : c'était le seul endroit où quelques tables demeuraient disponibles.

De loin, Kirchbaum aperçut Véra sur la piste et ils échangèrent un imperceptible clin d'œil.

Quand la danse eut pris fin, Lester Burke reconduisit Véra, mais celle-ci, au lieu de s'asseoir, prit son sac et ses gants pour aller directement vers Kirchbaum, toujours suivie de près par le journaliste.

Aranda se leva, baisa la main de la jeune femme et serra celle de l'Anglais. Kirchbaum, le masque inexpressif, tendit une paume molle.

Coplan déplora deux secondes d'être trop éloigné du groupe, mais il résolut rapidement le problème. D'un signe au garçon, il fit comprendre qu'il rejoignait des amis assis ailleurs, puis il alla également vers la table du changeur de monnaies.

- Quel heureux hasard ! S'exclama-t-il sans s'inquiéter de l'effarement que son intrusion produisait chez Véra. Mon cher Aranda, je suis bien aise de vous rencontrer ici : je me sentais un peu seul. Bonsoir, Kirchbaum... Vous permettez ?

Saisissant le dossier d'une chaise libre, il prit place parmi eux après avoir salué Chantal Randon et Burke, apparemment convaincu que cela faisait plaisir à tout le monde. En fait, seul l'hôtelier manifesta son contentement.

- Bien que nous vivions sous le même toit, plaisanta-t-il, c'est toujours à l'extérieur que nous nous fréquentons...

Un sourire cordial démasqua ses dents blanches, puis il remarqua :

- Les membres du Golden Star sont venus en force, ce soir... J'en vois plusieurs dans l'assistance.

- Eh bien, faites-les venir ! suggéra Coplan d'un air enjoué. Plus on est de fous...

Cette proposition ne reçut pas l'approbation de Kirchbaum, mais personne ne s'en aperçut car Burke et Aranda tombèrent d'accord

pour trouver que c'était une excellente idée. Le journaliste s'offrit de rallier les autres membres du club ; il partit aussi tôt pour inviter Holsene et Wayne.

Peu après, ces deux derniers, accompagnés de leur amie, vinrent grossir le groupe, qui occupa trois tables mises bout à bout.

- Si nous buvions du champagne ? proposa Francis, en pleine forme. La coupe de l'amitié ?

- Bravo ! Nice ! Swell ! lancèrent plusieurs voix enthousiastes.

Holsene se contenta d'opiner énergiquement, sans ouvrir la bouche, de même que la Walkyrie qui formait équipe avec lui.

Chacun paraissait ravi, et bien décidé à faire une bombe à tout casser. Sauf Kirchbaum. Quant à Coplan, en dépit de ses attitudes de joyeux luron, il conservait une vigilance extrême.

L'orchestre menait un train d'enfer, soutenu par les battements saccadés des cha-chas. Sur la piste, des couples se déhanchaient en cadence, des rires fusaient. L'atmosphère était survoltée.

Seuls Morrow et Caldera échappaient à la contagion : rivés sur leur chaise, indifférents à ce qui les entourait, ils discutaient toujours à mi-voix.

Holsene invita la brune Espagnole, Wayne emmena Véra, Burke se rabattit sur la Scandinave marmoréenne, et du coup Francis, Aranda et le financier se retrouvèrent seuls.

Ils profitèrent de cette solitude relative pour ramener sur le tapis la question des lingots d'or, ce qui améliora un peu le moral de Kirchbaum ; celui-ci avait cependant tout autre chose en tête et il se promettait d'être le premier à inviter Véra pour la danse suivante : c'était le seul moyen de lui parler confidentiellement.

Lorsque les danseurs revinrent, Burke présenta son étui à cigarettes à la ronde. Wayne et Aranda en prirent une, Coplan refusa du geste, de même que Véra. L'agent de change, fumant un cigare, déclina également. Holsene préféra l'une des siennes.

Par inadvertance, quelqu'un fit tomber le sac de Véra. Wayne se baissa pour le ramasser et Coplan lui sauta dessus comme la foudre, envoyant dinguer sur le parquet le journaliste anglais qui était entre eux.

L'Américain, ceinturé par des bras d'acier, rougit violemment et se plia en deux d'un mouvement brusque pour balancer son adversaire contre la cloison.

Les pieds de Francis se soulevèrent, mais il ne lâcha pas prise ; les deux hommes roulèrent sur le sol en entraînant dans leur chute une table pleine de verres et de bouteilles.

Véra poussa un cri strident, la Scandinave porta les deux mains à sa bouche et hurla tandis que Kirchbaum et Aranda, coincés à leur place, contemplaient la bagarre avec une stupéfaction totale.

Se débattant comme un forcené, Wayne lançait la tête en arrière dans l'espoir de frapper Coplan dans la figure ; en dépit de ses ruades et de ses contorsions frénétiques, il ne parvenait pas à desserrer le carcan qui lui emprisonnait les bras.

Morrow ! gueula Coplan alors que Wayne, ivre d'une rage meurtrière, essayait de mordre les poignets rivés à son estomac.

Au sein du tumulte qu'avait provoqué cette soudaine bataille, le capitaine et l'inspecteur se frayèrent un chemin entre les consommateurs debout qui se pressaient autour des deux combattants.

Morrow intervint avec une précision et une efficacité surprenantes : il attrapa Wayne par les cheveux, lui pencha de force la tête sur l'épaule et lui appliqua un coup sec sur la carotide avec le tranchant de la main droite. L'Américain devint aussi mou que si on lui avait sectionné les nerfs, il ouvrit une bouche énorme, eut un hoquet, se tassa sur le parquet.

Simultanément, Caldera avait repoussé sans ménagements les spectateurs trop curieux.

- Fouillez-le tout de suite, haleta Francis en se remettant sur ses pieds. Il doit avoir au moins une cigarette à la dynamite, sinon plusieurs... Il était fichu de se faire sauter lui-même !

Muets et surpris, les autres membres du groupe ne réalisaient pas encore qu'on venait de démasquer devant eux l'assassin de Jan Dalen. Mais quand certains d'entre eux comprirent le sens exact de l'attaque de Coplan, ils ne songèrent plus qu'à se défiler.

Morrow avait encerclé dans une menotte le poignet droit de Wayne et, rabattant ce bras vers l'arrière, il avait assujetti le

deuxième cercle de fer autour de la cheville gauche de l'Américain ; l'ayant ainsi mis hors d'état de nuire, il lui fouillait les poches avec une dextérité professionnelle.

Blanche comme une morte, Véra fixait Wayne avec incrédulité. Elle ne pouvait croire que cet homme avec lequel elle venait de danser méditait de lui réduire le visage en pulpe.

Le gérant du Marocco s'efforçait à grands cris de calmer l'agitation de ses clients ; d'un geste impérieux, il commanda aux musiciens de reprendre le morceau interrompu. Les garçons prêtaient main-forte à Caldera pour inviter les gens à se rasseoir.

Insouciant du désordre, Coplan regardait alternativement le policier britannique penché sur Wayne, Véra et Kirchbaum.

- Je vous emmène, chère amie, dit soudain l'agent de change en repoussant la table. Je ne resterai pas une minute de plus dans cette boîte...

- Désolé, s'interposa Coplan, c'est moi qui reconduirai mademoiselle. Vous y voyez un inconvénient ?

Son regard se mesura avec celui de Kirchbaum, qui avait grand peine à maîtriser sa fureur. Aranda jugea bon d'arrondir les angles :

- Du calme, messieurs, pria-t-il. Cette scène nous a tous bouleversés. Buvons un verre et reprenons notre sang-froid.

Kirchbaum jeta son cigare et se rassit, l'œil mauvais. Francis se désintéressa de lui, braqua son attention vers les cigarettes que Morrow avait retirées de plusieurs poches de l'Américain, et qu'il fendait d'un coup d'ongle pour en examiner le contenu. Peu à peu, Wayne reprenait conscience.

- Vous avez de la chance, mister, marmonna Morrow à l'intention de Coplan. J'en ai déjà trouvé trois, mais si je n'avais pas eu cette preuve, c'est vous que je coffrais...

- Je ne pouvais pas me tromper, lui souffla Coplan. Je vous expliquerai plus tard pourquoi.

Une heure après, au siège de la Police Internationale, Wayne fut dépouillé de tous ses vêtements, revêtu d'une tenue de toile puis incarcéré dans un cachot. Ses effets personnels allaient faire l'objet d'un examen approfondi qui révélerait peut-être des détails inédits sur sa véritable personnalité..

Véra et Coplan avaient accompagné les policiers, non seulement pour introduire une plainte en tentative de meurtre, mais aussi parce que Francis avait de bonnes raisons de croire que le climat de la ville allait devenir malsain au cours des heures suivantes.

- Mister Kenny ? Hé, mister Kenny ?...

Quand on vint me tirer de mon sommeil, vers quatre heures du matin, je devinai tout de suite que seul un événement de première importance motivait cette infraction au règlement. Aussi bondis-je littéralement sur mes pieds pour accompagner le gardien.

Les yeux clignotants, je fus introduit dans le bureau du capitaine Morrow, où je tombai nez-à-nez avec Coplan et Chantal Randon.

- Mister Kenny, dit l'officier, j 'ai bon espoir de vous mettre en liberté à l'aube, mais il faudrait pour cela que les explications de votre défenseur jettent sur cette sombre affaire une clarté suffisante. Nous tenons le coupable et...

- Qui est-ce ? demandai-je sans lui donner le temps d'achever.

Coplan me couva d'un regard sarcastique, empreint de camaraderie.

- Devinez, articula-t-il. C'est votre boulot...

- Trêve de plaisanterie, dis-je. Qui a tué Dalen ?

- Minute, fit Coplan. Je n'en sais rien. Mais j'ai attendu que vous soyez présent pour fournir au capitaine une version satisfaisante des faits. C'est son rôle, en définitive, que de la transformer en une version officielle.

Tous ceux qui se trouvaient dans la pièce notèrent les termes nuancés qu'il employa. Se tournant vers Morrow, il reprit :

- Vous ne pourrez jamais prouver que c'est Wayne qui a tué le Hollandais. À la rigueur, vous pouvez l'inculper de tentative de meurtre sur la personne de Chantal Randon ; mais, pour le crime antérieur, vous ne rassemblerez que certaines présomptions, pas une preuve formelle.

Wayne ? Une tentative de crime sur Chantal ? Je tombais des nues et j'avais peine à en croire mes oreilles. Qui diable avait une

raison d'en vouloir à cette charmante jeune femme ?

Elle n'avait pas l'air à son aise, la pauvre. Je trouvai qu'elle avait les yeux très cernés et, non sans un léger choc, je vis qu'elle avait une cicatrice au front. Coplan avait-il eu le culot d'employer sur elle certaines méthodes de persuasion qui sont parfois nécessaires, mais que je réprouve ?

Morrow demeurait dans l'expectative. Il ne laissait rien transparaître de ses pensées.

Coplan s'assit à califourchon sur une chaise, adopta un ton plus confidentiel :

- Vous avez le choix, Morrow. Si vous essayez de tirer l'affaire au clair, je vous prédis que vous serez déplacé avant un mois. On vous priera gentiment de remettre votre démission avant que vous n'ayez le temps de clore l'enquête, car si vous déballez tout, vous allez allumer un joli pétard, croyez-moi. La plupart des nations garantes du statut de Tanger sont dans le coup... Reste l'autre possibilité, qui apaisera votre conscience d'honnête fonctionnaire sans semer la pagaille dans les hautes sphères. Il y a eu crime, vous coincez le coupable et tout est dit. Ne chicanez pas sur les mobiles : avancez ce que vous voudrez, personne ne vous contredira, pas même l'accusé... Surtout pas lui ! Pour quelle solution optez-vous ?

Morrow se suçait les joues, les yeux au plafond. Il connaissait son métier, il l'avait exercé en dix endroits du monde, et il avait suffisamment d'expérience pour savoir que son interlocuteur avait raison.

La répression du crime est une chose, la diplomatie en est une autre. C'est par un manque de diplomatie que les carrières les plus prometteuses prennent subitement fin.

- J'aurais plutôt tendance à m'en tenir aux faits immédiats, émit-il sur un ton neutre. Mon rôle consiste à maintenir l'ordre, le reste ne me regarde pas.

- Vos conceptions sont saines, elles vous élèveront aux plus hauts grades, assura Francis d'un air mi-figue mi-raisin. Considérez donc ce qui va suivre comme un simple entretien, dénué de caractère officiel, et dont vous ne retiendrez que les éléments utiles à la condamnation de Wayne.

Avant de poursuivre, Coplan se tourna vers moi et me dit en aparté :

- Ne prenez pas de notes. La véritable affaire ne fait que commencer, mais ce n'est pas sur ce territoire-ci qu'elle se jouera ; je compte vous emmener avec moi pour que vous assistiez au bouquet final.

S'adressant ensuite à Morrow, il déclara:

Un appartement situé au boulevard Pasteur est habité par des locataires successifs ayant tous un point commun : ils sont spécialisés dans le vol de renseignements secrets. L'appartement est au nom d'un monsieur qu'on ne voit jamais, et qui peut toujours prétendre qu'il ne sait rien de ce qu'on manigance dans sa propriété. Seulement, l'immeuble est géré par l'Agence Wayne, et Wayne n'est pas un simple homme d'affaires, il est aussi chargé par son pays de surveiller et d'entraver certaines activités suspectes. Or il a une excellente méthode : dans tous les immeubles qu'il gère, il a fait brancher une écoute sur les lignes téléphoniques privées. Dans une ville comme Tanger, cela doit lui apporter tôt ou tard des indications extrêmement précieuses. Il ne tarde pas à constater qu'il se passe des choses singulières dans cet appartement du cinquième. Il ne bouge pas, jusqu'au jour où il apprend que le locataire Jan Dalen va chercher en France des renseignements destinés à un certain Kirchbaum. Il sait quand Dalen revient, il déduit d'un raisonnement simpliste mais juste que ce Hollandais opère pour une puissance ennemie de la France. Il attend son retour, lui dérobe son butin, et le supprime après pour que l'autre ait le temps de raconter comment on l'a dévalisé : ainsi, quand Dalen mourra, on croira qu'il a été tué pour autre chose, son chef s'imaginera avoir affaire à deux catégories différentes d'adversaires alors qu'il n'en a qu'un... Wayne et ses collaborateurs, toujours à l'écoute, interceptent un message disant que Chantal Randon prend la suite, et que Kirchbaum n'est pas du tout content. Ayant eu dans les mains les microfilms que Dalen avait rapportés de France, Wayne sait qu'il s'agit d'un appareil de chasse aux caractéristiques exceptionnelles. Kirchbaum n'est vraisemblablement qu'un intermédiaire agissant pour les Russes, cela suffit pour que Wayne veuille absolument empêcher que ces

seconds microfilms lui parviennent. Dès que Chantal est partie, il envoie deux hommes perquisitionner son appartement, et c'est sur moi qu'ils tombent... Sachant que je ne suis pas affilié au réseau qu'ils surveillent, ils se contentent de me donner un avertissement... histoire de me décourager, bien entendu. Peu après survient un épisode que je ne suis pas encore en mesure d'expliquer, mais qui n'a rien à voir avec ce qui nous concerne en ce moment. J'ai bien cru que j'y laisserais ma peau, mais tout s'est terminé sans casse, d'une façon miraculeuse.

Un sourire éclaira son visage. Il reprit :

- Chantal part en France ; Wayne en est informé mais il ignore quand elle rentrera... Je vais la chercher à l'aérodrome, personne sauf moi ne la prend en filature. Mais quand, rentrée chez elle, elle téléphone à Kirchbaum pour l'aviser de sa prochaine visite, aussitôt un type apparaît devant l'immeuble. Il est loin de se douter qu'il est tenu à l’œil lui aussi. Chantal va chez Kirchbaum et se fait assommer en pleine rue. J'interviens à temps, je la ramène chez elle et je l'oblige à téléphoner pour que Wayne sache que le coup a raté. Aussitôt après, nous vidons les lieux en vitesse et nous nous réfugions au Granada. En fixant le rendez-vous du Marocco, j'avais contraint Wayne à agir à l'endroit et à l'heure de mon, choix... Il n'y a pas manqué !

Un silence régna pendant quelques secondes.

- Oui, dit enfin Morrow, à présent je vois pourquoi vous jouiez à coup sûr en me convoquant au rendez-vous. En résumé, vous avez soupçonné Wayne dès que vous avez su qu'il gérait l'immeuble, et c'est pour avoir la certitude qu'il écoutait - ou faisait écouter - les conversations téléphoniques que vous avez poussé mademoiselle à appeler Kirchbaum ?

- Exactement. Wayne n'avait aucun intérêt à supprimer un réseau dont il contrôlait l'activité : il ne cherchait pas à le détruire, car c'eût été tuer la poule aux œufs d'or, mais il s'efforçait de limiter les dégâts en s'attaquant aux acteurs subalternes une fois leur mission remplie. Il pratiquait la politique du bâton dans les roues...

J'avais suivi cet exposé avec la plus grande attention, et je m'apercevais qu'il comportait certaines lacunes. Notamment en ce

qui concernait mon propre rôle...

Morrow devait toujours se demander comment les papiers de Dalen étaient venus en ma possession.

Je constatai peu après que Coplan avait prévu l'objection, car lorsque le capitaine exprima sa perplexité en disant : « *Le dossier d'instruction ne sera pas commode à rédiger* », Francis sauta sur l'occasion à pieds joints

- Il vous suffira de remplacer « *renseignements* » par « *or* », « *réseau* » par « *bande de trafiquants* » et « *meurtre* » par « *règlement de compte* ». Ces simplifications feront plaisir à tout le monde : vous n'aurez pas un contradicteur. Bien entendu, Caldera s'est trompé en prétendant qu'il avait trouvé les papiers de Dalen dans la chambre de M. Kenny, il a été victime d'une hallucination et je suis sûr qu'il ne fera aucune difficulté pour le reconnaître. Le mort avait ses papiers sur lui, c'est ce qui a facilité votre enquête. Si vous avez incarcéré M. Kenny, c'est à cause du télégramme d'Interpol-Hambourg, sans plus. M. Kenny ne vous en fait aucun grief, et il ne créera pas un incident diplomatique. Et moi, je ne suis pour rien dans tout ca, puisque c'est vous qui avez découvert le pot aux roses, pas vrai ?

Morrow se gratta le cuir chevelu avec énergie. Sa probité de fonctionnaire subissait un rude assaut ; mais s'il se montrait intransigeant, il était sûr de payer les pots cassés. S'il se mettait à dos les États-Unis, la France et la Hollande (et l'U.R.S.S. pardessus le marché s'il allait au fond des choses), ça barderait pour son matricule.

Il fixa sur Coplan un regard où, pour la première fois, perça une lueur d'humour.

- Vous êtes un singulier avocat, mister Coplan, mais je crois que vos méthodes peu orthodoxes ont du bon : elles atteignent l'objectif.

Ouvrant le dossier étalé devant lui, le capitaine prit le mandat d'arrêt établi à mon nom : d'un geste ostensible, il le déchira en petits morceaux qui tombèrent en neige dans la corbeille.

- Vous êtes libre, m'annonça-t-il tranquillement.

Avec le sens du théâtre qu'il témoigne en de rares occasions, Coplan choisit ce moment pour déclarer :

- Coffrez-nous tous les trois pour ébriété ou tapage nocturne, s'il vous plaît, capitaine. En sortant d'ici, maintenant, nous serions instantanément en danger de mort...

CHAPITRE XIII

Cette affirmation ayant provoqué la stupeur générale, Francis prolongea son effet en allumant posément une cigarette.

- C'est l'évidence mêmes, expliqua-t-il. Kirchbaum est en train de crever de rage : pour la deuxième fois, les microfilms lui passent sous le nez, et il sait pertinemment que c'est Chantal ou moi qui les détenons. Il a déjà dû cracher au bassinet quand Dalen est parti en France : à présent, il doit être convaincu qu'on le roule dans les grandes largeurs, et il n'est pas homme à le tolérer... Il va essayer d'avoir le chef du réseau, tôt ou tard, mais à l'heure actuelle il ne connaît que nous... Il sait où loge Chantal, il sait où j'habite. Nulle part nous ne serions en sécurité.

J'éprouvai un petit frisson. Moi qui me félicitais de ma liberté retrouvée, j'allais pouvoir m'appuyer une nuit supplémentaire en prison, en me disant qu'on nous attendait à la sortie avec coutelas et mitraillettes.

Involontairement, je laissai voir mon dépit.

Coplan m'envoya une solide claque sur l'épaule et, d'un ton jovial, déclara :

- Courage, mon vieux. Le plus amusant doit encore venir : je suis sûr que le capitaine Morrow aura l'extrême obligeance de faire prendre nos bagages, d'acheter pour nous trois billets d'avion pour Lisbonne et de nous conduire demain à l'aérodrome, en voiture cellulaire. N'est-ce pas, capitaine ?

Morrow réussit une admirable grimace.

- Que ne ferais-je pour me débarrasser de vous grommela-t-il avec conviction. Je mobiliserais un char pour vous expulser, si c'était nécessaire !

Dans l'avion qui nous emmenait vers le Portugal, je ne pus m'empêcher de songer que Coplan en prenait à son aise, et que mes finances allaient être sérieusement ébranlées. Quel besoin avait-il de nous trimbaler, à trois, dans cette capitale étrangère ? J'abordai la question en termes prudents.

- Vous croyez qu'il était indispensable que nous fassions ce détour ? m'enquis-je d'une voix suave. Voilà six jours que j'ai quitté Paris et...

- Nous ne nous attarderons pas longtemps, coupa Francis qui devinait mes soucis profonds. Le nœud de toute l'affaire se situe à Lisbonne, sous le couvert d'une agence matrimoniale. Je veux récolter des renseignements précis, afin d'alerter le Vieux et lui demander l'autorisation d'intervenir pour mettre fin à ce trafic : n'oubliez pas que je suis en congé, je n'ai pas les coudées franches.

Bon, d'accord. Mais qu'y aurait-il eu de changé si Chantal et mois étions rentrés directement à Paris ? Coplan pouvait bien se débrouiller tout seul à Lisbonne...

Obéissait-il une fois de plus à sa manie de nouer une idylle à la faveur de circonstances fortuites ? Car je ne m'y trompais pas, il y avait anguille sous roche entre ces deux-là...

- Très bien, dis-je, un peu aigre. Faites votre métier, promenez-moi dans toute l'Europe sous prétexte de satisfaire aux contingences administratives... Je n'en suis pas à huit jours près...

Il pencha la tête sur le côté, m'examina d'un regard perçant.

- Au fait, remarqua-t-il, vous n'êtes pas au courant de tout. Vous savez que j'ai retrouvé Véra Houten ?

Je bondis.

- Comment ? Où est-elle ?

- A côté de vous.

Éberlué, je dévisageai Chantal. Elle souriait en m'offrant le spectacle émouvant de ses yeux languides.

- Vous ? proférai-je, encore incrédule malgré son signe d'assentiment.

- Mais oui, dit Francis, sérieux. Je ne pouvais l'expédier à Paris, seule ou avec vous : son signalement est dans les mains de la police de l'Air, sous le nom de Chantal Randon ; elle se serait fait cueillir à sa descente. Il est indispensable qu'elle soit accompagnée par moi, sinon il y aura des histoires... Et vous pensez bien que je ne pouvais la laisser à Tanger, où elle était prise entre deux feux.

Comme ces arguments étaient sans réplique, je passai le reste du voyage à poser des questions, tant et si bien qu'en arrivant à Lisbonne je fus saisi d'un trac fou à l'idée que Coplan se baladait avec des microfilms ultra-secrets sur lui.

Alors que les autres voyageurs se préparaient à sortir, je le pris par la manche et lui fis comprendre, en dessinant dans l'air un petit rectangle, que sa dangereuse marchandise risquait d'être découverte.

- Pensez-vous me lança-t-il à voix haute. J'ai remis à Morrow une lettre cachetée pour le Consul de France à Tanger !

Mon angoisse fondit. J'aurais dû le savoir, qu'il pensait à tout...

Nous débarquâmes à Portela de Sacavem et, deux heures plus tard, nous descendîmes à un hôtel de l'Avenida da Liberdade, qui peut être considérée comme l'épine dorsale de la grande cité lusitanienne.

J'y étais venu, deux ans auparavant, au cours d'un long périple dans les provinces portugaises ; j'aurais été charmé de revoir Lisbonne si ce voyage n'avait eu un autre but que du simple tourisme.

Coplan ne nous laissa guère le loisir de flâner le long du Tage ; il nous entraîna le soir même à l'adresse qu'il avait obtenue au Service du Cadastre de Tanger, celle de Ramon Castanho, le propriétaire de l'appartement du boulevard Pasteur.

C'était au 12 de la Rua da Vitoria, dans le quartier le plus commerçant de la ville. Là, sur une superficie assez restreinte. sont rassemblés les plus jolis magasins de nouveautés, les agences bancaires, les bureaux de voyage et les meilleures librairies. C'est

l'endroit où l'on aime se promener, où l'on rencontre les élégantes, et où règne du matin au soir une intense circulation.

A trois, nous avions l'air de copains en balade. L'air calme et doux, l'atmosphère insouciante, le sentiment de délivrance qui succédait au climat un peu oppressant de Tanger, tout concourait à nous mettre de bonne humeur.

Et cependant, au fond de moi-même, j'appréhendais un coup dur. Je m'abstins de formuler tout haut mes réflexions pour ne pas inquiéter Chantal, mais le calme dont nous bénéficiions ne pouvait être que provisoire.

Le mystérieux chef du réseau de Tanger, ou bien Kirchbaum lui-même, ne tarderait pas à nous retrouver. Les télégrammes vont plus vite que les avions, et ici même, dans cette ville où était situé le quartier général de l'organisation, des hommes étaient peut-être déjà lancés sur notre piste. Rien que notre présence à Lisbonne constituait pour eux un signal d'alarme.

Coplan se faisait sans doute le même raisonnement. Il avait même dû y penser plus tôt : c'est pourquoi il avait dit que nous ne resterions pas longtemps, juste le temps qu'il fallait...

Aux environs de la Rua da Vitoria, Francis nous proposa de l'attendre dans un café. La vérification qu'il allait opérer ne prendrait que quelques minutes ; il valait mieux que Chantal ne se promenât pas devant le seuil du sieur Castanho, une rencontre imprévisible pouvant provoquer des étincelles.

Et c'est ainsi que nous nous retrouvâmes, elle et moi, devant une tasse de café du Brésil, dans une cafeteria de la Praça Don Pedro IV.

- Ainsi, dis-je avec un soupçon de rancune, vous étiez quand même mêlée à cette histoire ? Et moi qui vous aurais donné le bon Dieu sans confession !

- Oh, me dit-elle en posant sa main veloutée sur mon poignet, je vous jure qu'en vous appelant, cette nuit-là, j'avais une peur bleue. J'avais besoin du réconfort d'une présence masculine, et je sentais que je pouvais avoir confiance en vous. Si j'avais pu me douter que cela vous entraînerait si loin...

Quel est l'homme qui, à ma place, ne lui aurait pardonné séance tenante ? Sa main était si douce, ses yeux si humbles... Et puis, tout compte fait, si je n'avais pas fauché les papiers de Dalen je me serais évité bien des ennuis.

- N'en parlons plus, dis-je, magnanime. Mais dorénavant, tâchez de rentrer dans le droit chemin, sinon Coplan mettra autant d'acharnement à vous corriger qu'il en a mis à vous tirer d'embarras.

Elle arbora une expression rêveuse, me serra plus fort.

- C'est un type merveilleux, me confia-t-elle, dans un souffle.

Je trouvai qu'elle exagérait un peu, et je m'apprêtais à tempérer son jugement quand Francis entra dans le café.

- Pas plus de Castanho que de beurre en broche, naturellement, déclara - t - il comme entrée en matière. S'il a vraiment habité à cette adresse, il y a longtemps qu'il a déguerpi. Il nous reste une chance, c'est que ce soit lui qui dirige l'agence matrimoniale...

- C'est très possible, dis-je. Cela cadrerait même assez bien : celui qui contrôle l'agence et celui qui a monté le relais de Tanger sont très probablement un seul et unique personnage. Reste à voir sous combien d'identités différentes il mène ses activités...

Coplan hocha la tête, dubitatif.

- Ce type a du métier : la manière dont il brouille les cartes dénonce un agent de première force. Demain matin, nous irons faire un tour sur place, vous et moi.

C'était une bâtisse aux pierres sombres, très vétuste, dans un quartier populeux en bordure du fleuve. Le siège de la société « *Matrimonios Internacionales* » était plutôt minable. Il est vrai que les affaires devaient se traiter par annonces et par correspondance, et qu'aucun des clients ayant recours aux bons officies de ce bureau n'y avait jamais mis les pieds.

Au rez-de-chaussée, une épicerie... Sur la porte d'entrée du vestibule, ouverte en permanence, aucune plaque. Par contre, les boîtes aux lettres alignées dans le couloir portaient des cartes commerciales de couleurs différentes.

L'une d'elles portait la mention que nous cherchions. Au crayon, on avait ajouté : « Bureau au premier étage ».

Avant de nous engager dans le vestibule, j'empoignai le bras de Coplan.

- Il me vient une idée, murmurai-je. Supposez que ce soit l'inverse de ce que nous croyons : Castanho, qui supervise tout, résiderait bel et bien à Tanger, ce serait lui le correspondant téléphonique qui transmet les ordres, le fameux Remo dont vous avez entendu la voix.

- Oui, admit Francis. Et alors ?

- Alors ? Nous allons trouver là-haut une vieille fille un peu sourde qui ne sait absolument rien, qui exécute sagement son petit boulot d'employée. Et si mon hypothèse ne vaut rien, c'est encore pire, car nous allons nous présenter à un individu sur ses gardes, un monsieur auquel il sera dangereux de poser des questions...

- Il arrive toujours un moment où faut prendre des risques si l'on veut en savoir davantage, dit Coplan en remuant les épaules. Préférez-vous que j'y aille seul ?

- Non, rétorquai-je avec vivacité. Je vous accompagne.

Une odeur déplaisante régnait dans cette vieille maison, et, même en plein jour, l'éclairage était très médiocre, surtout après l'éblouissant soleil qui brillait à l'extérieur. C'était bien l'antichambre d'un commerce louche.

Coplan montait le premier. Je souhaitai qu'il fût armé...

Nous atteignîmes l'étage. Sur l'une des trois portes du palier figurait une inscription à la craie : « Matrimonios : au fond à gauche ».

Coplan actionna le bec-de-cane, et j'enviai sa souveraine impassibilité. Nous débouchâmes dans un autre couloir, encore plus sombre que le premier, et long de cinq ou six mètres. Au fond, il y avait une porte vitrée, que Francis tapota de trois coups discrets.

- Adelante ! cria une voix d'homme.

Francis poussa le battant. Je crus qu'il allait entrer et je butai contre son large dos. Mais il resta cloué sur place et tout ce que j'entendis fut :

- Cré bon Dieu !

CHAPITRE XIV

Un frisson me courut le long de l'échine. Ce qui me terrifiait, c'était la façon dont la voix de Coplan avait résonné. J'étais incapable de voir quelque chose, sa carrure me masquant l'intérieur de la pièce.

Une injonction impérative éclata :

- Entrez donc ! Ne vous gênez pas... Je vous attendais.

Coplan fit deux pas en avant, comme un somnambule, et alors je vis que deux hommes se tenaient debout dans le petit bureau. L'un d'entre eux était Mortagne !

Francis s'effaça, se tourna vers moi avec un rictus amer.

- Une bonne surprise pour vous, me dit-il. Je vous présente le Vieux !

Je crus que la foudre s'abattait à mes pieds. Le personnage qui, à côté de Montagne, nous contemplait tous les deux avec une expression mi-courroucée, mi-sarcastique, avait bien les traits que j'avais toujours prêtés au chef du 2ème Bureau : le poil blanc et dru, les yeux pétillants d'intelligence, très enfoncés dans les orbites, la bouche serrée. Même la pipe y était.

Un silence de plomb régna pendant une dizaine de secondes. Un véritable gouffre se creusa au centre de la pièce, chacun fixant alternativement les trois autres sans parvenir à émettre une parole sensée.

Le Vieux nous laissa tous bien mariner dans notre désarroi, puis il tapa le fourneau de sa pipe contre sa paume et dit :

- Félicitations... On dirait du vaudeville. J'aurais dû me douter que c'était vous, Coplan, qui me donniez du fil à retordre...

En un éclair, l'interpellé venait de saisir la situation dans toute son ampleur. La vérité venait de lui sauter aux yeux, brutalement.

- Comme cachottier, vous dépassez les bornes, rétorqua-t-il. Alors c'est vous, l'auteur de toute cette combine ?

L'électricité qui était dans l'air se dissipa peu à peu. Mortagne se mit à glousser, le visage du Vieux s'éclaira, Coplan s'affala sur une chaise branlante. Quant à moi, pas très fier, j'esquissai un sourire contraint en songeant que j'aurais mieux fait d'être ailleurs.

- Oui, c'est moi, convint le Vieux. Ce système m'a rendu d'inestimables services, et j'espère qu'il fonctionnera encore longtemps... Grâce à cette organisation en marge du service officiel, j'obtiens des résultats de tout premier ordre, car personne ne sait qui est dans la coulisse.

Il inséra le tuyau de sa pipe entre ses dents, haussa ses sourcils touffus et reprit :

- Au fond, nous pourrions peut-être nous asseoir et boire un coup. Vous avez chaud, monsieur Kenny ?

- C'est le manque d'air, affirmai-je en m'épongeant. Je boirais volontiers quelque chose...

- Prenez place, dit Mortagne, plus réjoui que jamais, en avançant un siège.

Sa bonne bouille candide était encore ce qui m'épatait le plus dans cette singulière réunion. Que cet aimable commerçant tangérois fût un collaborateur direct du Vieux m'impressionnait au plus haut point.

Le Vieux ouvrit un placard, saisit par le goulot une bouteille de vin du Douro et, de la main gauche, disposa quatre verres devant nous. Tout en versant avec soin, il dit à Francis :

- Vous pouvez brûler une fière chandelle à notre ami Mortagne. S'il avait manqué de flair, vous y passiez. Vous lui avez procuré des sueurs froides...

Coplan rigola.

- Nous sommes quittes, je présume ? dit-il au Toulousain. C'est vous qui avez organisé cette macabre mise en scène de la balle au cyanure et de l'enterrement prématuré ?

Mortagne eut un geste d'excuse, mais il ne perdit pas le sourire :

- J'ai espéré que vous aviez le cœur solide... Je ne pouvais rien vous dire et vous me gêniez beaucoup : j'ai employé les grands moyens pour vous décider à rester à l'écart. Je ne pouvais faire davantage.

- J'avoue que vous m'avez fichu une belle émotion, reconnut Coplan. Après cette secousse, j'ai néanmoins persévéré parce que je ne crois pas aux miracles. Si on m'avait raté c'est qu'on l'avait fait exprès dès lors j'aurais eu tort de m'en faire, puisqu'on me protégeait...

- Vous voyez, fit le Vieux en prenant Mortagne à témoin. Têtu comme une bourrique ! Vous auriez dû au moins lui casser une patte pour l'obliger à se tenir tranquille !

Je m'éclaircis la gorge pour intervenir d'une voix hésitante :

- Vous permettez ? Excusez-moi de vous interrompre, mais je ne suis pas très bien votre conversation. Mortagne était ennuyé parce que Coplan voulait interdire la remise à Kirchbaum des plans d'un avion à réaction français ? Ça ne me paraît pas très clair...

Les trois compères échangèrent un regard amusé, puis le Vieux changea d'expression et me fixa avec sévérité :

- C'est vous qui êtes la cause de tout, grogna-t-il. Et vous avez encore le culot de demander des explications ?

- Pardon, m'insurgeai-je, outré par cette simplification excessive. C'est l'assassinat d'Apfel, à Hambourg, qui a tout déclenché ! Et les jours que j'ai passés en prison me donnent tout de même le droit d'en savoir un peu plus que le commun des mortels...

Coplan et le Vieux échangèrent un regard. En fait, mon rôle n'avait pas été aussi néfaste que le Vieux avait l'air de le prétendre, et il le savait. Ceci l'inclina à la mansuétude.

- Écoutez, me prévint-il, bourru, si vous osez utiliser avant trois ans ce que je vais vous dire, si vous publiez la moindre chose à ce propos avant le terme de ce délai, ce n'est pas trois ou quatre jours que vous passerez en prison, mais cinq ans.

Après ce réconfortant préambule, il s'accouda au bureau, but une gorgée de vin tandis que je lampais mon verre d'un trait, et commença :

- L'idée de créer une firme privée masquant des activités d'espionnage m'est venue après que mes services aient mis à jour plusieurs organisations de ce genre. La création d'un faux réseau, louant des agents spécialisés moyennant un gros prix à certaines puissances en quête de renseignements, offrait de multiples

avantages. Primo : ceux ou celles que je parviendrais à recruter n'iraient pas travailler au bénéfice de nos adversaires. Secundo : j'apprendrais indirectement ce qui suscitait la curiosité de certains groupes, tant chez nous qu'en d'autres pays, et tout en procurant les renseignements demandés si je pouvais le faire, j'étais moi-même au courant de leurs intentions ; tertio : c'était un moyen unique, financé par nos adversaires habituels, pour leur fourrer dans les mains des renseignements faux.

J'inspirai une forte goulée d'air. Une illumination venait de se produire en moi, mais je ne dis mot. J'étais littéralement captivé par l'exposé du Vieux, qui poursuivait :

- La grosse difficulté, c'était d'éviter un court-circuit entre la maison « Matrimonios Internacionales » et le 2ème Bureau. Seuls deux hommes étaient dans le coup : Mortagne et moi. A aucun prix, ceux qui utilisaient l'agence ne pouvaient se douter qu'elle n'était qu'une filiale camouflée du S.R. français. D'où l'impossibilité pour moi de faire usage des facilités ordinaires grâce auxquelles je dote mes agents d'identités provisoires. Voilà pourquoi j'alimentais l'industrie de notre ami Apfel. Ce dernier a pris peur..., et il vous a écrit, étant à mille lieues de se douter que, cette fois, il collaborait à une œuvre utile.

Là-dessus, le Vieux ricana, visiblement enchanté d'avoir mobilisé pour la bonne cause un type qui craignait les flics comme la peste.

- Mais on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs... Un jour, un service étranger s'avise du trafic auquel se livre ma petite succursale, et il se met à démolir un à un les gens qui opèrent pour moi. Le premier sur la liste, c'est Apfel. Il y en eut d'autres, en divers coins de l'Europe, les uns poignardés, les autres étranglés. Et le plus rageant, c'est que je ne pouvais intervenir ! Sous peine de griller mon système, je ne pouvais lancer à l'attaque mes agents réguliers... Inutile de vous dire que cette situation m'a empoisonné, ne sachant même pas à quel bord appartenait cet adversaire. Et c'est là qu'au fond vous m'avez rendu un sacré service, Coplan !

Francis opina.

- En agissant presque ouvertement pour sauver un ami, je n'avais pas l'air de m'occuper de contre-espionnage, déclara-t-il en

se tournant vers moi. A Tanger, on m'a vraiment pris pour votre défenseur... Et nous savons à présent que c'était la C.I.A. qui menait l'offensive, n'est-ce pas, Mortagne ?...

Le Toulousain approuva, la mine radieuse.

- Je savais que Wayne appartenait au S.R. américain, bien entendu, affirma-t-il, mais le coup du branchement téléphonique, je n'y avais pas songé pour une raison bien simple : j'ignorais que l'immeuble dépendait de son agence immobilière... Ce sont toujours des détails pareils qui vous échappent.

Ils avaient l'air bien contents, tous les trois, mais moi je continuais à battre la campagne.

Je mis les pieds dans le plat :

- Mais, bon Dieu! explosai-je, qui est Remo ? Qui est Castanho ? Pourquoi livrer nos plans secrets à Kirchbaum ?

- Du calme, me conseilla Francis. L'erreur que j'ai commise, c'est de les lui avoir dérobés.

Il tira de sa pochette les fameux microfilms, que je fixai d'un œil égaré. Il ne les avait donc pas laissés à Tanger !

Déposant la petite enveloppe devant le Vieux, Coplan ajouta :

- Si j'avais su que vous cherchiez à lui glisser dans les mains un prototype avec lequel on ne peut que se casser la figure, je les lui aurais remis dans un écrin, avec un ruban de soie autour.

Le Vieux rigola, prit les clichés et dit

- Il n'y a pas de mal. Kirchbaum les aura : il y tient encore beaucoup plus depuis qu'on les lui dispute... En les volant à Dalen, Wayne croyait réaliser une excellente opération, et même un coup double : il s'appropriait des documents photographiques que convoitait le K.G.B. soviétique.

Je sentis la transpiration me couler dans le cou. Ainsi l'agent de change était bien le représentant à Tanger de l'espionnage russe !

Je remplis moi-même mon verre sans demander l'avis de personne.

Le Vieux eut pitié de mon énervement.

- Voici, dans l'ordre chronologique, comment les événements se sont déroulés, exposa-t-il. Après votre incarcération, Mortagne me signale que Dalen a été tué ; ce n'est pas difficile, c'est dans les

journaux. La veille, Dalen lui avait avoué que des inconnus lui avaient dérobé ce qu'il apportait de France. Entre parenthèses, Mortagne et Remo, c'est le même bonhomme, soit dit entre nous : quand il téléphone, il imite l'accent espagnol avec une parfaite virtuosité. Passons. Peu après, Coplan lui-même m'envoie un télégramme, me priant de surveiller Chantal Randon : là, j'ai pesté. Il se mettait en travers de mes projets et je ne pouvais pas l'en empêcher. Je lui ai répondu qu'elle ne figurait pas parmi les passagers de l'avion, question de l'embrouiller un peu et de lui faire perdre du temps. Par ailleurs, j'avisais en vitesse Mortagne que Coplan était un gars du Service, à ne pas trop maltraiter, mais qu'il fallait maintenir à l'écart, d'où l'épisode de la fausse exécution et de la tombe hâtivement comblée. Pendant ce temps-là, Chantal obtient les microfilms sans difficulté puisque c'est un homme à moi qui les lui refile. Elle retourne à Tanger et Coplan, qui ne désarme pas, monte son scénario et fait arrêter Wayne au Marocco. Là-dessus, Mortagne me télégraphie, saute dans un avion de nuit, moi également, et nous venons tenir conseil ici pour tirer la conclusion de ce coup de théâtre. Vous y êtes ?

Je lâchai un soupir interminable. J'avais la tête en feu. Comment tous ces hommes s'y retrouvaient-ils dans leurs imbroglios ?

Après avoir digéré ces révélations, je hochai la tête et dis :

- Oui, j'y vois un peu plus clair. Mais Castanho, le propriétaire de l'appartement, quel est son rôle dans tout ça ?

Le Vieux émit un petit rire sardonique.

- Castanho? Mais c'est un monsieur très bien ! Il est tout à fait en dehors du coup. Un type épatant qui aime la France et qui est un ami personnel, de très longue date. Il se mettrait en quatre pour me faire plaisir et, d'ailleurs, vous le connaissez : il tient un hôtel à Tanger sous le nom d'Aranda.

Ma pomme d'Adam monta et descendit.

- Alors, murmurai-je d'une voix faible, Mortagne et lui...

- Pas du tout. A part les relations amicales qu'ils entretiennent par leur affiliation au Golden Star, ils ignorent tout l'un de l'autre ; enfin, ils ignoraient jusqu'à présent...

Et son regard malicieux se dirigea vers le Toulousain, dont la figure poupine refléta une vive surprise, ce que j'enregistrai avec satisfaction : je n'étais pas le seul à ouvrir les quinquets, dans cette réunion de famille !

- Aranda ? prononça Mortagne, ébahi.

- Oui, confirma le Vieux. Lui aussi, je lui ai fait cadeau d'une nouvelle identité, car son amour pour la France lui avait valu quelques ennuis pendant la guerre. Le Portugal était neutre, ne l'oubliez pas.

Coplan alluma tranquillement une Gitane.

- Je songe à un détail, dit-il à l'intention du Vieux. Je vous en parle car il peut servir : la police de Tanger ne donnera guère d'informations aux journalistes. J'ai eu un entretien avec le capitaine Morrow, et j'ai pu le convaincre d'inculper Wayne sous le couvert d'un règlement de comptes entre trafiquants d'or. Il ne sera pas question d'un conflit entre services secrets. L'appartement du boulevard Pasteur pourra encore être utilisé, à condition de faire vérifier l'installation téléphonique ou de transmettre dorénavant les ordres d'une autre manière.

- Bonne affaire, dit le Vieux. D'ailleurs, étant donné le rôle que vous avez joué, j'ai médité une...

Il s'interrompit, me lança un regard sur le côté. Je compris que ma présence l'empêchait de continuer ; il voulait certainement débattre un nouveau plan avec Mortagne et Francis.

Je me levai.

- Désolé; dis-je, mais Chantal doit nous attendre depuis un bon quart d'heure. Je vais la rejoindre...

Aucun d'entre eux ne tenta de me retenir. Je distribuai des rapides poignées de main et me dirigeai vers la porte. Lorsque je mis les doigts sur le bec-de-cane, le Vieux m'interpella :

- Surtout, pas un mot ! Racontez-lui toutes les balivernes que vous voudrez, sauf la vérité...

- Pour qui me prenez-vous ? fis-je avec un haut-le-corps. Je connais la musique, non?

Je rentrai seul à Paris, le lendemain, tout gonflé de mes découvertes et de l'expérience dont m'avait enrichi cette aventure.

J'entrevoyais déjà combien le contact des réalités me faciliterait la besogne quand, à l'avenir, je relaterais une mission de Francis Coplan. Mais je me jurai bien de m'en tenir à mon rôle, sans plus.

A chacun son métier.

FIN